



Arrivée à Villavicencio (voy. p. 130). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

## L'AMÉRIQUE ÉQUINOXIALE

(COLOMBIE — ÉQUATEUR — PÉROU),

PAR M. ÉD. ANDRÉ, VOYAGEUR CHARGÉ D'UNE MISSION DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS<sup>1</sup>.

1875-1876. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### COLOMBIE.

Villavicencio. — Le préfet Vanégas. — MM. Solano et Lombana. — L'agriculteur Restrepo. — A la découverte. — Le ravin de Parado. — Les palmiers Cornéto. — Chasse aux singes. — Pauvre mère ! — Plantes nouvelles. — Les enfants et les papillons. — Traversée du Guatiquia. — La Vanguardia. — Cultures diverses. — Chasse aux perroquets. — Les guêpes furieuses. — Arbres médicinaux. — La nuit aux papillons. — Salitré et l'agriculture progressive dans les Llanos. — Le cacaotal. — Départ pour Cumaral. — La plus belle forêt du monde. — L'arbre aux toucans. — Chute malheureuse de M. Restrepo. — Chevauchée en forêt et arrivée à Cumaral. — L'hospitalité d'Ignacio Avila.

Deux étapes du voyage sont franchies; la troisième commence. Depuis que nous avons pris pied sur le continent de la Nouvelle-Grenade, la civilisation s'est graduellement effacée. Des bouches du Magdalena, où les paquebots transatlantiques viennent périodiquement former un trait d'union entre la vieille Europe

et le Nouveau-Monde, jusqu'aux crêtes des Andes, nous avons assisté à cet amoindrissement successif de l'influence étrangère, qui disparaît enfin sur les derniers versants de la Cordillère orientale.

La vallée du Magdalena, remontée sur deux cents lieues de son parcours, nous a fourni le premier échelon de cet autre escalier des géants qui s'est terminé par le *boqueron* de Chipaqué, au bas duquel s'étaient

1. Suite. — Voy. t. XXXIV, p. 1, 17, 33 et 49.

gaiement Bogotá et sa population commerçante, campée au fond d'un ancien lac subandin à huit mille huit cents pieds au-dessus de l'Océan. Puis la descente vers l'est a commencé; j'en ai esquissé la voie pittoresque. De roche en roche, de bourbier en précipice, nous nous sommes heurtés, mes compagnons et moi, aux mille aspérités de cette nature à la fois féroce et charmante, et nous voici enfin descendus dans le bassin de l'Orénoque, à Villavicensio, où nous arrivons affamés, moulus... et ravis.

A nos pieds sont les fameux *Llanos*, les plaines sans bornes, dont l'horizon de prairies se confond avec le ciel et qui rappellent, au nord de l'équateur, les *Pampas* de la République argentine.

Villavicensio, capitale provisoire du territoire de San Martin, est un bourg dont la fondation ne remonte pas plus loin que 1842. Pendant plus de vingt ans il resta dans un état embryonnaire, dont il ne commence vraiment à sortir que depuis quelques années. Sa position entre les bourgades de Médina et de San Martin, qui sont plus avancées dans la plaine, son voisinage relatif de Bogotá, ont fait rapidement de Villavicensio un centre de commerce où le bétail des *Llanos* vient se centraliser pour être envoyé dans les parties peuplées de la République. Aussi la population, qui se composait il y a peu d'années de trois ou quatre cents habitants, dépasse aujourd'hui treize cents, et l'immigration continue activement. Si les circonstances restent favorables à cette cité naissante, elle est destinée à un grand avenir. Le nouveau chemin de Bogotá et celui qu'on se propose de prolonger jusqu'au confluent du Guatiquia et du rio Négro, où pourront remonter les vapeurs du Méta, va la mettre sur la route de ce grand trafic qui créera des débouchés à l'une des plus fertiles contrées du globe.

Toutes les maisons de Villavicensio sont couvertes de feuilles de palmier. Elles forment plusieurs rues coupées à angle droit et tracées au cordeau. Ces habitations sont d'une extrême simplicité. Quelques poteaux bruts et des solives attachées par des lianes constituent toute la charpente; les murs sont faits de terre mêlée d'herbes. Le parquet est formé d'une aire de terre battue, sur laquelle les trois pierres de la *tulpa* constituent le classique foyer de cuisine. Quelques-unes de ces demeures sont plus confortables; les murs sont blanchis à la chaux et des lambeaux de mousseline remplacent les carreaux aux fenêtres. Le verre à vitre n'a pas encore pénétré dans le territoire de San Martin.

Notre entrée *en ville* fit sensation. Les commères formaient la haie sur le pas de leurs portes. Nous fûmes rapidement entourés quand nous débouchâmes sur la place. Tous ces braves gens nous offraient l'hospitalité, mais je déclinai ces offres empressées et demandai d'abord à remettre mes lettres de recommandation aux autorités (voy. p. 129).

Ma première visite fut pour le préfet du territoire, M. Rafael Vanégas, qui fit honneur à la signature du

président de la République. Jamais lettre de crédit ne reçut un plus chaud accueil. Pendant qu'on nous préparait un gîte et qu'une grande case était « réquisitionnée » pour installer notre capharnaüm scientifique, je continuai la chasse aux destinataires de mes lettres et j'eus la bonne fortune de les trouver tous trois *en casa*. L'un d'eux se nommait Lombana. Il exerçait les triples fonctions de juge, de médecin et d'apothicaire, trois professions où l'on trouverait plus d'une similitude si l'on avait le temps d'épiloguer au pied de la Cordillère. Il me reçut avec cordialité, lut plusieurs fois la lettre que je lui apportais et me décocha une tirade dans un français fantaisiste, où l'intention valait certainement mieux que le fait. Cet excellent homme fit tous ses efforts pour nous rendre agréable le séjour de son pays et je garde le meilleur souvenir de sa personne et de son hospitalité.

Ma seconde lettre était adressée au directeur de la poste, M. Solano, auquel je dois également les plus vives actions de grâces. Jusqu'au moment de notre départ son affectueux concours ne nous fit pas un instant défaut et j'ai eu le plaisir de recevoir de lui, à Paris, une lettre qui m'a rappelé les bonnes heures que j'ai passées en sa compagnie.

Mais j'ai gardé pour le dernier celui dont le secours devait nous être particulièrement utile. M. Emiliano Restrepo, de Bogotá, propriétaire de vastes terrains en culture dans les environs de Villavicensio, m'avait été signalé comme un homme de progrès digne des plus grands éloges. C'était un Antioquien, c'est-à-dire un fils de l'État le plus industrieux de toute la Colombie. On disait merveille de son exploitation. Il avait, paraît-il, obtenu par son activité, son travail, son intelligente administration, des produits superbes, et qui plus est, il faisait fortune. On commençait à suivre son exemple : c'était l'instigateur d'une véritable révolution agricole.

Je trouvai facilement M. Restrepo. Il avait quitté sa hacienda le matin et y retournait le soir. A peine avait-il ouvert la lettre que je lui apportais :

« Soyez les bienvenus, dit-il, vous et les vôtres. Vous mourez de faim; la *comida* nous attend; à table! A demain les affaires sérieuses. »

La soupe expédiée, il fut convenu que nous dormirions cette nuit à Villavicensio dans notre nouveau logement et que lui s'en irait à sa ferme de la Vanguardia, où il nous attendrait pour passer la journée du surlendemain. MM. Lombana et Solano voulurent nous servir de guides et le préfet Vanégas fit consigner « l'armée » pour nous escorter au besoin. L'armée, à Villavicensio, se composait de quatre soldats possesseurs de deux fusils à pierre et d'un Remington,

.... instrument inhumain,

Qui jamais, par bonheur, ne fit feu dans leur main.

Ces honnêtes guerriers, demi-sauvages et demi-civilisés, court vêtus, n'usant pas de souliers, pour cause, sautèrent de joie en apprenant qu'ils allaient servir....

la science, pardon! prendre la clef des champs en notre compagnie.

Pendant ce temps-là, nos mules harassées avaient été dessellées et mises à l'herbe et le déballage de nos caisses d'instruments, papiers, etc., était commencé. Un nettoyage à fond avait porté le trouble dans les légions d'araignées qui occupaient paisiblement le palais de chaume devenu notre laboratoire,

notre salon et notre chambre à coucher. Bientôt des cordes furent tendues, les caisses ouvertes, des clous plantés; des tas de papier séchèrent, les hamacs se balancèrent obliquement aux poutres.

Don Pépé et sa jeune femme, nos voisins d'en face, se chargeaient de notre « réfection corporelle ». On ajouta une marmite (*olla*) de plus, dona Pépita arrondit, dans ses mains fines, des boules de cacao mêlé de



*Anthurium Dechardi* (quart de grandeur) (voy. p. 132). — Dessin de Varé, d'après la plante rapportée par M. André.

sucre brut, quelques aunes de *carnero* furent achetées, et une belle pièce d'indienne de Mulhouse, toute neuve, servit de nappe à nos « Excellences ». Nous avions le vivre et le couvert; des visages amis nous entouraient; une nature exubérante nous promettait de riches récoltes. Quoi de mieux pour bien commencer nos travaux?

Le lendemain de la première nuit passée dans le nouveau gîte, cinq heures sonnaient et la nuit était noire encore, lorsque « señor Lombana » vint nous éveiller. Il s'agissait d'arriver premiers pour assister au lever du soleil sur les Llanos. En un moment nous étions en bas de nos hamacs. Après avoir donné à mes hommes l'ordre de nous rejoindre, je suivis mon

hôte qui me fit escalader en courant la colline qui domine Villavicensio. Il était temps. Le fugace crépuscule des régions équinoxiales estompait déjà d'un voile nébuleux les lointains de la savane et une ligne blanchâtre soulignait l'arc de l'horizon vers l'est. Cinq minutes après, des fils d'argent sillonnaient la vaste plaine qui s'éveillait à nos pieds. Ces lignes trahissaient le cours des caños, ruisseaux bordés de la seule végétation arborescente des prairies, et visibles dès qu'on a dépassé les derniers contre-forts de la Cordillère. De longs rubans plus larges s'enlevaient en lumière sur la masse et révélaient la présence du rio Negro et du Guatiquia. Ces deux rivières sont, près de Villavicensio, les deux principaux affluents du rio Méta, la grande artère fluviale de la contrée, le souverain de cette population de *rios* et de *riachuelos* qui se comptent par centaines dans la savane.

A cinq heures et demie précises, une meule de fer rouge émerge enfin de l'Orient et embrase l'étendue. « N'est-ce pas le lever du soleil sur l'Océan? — me dit Lombana; — on m'a assuré que les deux spectacles sont identiques! » — La similitude était frappante, en effet. Mais ici le pont du vaisseau ou le rivage de la mer était remplacé par un premier plan où la forêt s'arrondissait en voûtes majestueuses de feuillage, où les fleurs épanouissaient leurs corolles et répandaient leurs parfums, où le ruisseau et l'oiseau gazouillaient à qui mieux mieux, où la vie débordait de toutes parts sous un ciel d'une pureté idéale.

Nous serions restés longtemps devant cette vision, si les soldats mis à ma disposition par le préfet n'étaient venus me rappeler que le programme de la journée comprenait une excursion des plus intéressantes, l'exploration de la quebrada du Parado.

Villavicensio est situé sur la langue de terre qui sépare ce petit cours d'eau de la quebrada de Gramaloté, un peu avant leur jonction avec le Guatiquia. Le Parado (ou Parada) est un torrent qui précipite ses eaux à travers une végétation admirablement variée.

C'est sur ses bords que je devais trouver l'un des plus beaux palmiers des Llanos, le cornéto. Cet arbre superbe était déjà connu de plusieurs botanistes qui en avaient publié les descriptions les plus attachantes. Mais aucun n'avait réussi à l'introduire vivant en Europe. C'était cette lacune que j'espérais combler.

Nous nous mîmes donc en marche, bien équipés et bien dirigés, et suivîmes d'abord le chemin du rio, traversant des plantations de caféiers tout couverts à ce moment de leurs guirlandes de fleurs blanches comme la neige. Puis subitement le sentier disparut.

Alors commença cette opération mille fois renaissante dans les courses à travers la forêt vierge et qui consiste à tailler son chemin à la hache ou au sabre d'abatis (machété). Nous marchions aussi près que possible du torrent, sautant de roche en roche, suivant parfois son lit au milieu des hautes herbes, escaladant les troncs d'arbres tombés et pourrissants, tout couverts de délicates cryptogames.

A l'ombre des ingas qui projetaient leurs feuilles penchées et leurs houppes blanches au-dessus des parties de la quebrada où l'eau était calme, une aroïdée charmante et nouvelle frappa mes regards. Son feuillage était ovale, vert foncé, sillonné de fines côtes, et ses fleurs, doucement odorantes, dressaient leurs spathes du blanc le plus pur et le plus nettement détaché. Je dessinaï et décrivis la plante et lui donnai le nom d'un de mes amis, M. Déchard, architecte à Paris. De nombreux exemplaires vivants furent recueillis<sup>1</sup> (voy. p. 131).

Après quelques heures d'une course folle, où les épines des halliers avaient maintes fois éprouvé la solidité de nos habits, le lit de la quebrada se resserra brusquement, les pentes devinrent abruptes, la végétation plus dense. Parmi les troncs d'arbres, plus élancés, dont la tête interceptait les rayons du soleil, je venais d'apercevoir des sortes de cônes formés d'une série de câbles de la grosseur d'un canon de fusil, et qui entouraient la base du tronc d'un palmier.

« Voilà les cornéto! » s'écria un de nos guides. Nous étions arrivés.

Le cornéto (*Deckeria Corneto*, Karsten) est un magnifique arbre. Son stipe (tige) mesure cent pieds et plus de hauteur. Il est fin, lisse, annelé surtout au sommet. Son caractère le plus frappant est fourni par de puissants arcs-boutants qui le fixent solidement au sol et forment une pyramide haute de deux mètres environ. Ces racines vigoureuses, dont notre gravure donne une idée exacte, sont d'un roux brun ou fauve, hérissées de papilles un peu épineuses. L'énorme *pilorhize* (fourreau enveloppant l'extrémité de la racine) qui cherche le sol est excessivement curieuse. Le feuillage est singulier; il rappelle celui des *Caryota* des îles de la Sonde. Disposées en une couronne étalée qui atteint six mètres et plus de largeur, ces feuilles pinnatifides sont découpées en lobes cunéiformes, d'un vert brillant, et paraissent rongées (prémorsées) à leur sommet. Une grande partie de leur pétiole est engainante. Aux fleurs disposées en longues panicules pendantes succèdent des chapelets de fruits, d'un mètre cinquante à deux mètres, garnis de drupes disposées en rangs alternes, et rappelant tout à fait des prunes de reine-Claude. Chacun de ces régimes, qui d'en bas semble gros comme une grappe de raisin, pèse de cinquante à quatre-vingts kilogrammes.

Von Martius a plusieurs fois dit quelle est la difficulté, pour le botaniste, d'étudier les palmiers dans l'Amérique du Sud. A aucun prix un Indien ne consent à grimper le long de cette surface polie ou épineuse, suivant l'espèce, si tel n'est pas son bon plaisir. Il faut donc se résoudre à faire tomber les arbres. Mais cette opération n'est pas toujours facile. Je l'ai expérimenté surabondamment avec les cornéto.

Au premier coup de hache sur ce tronc de la couleur et de la dureté du fer, l'outil se brisa. Il fallut changer de tactique. Le machété, d'acier bien trempé, dut

1. L'*Anthurium Dechardi* est arrivé sain et sauf en Europe, et nos serres possèdent cette jolie espèce, qui a déjà montré ses fleurs.

intervenir. Une entaille ouverte circulairement, à petits coups, nous permit d'arriver jusqu'aux couches moins denses de l'arbre. Cette opération eût bien étonné nos bûcherons, habitués à trouver le cœur d'un chêne beaucoup plus dur que sa circonférence.

En peu d'heures, grâce aux vigoureux biceps de nos soldats, nous avons fait un abattage de cornétois qui

étaient tombés avec fracas, sans compter ceux que les lianes avaient retenus suspendus dans l'espace, et qui simulaient autant de trapèzes gigantesques. Plusieurs sacs de graines furent remplis et j'eus la satisfaction de penser que les cultures européennes posséderaient enfin ce beau végétal (voy. p. 137).

Dans la même québrada, de nombreuses sortes de



Chasse aux singes dans les Llanos (voy. p. 134). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

plantes, déjà connues ou entièrement nouvelles pour moi, entouraient les travailleurs. Ici les houppes écarlates du *Brownea grandiceps* semblaient des tisons enflammés. Le *Selaginella anceps* rappelait une fougère en arbre minuscule au feuillage bleuâtre, à reflets de cuivre oxydé. Une autre admirable espèce, qui s'est trouvée nouvelle, et que j'ai nommée *Hemitelia Paradise*, portait de si vastes feuilles, longues de trois mètres

et plus, que je suffisais à peine à en transporter une sur mon épaule dans le lit du torrent. Une foule de plantes cryptogames, surtout de mousses, de sélaginelles, d'hépatiques, de champignons, tapissaient le sol. Les eaux pullulaient d'espèces aquatiques, entre lesquelles quelques serpents sinuaient lentement à notre approche.

Sur les cédreles et les jacarandas, de grands singes hurlleurs riaient et grimâçaient à l'envi. Ils apparte-

naient à l'espèce au pelage noir (*Stentor niger*), la plus grande des alouates. L'un d'eux nous a laissé un souvenir empreint de tristesse. C'était une femelle qui allaitait son petit. Au lieu de fuir devant nous, elle s'assit à l'enfourchement d'un cécropia et nous regarda. Les naturalistes sont sans pitié : une balle vint frapper la pauvre mère en pleine poitrine.... Au lieu de s'accrocher à la branche par la main ou par la queue, comme presque tous ses congénères blessés à mort, elle serra son petit sur son cœur, étendit les bras, poussa un cri déchirant, et tomba. Ce sanglot d'agonie a longtemps retenti à nos oreilles (voy. p. 133)!

La chasse était commencée. Sous la feuillée passaient des cotingas aux plumes d'azur, des tangaras jaunes, l'oiseau-mouche lesbie (*Lesbia Amaryllis*), les psittacules vertes et bleues (*Psittacula caelestis*) qui remplissaient aussitôt nos gibecières. Sur les buissons, à portée de la main, le *friguëlo* (*Crotophaga Ani*) sautillait de branche en branche, vêtu d'une livrée de croque-mort et poussant un petit cri guttural. Nous devons rencontrer cet oiseau pendant tout notre voyage, de même que les gallinazos, ce qui n'empêcha pas cet exemplaire de grossir cette fois ma collection, qui s'enrichit encore d'un faucon gris ocellé de blanc.

De retour à Villavencio, chargés de toutes ces dépouilles, il était nuit. Après avoir procédé au rangement des plantes dans l'herbier, à la mise sous presse, aux observations météorologiques, nous nous jetâmes dans nos hamacs, harassés de fatigue, et ne fîmes qu'un somme jusqu'au lendemain.

Au point du jour, la véritable excursion dans les Llanos commença. Notre expédition se composait de Fritz, de M. Saenz et de moi, accompagnés d'un soldat, de deux péons et de trois mules de charge. Jean devait rester pour préparer les animaux tués, sécher l'herbier, emballer les plantes vivantes et organiser la chasse aux insectes. Déjà la population prenait un vif intérêt de curiosité à nos travaux. Dès qu'ils eurent constaté que nous ne venions pas en marchands faire concurrence à leur industrie, et que leur bétail errant (*ganado vacuno*) ne craignait rien de nous, ces bonnes gens montrèrent le plus grand empressement à nous servir. C'était à qui apporterait un insecte, un oiseau, un serpent. Les enfants surtout venaient en foule s'offrir comme chasseurs.

J'embrigadai une de ces petites troupes et distribuai aux plus intelligents une douzaine de filets à papillons. Rien de plus curieux que cette course aux lépidoptères dans le *potrero* qui s'étendait jusqu'au Guatiquia. En quelques heures, mes entomologistes improvisés avaient recueilli un bon nombre de papillons. Malheureusement tout était meurtri, sans pattes ou sans antennes, et j'eus tout le mal possible à persuader à mes chasseurs que ces insectes étaient sans valeur s'ils n'étaient pas intacts. Jean reçut l'ordre d'organiser la discipline dans cette armée de bambins et nous primes congé d'eux.

Ma caravane s'engagea dans la direction de la hacienda Restrepo.

Remontant d'abord au-dessus du bourg, puis coupant droit au nord, nous nous engageâmes bientôt sur le flanc escarpé du rio Guatiquia, dont le courant est très-rapide à côté de Villavencio.

Pour la première fois depuis le commencement du voyage, nous nous trouvions en face d'une rivière plus large que la Seine à Paris, torrentueuse, perfide, hérissée de roches émergées. Cet aspect ne nous inspirait qu'une médiocre confiance, et cependant il fallait passer à gué, en supposant que le gué n'eût pas été déplacé par la crue récente.

J'admire à l'industrie et le courage des indigènes. Notre soldat, un enfant des Llanos, se déshabilla sur la rive où nous attendions, coupa une perche de trois mètres et se jeta résolument dans la rivière, en sondant devant lui avec son bâton. Nous le vîmes s'enfoncer peu à peu dans le bouillon du rapide. Il coupa obliquement le courant, s'y maintint vigoureusement et gagna enfin la rive opposée, après avoir été immergé jusqu'aux épaules. Il avait trouvé; c'était là notre route. Il recommença le passage et revint nous chercher avec le même sang-froid, sans perdre pied, et surtout sans perdre.... la tête. Nous reprîmes avec lui le même chemin, lui s'appuyant cette fois à côté de nos mules que nous tenions debout au courant et qui le protégeaient, et enfin....

Que bien, que mal, on arriva....

Sans autre aventure fâcheuse. (LA FONTAINE.)

L'obligeant M. Solano ne nous avait pas quittés. Il voulait nous voir en sûreté. Content du début, il tira de sa poche un petit flacon de vin d'Espagne et nous offrit le vin d'adieu en nous *baisant les mains*, suivant la formule du pays. Cette fois nous étions bien sur la route des Llanos.

Les bords du Guatiquia sont inégaux. La rive gauche, sur laquelle nous débarquions, était basse, couverte de fourrés de « caña brava » (*Gynerium saccharoides*) et d'une maigre végétation rampante.

Peu à peu, cependant, après avoir quitté les alluvions de la rivière, la forêt reparut. Des palmiers nombreux, qui m'étaient encore inconnus, mêlaient leurs sommets élégants. L'un d'eux attira surtout mon attention. Il était acaule, c'est-à-dire sans tige, et formait une sorte de feu d'artifice de feuillage au bas duquel se trouvaient de grandes spathes contenant les fleurs mâles ou d'énormes *têtes* de fruits couchées sur le sol. C'était un *tagua*, ou palmier à ivoire (*Phytolophas*), à n'en pas douter, mais différant de celui que j'avais vu sur le Magdaléna. Tout auprès, une arôidée, à feuillage luisant et satiné, cordiforme, traversé par une bande d'un blanc pur, tapissait le sous-bois. Je me promis de la reprendre en passant, avec nombre d'autres espèces.

Le voyage s'effectua sans incident, à l'exception de quelques glissades, de la rencontre fortuite d'un tapir

ou d'un petit cerf des Andes, et d'une suite de boubiers qui ne pouvaient plus nous étonner. Vers deux heures de l'après-midi nous étions à la Vanguardia, où M. Restrepo nous attendait.

Cette ferme, taillée en pleine forêt vierge, créée depuis moins de cinq ans, produisit sur nous la plus agréable impression. Trouver une agriculture en progrès dans ces solitudes est une bonne fortune inattendue ; mais elle est doublée lorsque la visite a lieu en compagnie d'un propriétaire aimable et instruit, ayant vu et lu beaucoup, et heureux de montrer à des Européens que la fortune, dans ces fertiles régions, est toujours la récompense du travail.

Il y avait seulement cinq ans, en janvier 1876, que M. Restrepo avait acheté la Vanguardia. Le terrain, coupé dans un morceau de la forêt primitive, limité par deux ruisseaux, se recommandait par une épaisseur d'humus considérable, des eaux abondantes, un sol en partie déclive et en partie plan, propre aux cultures les plus variées, parmi lesquelles on pouvait compter le cacao et le café.

Le prix d'acquisition avait été très-faible, car il ne dépassait pas six mille francs pour trois mille hectares (vous avez bien lu : deux francs l'hectare). Ces terrains, dits *baldios*, appartiennent à l'État fédéral, et en partie au territoire de San Martin, dont ils



Chasse aux papillons, à Villavicencio. — Dessin de Riou, d'après les documents de M. André.

constituent le plus clair produit, en dehors du bétail.

Mais il est juste de dire que cet extrême bon marché est un avantage illusoire. Il faut, en effet, payer plus cher à l'arpenteur qui délimite le terrain qu'à l'État vendeur, ces mathématiciens se faisant d'autant plus rétribuer qu'ils sont plus ignorants, plus paresseux, et partant.... plus prétentieux. C'est là une plaie qui n'est pas encore sur le point de disparaître et qui entravera pour longtemps la colonisation du territoire de San Martin.

Dès qu'il fut maître du sol, M. Restrepo s'adjoignit un collaborateur, un homme du pays, M. Rosas, dont

l'expérience devait lui être très-utile. Il lui expliqua son plan, lui fit une large part dans les bénéfices, et l'on se mit à l'œuvre. Cinq mille piastres fortes (vingt-cinq mille francs) furent placées dans l'entreprise, et comprirent l'achat et le mesurage du sol, le défrichement et les constructions. Il fut convenu que ce capital ne serait jamais augmenté, et que les bénéfices seuls de M. Restrepo dans l'exploitation seraient consacrés pendant dix années à l'amélioration de la propriété, sans qu'on prélevât rien de ces premiers profits pour une autre destination.

Les opérations furent ainsi conduites : on *incendia*

d'abord une cinquantaine d'hectares. Sur ce sol, d'une fertilité rare, qu'augmentait encore le riche engrais fourni par la potasse des cendres, une grosse récolte de maïs fut cueillie en trois mois, et servit à alimenter un commencement de troupeau, qui avait été maintenu jusque-là à l'état demi-sauvage dans les grandes savanes.

Cette culture du maïs est ordinairement suivie de la plantation des bananiers, du café ou du cacao. Dans ces parties montueuses, on constitue une prairie artificielle, et pour obtenir ce résultat on emploie deux graminées d'une haute valeur nutritive : le *Guinea* (*Panicum maximum*) et le *Para* (*P. molle*). Ces deux plantes, de végétation fort différente, sont très-vigoureuses, et leur fourrage, qui est excellent, est répandu dans toute l'Amérique du Sud. Le bétail en liberté broute cette herbe à l'état jeune. Quand elle

a durci, à la saison sèche, on met le feu dans la prairie quelques jours avant la reprise des pluies, et quinze jours après on peut y ramener le bétail, qu'on a dû nourrir de maïs pendant ce temps, ou transporter sur d'autres points.

Notre hôte nous expliquait ses travaux pendant que le repas se préparait. Mais tout est long en Colombie. La proposition de visiter les *potreros* fut acceptée avec enthousiasme en attendant. On monta à cheval, et nous voici sautant à travers les pâturages accidentés, faisant un jeu de banquettes irlandaises au-dessus des arbres carbonisés qui étaient tombés après l'incendie, et que la décomposition n'avait pas encore atteints.

Parvenus à la lisière de la forêt, des cris de perroquets nous firent mettre pied à terre, et l'instinct du chasseur nous eut bientôt poussés en avant, le doigt sur la détente. Mais à peine avions-nous fait trente



Ferme de la Vanguardia. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

pas dans les broussailles qu'une nuée de guêpes nous assaillit.

« *Abajo!* A terre! » s'écria notre hôte.

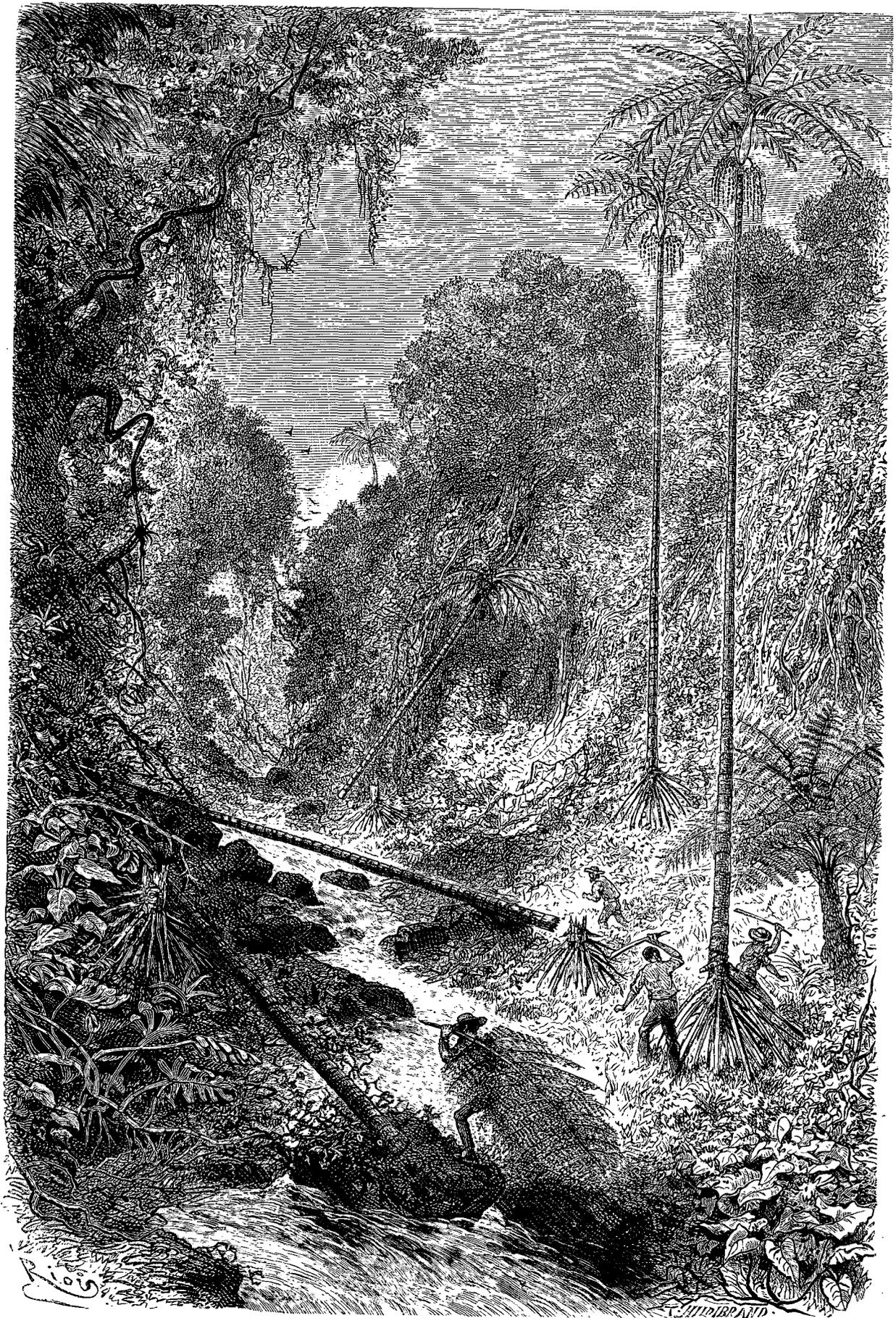
Il était trop tard. En un clin d'œil nous fûmes lardés de coups d'aiguillon. La douleur qui résulta de ces blessures fut si vive, si stupéfiante, que nous restâmes hébétés sous les coups de cet ennemi presque invisible. Les péons se démenèrent comme des possédés ou se couchèrent en se couvrant la tête de leurs ponchos, mais ne réussirent guère mieux que nous à se défendre des terribles bestioles, dont la piqûre est beaucoup plus douloureuse que celle de nos guêpes d'Europe. L'espèce qui attaque ainsi avec fureur tout être vivant qui passe près de son nid m'est inconnue. Elle est petite, et ses ailes sont vertes. J'avoue que j'ai été trop maltraité pour avoir songé à la conserver à la science (voy. p. 139).

Fous de rage, le visage enflé, les yeux bouffis, nous

nous obstinâmes cependant à poursuivre les perroquets, dont les cris rauques et perçants semblaient insulter à notre misère. Mais notre tir était mal assuré, et le terrain présentait un fouillis si inextricable, que le macheté pouvait à peine nous ouvrir un passage. Je ne réussis à obtenir qu'un bel exemplaire du *loro verde*, perroquet à dos vert et à tête bleue (*Psittacus cyanotis*), avant de donner le signal du retour.

Nous retrouvâmes nos montures au seuil de la forêt, plongeant à plein ventre dans la pâture et peu flattées de reprendre la selle et de quitter une Capoue si alléchante. En arrivant à la Vanguardia, la soupe fumait sur la table, qu'on avait dressée sous un auvent rustique, servant de véranda, en vue de la ferme.

Le coup d'œil était séduisant. Dans la cour, dont les étables et les séchoirs de maïs formaient le cadre, les poules caquetaient et disputaient leur grain aux oiseaux de la forêt; les *potreros* verdoyants laissaient



L'abattage des cornéto (voy. p. 133). — Dessin de Riou, d'après les croquis de M. André.

apercevoir des têtes de bœufs et de vaches à demi enfouis dans leur riche prébende; de beaux groupes de palmiers *unamos*, seuls survivants de l'incendie allumé par les défricheurs, se dressaient çà et là dans le pâturage et formaient un contraste frappant avec les mâts noircis des grands arbres que le feu n'avait vaincus qu'à moitié dans l'opération du *desmonte*<sup>1</sup>. Des champs de *Yuca* (*Manihot utilissima*), au feuillage palmé, d'un vert bleuâtre, et de maïs à la nuance plus pâle, démontraient la fertilité de cette terre bénie, augmentée encore par l'irrigation naturelle d'un ruisseau qui murmurait à nos pieds.

Pour la première fois on nous fit goûter la *tavena*. C'est un tubercule appartenant à la famille des Dioscorées (probablement le *Dioscorea Cliffortiana* de Lamarck) et dont la saveur rappelle celle de la patate et de la pomme de terre, ou plutôt de l'igname de Chine, avec un aspect moins glutineux. Mêlé aux bananes et au bouillon de viande additionné de piment et coloré par le Rocou (*achiote*), ce mets nous parut d'autant meilleur qu'il était alors assaisonné d'un appétit formidable.

Après le chocolat moussieux et le verre d'eau puisé au ruisseau voisin, notre hôte continua l'énumération de ses richesses en nous détaillant ses jeunes plantations. Déjà il avait mis en place et protégé par une armature de bois plusieurs arbres fruitiers des tropiques : manguiers, caimitos, mamméyès, sapotiliers, orangers, citronniers, cocotiers, chirimoyers. Tout poussait à vue d'œil et promettait de se couvrir bientôt de fruits.

« Mais ce sont surtout les végétaux utiles à la médecine que je veux introduire, me dit M. Restrepo. Nous en possédons déjà quelques-uns qui croissent dans nos forêts et que vous voyez d'ici.

« Le premier se nomme *hobo*. Il donne des fruits acides, de la grosseur d'une petite prune. On l'emploie comme vulnéraire.

« Le *cordoncillo* (sorte de *Piper*) est meilleur encore et il guérit rapidement les blessures, quand on les lave avec une infusion de ses feuilles fraîches. On peut aussi les faire sécher, les pulvériser et en répandre la poussière sur la plaie.

« Le *tacai* est un arbre qui produit une amande subtriangulaire, comestible, dont on a extrait une huile excellente, ayant le goût de l'huile d'olive.

« Le *copaiba* ou *capivi* (une des espèces colombiennes du *Copaifera*) fournit une résine abondante qui donne le baume de copahu.

« Le *balsamo de Tolu* (baume de Tolu), préparé avec le *Myrospermum toluiferum*, que vous rencontrerez certainement dans la forêt, sécrète également ici sa précieuse résine.

1. On nomme *desmonte* le premier défrichement de la forêt vierge, obtenu tout simplement en y mettant le feu et en semant du maïs sur la place. Les troncs d'arbres, dénudés et carbonisés, restent debout en cet état, en attendant la décomposition, pendant plusieurs années.

« La *zarzaparilla* (salsepareille) est abondante dans notre voisinage, la *quina* (quinquina) se trouve dans la montagne, le *caoutchouc* est commun en terre chaude, et l'on m'a assuré (sans m'en fournir encore la preuve) que l'*ipecacuanha* se rencontre dans les parties profondes et basses couvertes de grands arbres. Je ne parle pas des palmiers, si nombreux, si beaux et si utiles, que vous allez étudier bientôt dans leur quartier général.

« Mais il faut que je vous quitte, ajouta M. Restrepo, pour aller à une autre hacienda, située à une heure d'ici, et où je dois retrouver ma femme, actuellement souffrante de la fièvre des Llanos. Vous passerez la nuit ici; la maison est à vous. »

Et nous échangeâmes un adieu sommaire, après lequel notre hôte s'éloigna rapidement.

La préparation des herbiers et la rédaction de quelques notes me retinrent jusqu'à la nuit, une de ces belles nuits de la Terre Chaude, que rien ne peut dépeindre à ceux qui n'en ont pas joui. Le thermomètre, à huit heures du soir, marquait vingt-cinq degrés centigrades. Une observation au baromètre indiqua quatre cent huit mètres au-dessus du niveau de la mer. Dans cette température délicieuse, sous un ciel d'une merveilleuse limpidité, les mille bruits de la forêt voisine se fondaient dans un concert d'ineffable douceur. Des traits enflammés sillonnaient l'air et décelaient le passage des gros cocuyos (*Pyrophorus noctilucus*) et de milliers de lucioles.

Ce calme absolu de l'atmosphère me donna l'idée d'organiser une chasse aux papillons nocturnes. Je débarrassai les filets à insectes, armai de torches ma petite escorte, et après avoir escaladé quelques barrières et trébuché sur quelques troncs d'arbres renversés, j'installai mes Lucifers dans un *potrero* abandonné. En quelques instants les Sphinx, les Bombyx, les Noctuelles, les Tinéides, les Attacus, les Phalènes formèrent un tourbillon autour des torches, pendant que je m'escrimais avec le *mariposero*<sup>1</sup> et remplissais mes boîtes. Cette fête fantastique fut interrompue par un cri perçant du péon Juan :

« *Ave Maria bendita*, s'écria-t-il en se précipitant la face contre terre.

— *Vamonos! creo que hé aqui el diablo! Sauvons-nous! je crois que c'est le diable!* »

Le pauvre garçon avait eu sa torche renversée par une chauve-souris vampire et croyait sa dernière heure venue. J'eus toutes les peines du monde à le remettre sur pied. Il rentra avec nous à la maison, tout effaré, marmottant des prières contre le « malin » et jurant qu'on ne l'y prendrait plus.

La nuit fut calme. Au soleil levant, nous étions sur la route de Salitré, nouvelle exploitation de M. Restrepo.

Le chemin parcourait des portions de cultures nais-

1. Dans l'Amérique du Sud, le nom des papillons étant *mariposa*, on a donné au filet qui sert à les chasser le nom de *mariposero*.

santes et de nature sauvage. De petits ruisseaux, où je revis mon *Anthurium Decharidi* couvert de ses belles fleurs blanches, coulaient silencieusement sous bois et nourrissaient une population d'oiseaux aquatiques. Le silence du matin, dans une lumière argentée, au milieu d'une température si douce, les senteurs vagues du feuillage, moins violentes que celles des fleurs au milieu du jour, nous pénétraient de bien-être.

A huit heures, nous arrivions à Salitré.

« Tout est prêt, nous dit M. Restrepo, en nous souhaitant la bienvenue et nous priant de *desmontar*. Les porteurs sont choisis, les provisions sont fraîches, les sabres aiguisés, les armes chargées. A midi nous partirons pour Cumaral.

« Allons d'abord nous baigner! »

Près de l'habitation, que des groupes de bananiers ombrageaient et qu'un cordon d'ananas en maturité entourait d'une haie magnifique autant qu'appétis-

sante, coulait le ruisseau de Salitré. Ce petit cours d'eau, descendu de la Cordillère non loin de là, se jette dans le Guatiquia tout près du rio Upin. Il forme la limite naturelle de la grande forêt de ce côté. C'est là que nous eûmes le plaisir de prendre un bain sans pareil, dans l'eau transparente d'une petite crique ombragée et assez étendue pour permettre la natation, sur un fond de sable argenté. Des grands ingas nous abritaient du soleil et semaient sur nos têtes leurs longues étamines odorantes. Des aphelandras aux corolles écarlates se miraient dans l'eau, qu'ombrageaient les gracieuses palmes des géonomas et des grosses touffes de bambous. Une seule feuille des grands héliconias qui se dressaient sur la rive eût suffi à couvrir un homme tout entier. Placées à l'affût de quelque proie ailée, des araignées énormes, d'une espèce nouvelle pour moi, étaient plaquées sur la terre du bord et montraient leurs corps gris zébrés de



Invasion de guêpes à la Vanguardia. *Abajo!* (voy. p. 136). — Dessin de Riou, d'après M. André.

blanc et leurs longues pattes crochues, d'une surprenante agilité. Des légions de petits poissons nous mordillaient les jambes. Cette scène avait un caractère intime et enchanteur, que je n'ai pas oublié.

En revenant, nous traversâmes ces plantations nouvelles que le propriétaire tenait à nous montrer et qui ont augmenté si rapidement sa fortune.

Dans ce sol d'alluvions profondes, descendues avec les torrents des Andes orientales, la culture du café et du cacao prospère admirablement. J'estime que si jamais l'émigration européenne se laisse tenter par les promesses de cette nouvelle terre de Chanaan, ce sera grâce aux descriptions exactes que lui auront transmises les voyageurs impartiaux, et surtout par l'indication des moyens de production qui ont réussi à ceux qui l'habitent.

Pour contribuer à ces résultats, je décrirai d'abord

le mode de culture du cacao à Salitré, me réservant de parler ultérieurement des *cafetales* d'Ocoa, dans une région voisine.

Les premières conditions de succès dans l'établissement d'un *cacaotal* ou *cacahual* sont la richesse du sol, un bon drainage et la fraîcheur souterraine.

L'examen des couches du terrain à Salitré<sup>1</sup> montre d'abord un lit d'humus variant de cinquante centimètres à un mètre et plus, terreau végétal mêlé d'une argile noire ou rougeâtre et de grès décomposé. Cette argile et ce grès, plus lourds que la couche humeuse, constituent le sous-sol, que rendent perméable les nombreux cailloux roulés par les eaux et enfouis dans ce limon compacte. J'ai trouvé, dans les parties les plus voisines de la montagne, des morceaux de grès

1. L'altitude absolue de Salitré est la même que celle de la Vanguardia, quatre cent huit mètres.

et de schiste ferrugineux et carbonifère, du sulfure de fer cristallisé, du quartz cristallin et des quartzites de dimensions variées. La couche d'argile, dès qu'elle arrive assez loin dans le Llano, devient tout à fait rouge et repose sur un autre lit de glaise jaune mêlée de cailloux de plus en plus petits à mesure qu'on s'éloigne davantage de la Cordillère, la puissance de transport des eaux diminuant avec la distance.

C'est sur un pareil sol, profond, frais et sain, que M. Restrepo choisit l'emplacement de son *cacaotal*. Il commença par faire un semis de graines de cacao en pépinière à l'exposition du levant, sur des planches de terrain ombragé et bien ameubli. Il choisit pour semence la variété à gros fruits dite de Caracas qui produit le cacao *caraque*, ainsi qu'une autre sorte très-répandue dans la province d'Antioquia, et dont les fruits (*mazorcas*), plus petits, mais très-abondants, sont de qualité supérieure.

Pendant que les jeunes plantes levaient et se fortifiaient, notre *haciendero* fit abattre les gros arbres du terrain à planter, opérer le brûlage (*quemá*) de la végétation inférieure, et semer du maïs qui nettoya parfaitement le sol et fut récolté au bout de cent jours. Alors commença la mise en place d'un verger de bananiers, plantés de quatre en quatre mètres, par planches en billons. En même temps on transplantait à demeure les jeunes cacaotiers, âgés de huit mois seulement, que les bananiers devaient ombrager pendant deux ans. Au bout de ce temps, un nouvel ombrage est requis. On l'obtient en substituant graduellement aux bananiers une légumineuse arborescente (*Erythrina corallodendron*) qui fournira l'abri définitif.

Dans ces conditions, les cacaotiers commencent à produire dès la troisième année. Une plantation de cet âge, que j'ai vue à Salitré, commençait à se couvrir de *cabosses* ou fruits d'une belle couleur rouge foncé ou jaune, suivant la variété.

Aucun soin n'est nécessaire pour cette culture, si ce n'est de défendre les arbres contre un ver qui ronge l'écorce, et de tenir le terrain propre et meuble, en répandant, par-dessous, les fanes des bananiers, qui conservent au sol une fraîcheur salubre.

Dans ces conditions, la production commençant la quatrième année, on peut résumer ainsi, dans les Llanos, le bilan d'une plantation de cacaotiers bien entendue. Vingt mille arbres couvriront cinquante hectares environ. La dépense de leur établissement, capital et intérêt, achat du terrain et entretien, jusqu'à la huitième année, époque de grande production, sera de quarante-neuf mille francs. A ce moment, la vente, calculée à trois cents francs par dix arrobes (cent vingt-cinq kilogrammes), atteindra trente-deux mille francs brut par an. En retirant sept mille francs pour administration, exploitation, récolte, on aura trente-quatre mille francs net, soit CINQUANTE POUR CENT du capital engagé.

Ces chiffres ne sont nullement de fantaisie. Que les

émigrants se le disent, et surtout que les Colombiens sachent qu'ils ne réussiront à mettre ces trésors à profit qu'en fermant l'ère des révolutions qui ruinent leur beau pays!

L'impatience gagnait nos gens, lorsque nous revînmes à la maison pour déjeuner et partir. Mme Restrepo, entourée de ses neuf enfants, nous attendait sur le seuil de la porte et nous invita à nous asseoir devant le *chupe* ou plat national. La vaste *olla* fut bientôt vidée, et les yucas, les bananes, les pommes de terre, les œufs accompagnant des lanières de mouton, disparurent en un clin d'œil. Un quatrième tubercule s'ajoutait aux autres. En m'en faisant montrer les feuilles, je reconnus la colocale comestible (*Colocasia esculenta*), nommée là-bas *chonque*.

A midi nous étions en selle et une salve de mousqueterie saluait notre départ. La cavalcade se composait de M. Restrepo, ouvrant la marche, de son *mayordomo* Rosas, des trois Européens de la commission, et d'un certain nombre de péons armés de machetés.

Nous suivîmes d'abord le lit du rio de Salitré, dont les bords marbrés de stries ferrugineuses et d'efflorescences blanchâtres sur les pierres, au soleil, me prouvèrent qu'on m'avait dit avec raison que ses eaux contenaient de l'oxyde de fer et du chlorure de sodium. Les *cañas bravas*, ces grands roseaux distiques, s'enroulaient de délicieux volubilis aux clochettes d'azur et de pourpre. A leur pied, je découvrais les calices rouges, hérissés, et les corolles dorées et tordues de l'*Hibiscus ferox*. Sur ce beau feuillage bullé, nervé d'écarlate, se tenait à l'affût un grand martin-pêcheur au long bec (*Ceryle amazonica*).

A peine étions-nous entrés dans la forêt, qu'un spectacle inattendu s'offrit à mes regards. De l'extérieur, jamais je n'eusse imaginé une végétation à ce point luxuriante. Ce que j'avais vu jusque-là n'était rien. Les bords même du Magdalena étaient effacés, et la flore équatoriale s'épanouissait là dans toute sa gloire.

Notre chemin, taillé à la hache, était bordé de colonnes arborescentes semblables à celles d'une cathédrale. Un clair-obscur mystérieux voilait l'atmosphère, que ne troublait, à l'heure de la méridienne, aucun cri d'animal, aucun chant d'oiseau. Du haut en bas, le tronc des arbres était couvert de plantes parasites. Des lianes innombrables, fines comme des cheveux ou grosses comme la cuisse, escaladaient ces colosses, s'enchevêtraient de mille manières dans leur ramure, et se hissaient jusqu'au sommet où elles étalaient orgueilleusement leurs fleurs brillantes. C'étaient des bauhinias, des passiflores, des aroïdées aux énormes feuilles, des cyclanthées à étages réguliers, des fougères grimpanes, des poivriers, des vanilles, des bignoniacées aux corolles éclatantes. Une pluie de fleurs tombait de ces voûtes de feuillage, sans que je pusse deviner de quel arbre elles provenaient. Ça et là, le fût lisse et cendré d'un palmier *unamo* se terminait par un feu d'artifice de feuilles superbes entourées de leur épaisse laine brune. Plus loin, un autre palmier des Llanos, l'*As-*



Forêt vierge des Llanos : L'arbre aux toucans (voy. p. 142). — Dessin de Riou, d'après les croquis de M. André.

*trocaryum Cumare*, laissait pendre ses régimes de fruits jaunes comestibles, gros comme des abricots, que les épines du tronc protégeaient contre les incursions des singes.

Sur le tronc côtelé des figuiers à caoutchouc, des cédrèles, des jacarandas, des acajous, on voyait monter à l'assaut d'innombrables légions d'épiphytes,

mousses, lichens, orchidées, broméliacées suspendues par des câbles comme les lustres de Notre-Dame de Paris, fougères à réseau de dentelle, *loranthus* aux chevelures vertes, vanilles aux guirlandes charnues. Toutes ces parasites se collaient à l'écorce, se servaient mutuellement de marchepied, s'établissaient à l'enfourchement des branches, se suspendaient aux



Chute de M. Restrépo. — Dessin de Riou, d'après M. André.

lianes, et rongeaient peu à peu la substance ligneuse de l'arbre qu'elles finissaient par décomposer, jusqu'à ce que le tout s'abîmât avec fracas. Même après la chute de ces géants de la forêt, cette population végétale continuait de croître, de se nourrir de la substance vermoulue du vieux tronc qu'elle avait vaincu, et dont elle faisait le piédestal de son triomphe (voy. p. 141) ! Ah ! que ce prétendu roi de la Création, l'homme,

se sent effacé, annihilé dans cette manifestation sublime de la puissance de Dieu ! Que je plaindrais celui qui ne ressentirait pas d'émotion à la contemplation de ce prodigieux enfantement de la vie dans sa plus haute expression, et n'entendrait pas chanter, dans son cœur reconnaissant, un hymne d'actions de grâces à l'Auteur de ces magnificences !

L'un de ces arbres Titans nous arrêta au passage.

Ses dimensions étaient colossales. Seules, ses hautes branches auraient égalé le diamètre de nos plus gros chênes. Il était connu de nos guides, qui l'appelaient « l'arbre aux toucans ». Ces étranges oiseaux, en effet, y avaient élu domicile par troupes. Sauter à bas de nos montures fut l'affaire d'un instant et la fusillade fit aussitôt retentir les échos de la forêt. Plusieurs espèces de toucans tombèrent à nos pieds en quelques secondes<sup>1</sup>. Des milliers de psittacules (petites peruches vertes et bleues, grosses comme des moineaux) volaient, effarées, à la cime de l'arbre, et, chose étrange, ne s'enfuyaient pas à nos coups de fusil.

Les carnassières étant remplies, nous fîmes nos adieux à l'arbre aux toucans et la cavalcade se développa dans la forêt. Par malheur, cette promenade allait être traversée par un très-fâcheux incident.

Nous suivions une partie inondée du chemin, dans l'argile glissante. J'étais aux côtés de M. Restrepo, qui montait un cheval blanc très-vif. Nous devisions joyeusement de la France. Tout à coup, en passant près d'un énorme *Ficus* aux racines saillantes, l'animal manqua des quatre pieds. Il tomba, mais si malheureusement, qu'il fut renversé sur son cavalier pris comme un coin entre deux racines.... Je sautai à terre et soulevai le blessé, qui n'avait pas perdu connaissance. Mais le coup avait été d'une violence extrême. Notre ami avait deux côtes cassées. Son

visage devint instantanément d'une lividité cadavéreuse. On le souleva doucement, et après lui avoir prodigué quelques soins, nous dûmes poursuivre seuls notre route, en le faisant accompagner par son majordome et un péon.

Ces adieux furent tristes. Nous laissons le plus aimable compagnon, sachant à fond la vie dans le Llano, plein d'ardeur et de savoir, et qui nous promettait la plus attachante excursion dans la nature vierge que nous voulions parcourir. D'ailleurs nous n'étions pas sans inquiétude sur l'issue de cette fatale aventure. Nous nous séparâmes après lui avoir dit au revoir, et il retourna à la Vanguardia pendant que nous nous enfoncions dans la forêt.

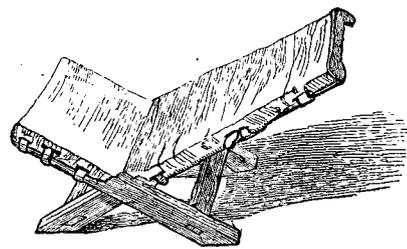
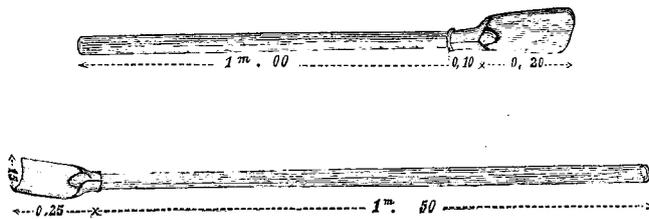
Nous continuâmes ainsi pendant plusieurs heures. Les caños se multipliaient. Nous franchîmes d'abord le rio Upin, puis le rio Canéi, tous deux affluents du Guatiquia, ruisseaux paisibles dans la saison sèche, rapidement enflés à l'époque des pluies, mais n'offrant aucun danger d'inonda-

tion. Ils ont creusé profondément leur lit dans l'humus et l'argile de la forêt et ils coulent à deux mètres au-dessous du niveau du sol.

A cinq heures et demie, nous débouchions dans la savane, en vue de Cumaral. Cette localité, dont le nom s'épanouit majestueusement sur la carte, n'est en réalité qu'une modeste collection de maisonnettes perdues dans l'immensité de la prairie. L'une d'elles,



Le caraté (voy. p. 144). — Dessin de Riou, d'après M. André.



Outils (*pala* et *barreton*) et siège, à Cumaral (voy. p. 144). — Croquis d'après M. André.

isolée (couverte de feuilles de palmier et flanquée d'un rancho plus petit qui sert de cuisine), appartient à un brave homme nommé Ignacio Avila, dont la femme nous reçut le sourire aux lèvres et mit aussitôt sa maison à notre disposition de la manière la plus cordiale. En un tour de main, elle et l'Indienne qui lui

1. Ils appartenait à trois espèces différentes, le *Rhomphastos ambiguus*, le *Pteroglossus albivitta* et le *P. melanorhynchus*.

servait de domestique donnèrent aux péons de quoi soigner les bêtes, tordirent le cou à deux ou trois poules, attachèrent nos hamacs dans la salle principale et jetèrent des ignames et des bananes fraîches dans la marmite (voy. p. 144).

Le seigneur et maître de céans, Ignacio Avila, parut bientôt sous les traits d'un homme d'une cinquantaine d'années, demi-Colombien, demi-Indien, vigou-

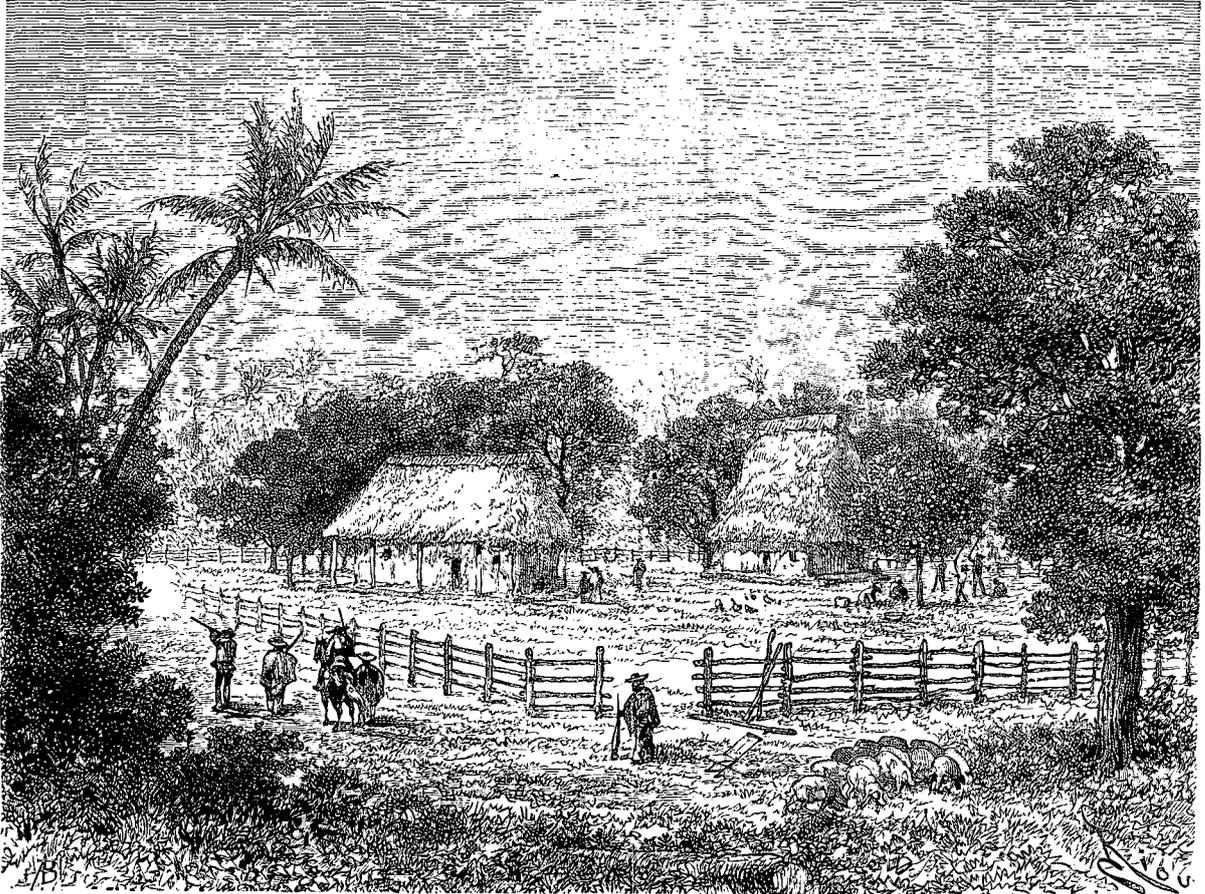
reux, bien pris, mais le visage moucheté de cette étrange maladie qu'on nomme le « caraté ». Cette affection de la peau consiste en une décoloration du pigment naturel, en une sorte de panachure sous-cutanée, qui rend le corps marqué de taches *géographiques* généralement bleuâtres sur fond pâle. La nuance varie et l'on connaît plusieurs sortes de caraté. Le traitement en est facile au moyen de composés mercuriels, mais on sait que l'emploi de cette substance est souvent dangereux.

Avila nous accueillit comme l'avait fait sa femme. Il déposa à terre sa *pala*, instrument de culture pour

le caféier, et son *barreton*, autre outil destiné à enfoncer les pieux des clôtures pour le bétail, et se mit à causer avec nous après s'être assis gravement sur un petit siège de bois recouvert d'une peau de bœuf, meuble d'un dessin assez curieux pour que j'en aie pris un croquis (voy. p. 143).

La nuit n'était pas encore venue. Nous eûmes le temps de tuer encore quelques oiseaux en attendant le souper et j'enrichis ma collection d'un faucon *gar-rapatero* mâle et adulte (*Asturina nitida*).

La fatigue se faisait sentir. Le repas, composé de



Hacienda de Cumaral (voy. p. 143). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

tavéna, de viande séchée au soleil, de yuca, d'une variété de banane spéciale à la région et nommée *arton*, le tout assaisonné de force piment, était surtout constitué par ce plat de résistance, qui s'appelle *ajiaco* dans les Llanos.

La señora se montrait pleine d'un empressement affectueux. Elle nous fit bientôt l'inventaire de ses richesses, de deux images d'Épinal attachées au mur par des épingles, d'un fusil rouillé qui datait de la Conquête, et surtout de ses hamacs en filet, formés de deux espèces de cordes de palmier. Comme nous mangions

des oranges qu'un arbre magnifique nous présentait à l'entrée de la cabane :

« *Cuidado ! señor*, dit-elle, vous connaissez le proverbe des Llanos sur l'orange : *Por la mañana, es oro ; a mediodía, plata ; por la tarde, mata* (le matin, elle est d'or ; à midi, d'argent ; le soir, elle tue) ! »

Ce qui ne nous empêcha pas de nous très-bien porter et de ne faire qu'un somme jusqu'au lendemain matin.

Édouard ANDRÉ.

(La suite à la prochaine livraison.)



Perdus dans la savane (voy. p. 148). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

## L'AMÉRIQUE ÉQUINOXIALE

(COLOMBIE — ÉQUATEUR — PÉROU),

PAR M. ÉD. ANDRÉ, VOYAGEUR CHARGÉ D'UNE MISSION DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS <sup>1</sup>.

1875-1876. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### COLOMBIE.

Cumaral. — Les Indiens Churoyès. — Moriché et Cumaré. — Fabrication des hamacs. — Le bétail sauvage. — Une rizière économique. — Perdus dans la savane ! — Chica et sarigue. — La feuille sanglante. — Les vingt-cinq palmiers des Llanos — Le dragon des Morichalès. — Arrivée à Upin. — La saline. — Un bain de boue. — Le directeur Gonzalès. — Grandeur et misère d'un fonctionnaire colombien. — Chasse au tapir pinchaque et aux guacamayos. — Une exploitation minière mal comprise. — Étude industrielle et économique sur la saline d'Upin. — L'arbre toro. — Salitré. — La fièvre des Llanos. — L'agonisante. — Un préfet herborisant. — Le *Philodendron gloriosum*. — Retour à Villavicencio. — Le boucher naturaliste. — Repos et travaux. — Le raisin de Chanaan.

Cumaral est situé par 75° 54' de longitude ouest et 4° 22' de latitude nord, auprès de l'un des nombreux ruisseaux (caños) qui se déversent dans le Guatiquia. J'ai déjà indiqué que ce cours d'eau, après sa jonction avec le rio Negro, se jetait dans le Méta, qui est navigable jusqu'à ce point et un peu au-dessus.

Indépendamment de quelques cases que j'ai déjà décrites, une sorte de *pueblo* existe à Cumaral, et la totalité des habitants épars pouvait monter à deux cents quand on y exploitait la mine de sel de ce nom; mais elle a notablement diminué depuis. L'altitude que j'ai relevée est de trois cent quatre-vingt-six mètres, et la température moyenne est de vingt-huit degrés environ.

Les Indiens des savanes, plus nombreux sur la rive droite du Méta, ne font cependant pas défaut dans le voisinage du lieu où nous avons établi notre campement. Ils parcourent tout le territoire des Llanos, de Cabuyaro à Pachaquiario, et vers le sud-est. Ceux de la région que nous traversons appartiennent à la tribu des Chucunès, dont le quartier général se trouve près du Méta, à Maquivor et près du rio Manacacia, et à celle des Churoyès, qui, des bords de l'Ariari, remontent jusqu'au Méta.

Grands et bien faits, ces derniers sont de couleur feuille sèche, avec un pigment roux plus ou moins intense. Leurs membres diffèrent de ceux des Indiens du nord de la Colombie par l'élongation des os et se distinguent par la finesse des attaches; la tête est bien dégagée des épaules, de forme subquadrangu-

1. Suite. — Voy. t. XXXIV, p. 1, 17, 33, 49; t. XXXV, p. 129.

laire, l'angle facial comme la race caucasique, le cou fin et allongé. Les cheveux, noirs, épais et lisses, leur couvrent en partie le front et sont rejetés ensuite en masses égales sur les épaules. Les yeux, obliques de bas en haut depuis la caroncule lacrymale jusqu'à l'angle externe, sont petits et perçants. Le nez est large, d'abord fin depuis la racine, puis à ailes écartées; la bouche est grande, à lèvres un peu épaisses; la barbe rare, éparse et courte. Ils coupent transversalement la couronne de leurs dents. Le corps est musculeux, surtout les bras et les jambes, et, chez les femmes, la concavité postérieure de la région lombaire est très-développée. Les mains et les pieds sont moyens, généralement courts et nerveux. Le sexe féminin ne présente pas ce thorax volumineux des Indiennes de la Cordillère du Nord; les seins sont ovoïdes et à mamelons obtus.

Les Indiens Churoyès parlent un idiome guttural très-âpre, et ne présentant que peu de ressemblance avec ceux des tribus de l'Orénoque.

Si l'on pénètre dans l'un des misérables ranchos occupés par ces pauvres gens, on trouve une hutte de forme conique, faite de pieux couverts de feuilles de palmier, et sans ouvertures éclairantes.

Les hommes sont vêtus d'un pagne étroit nommé *guayaco*, tissé avec une écorce dite *tataja*, qu'ils attachent au moyen de cordes de *cumare*. Chez les femmes, ce vêtement, un peu plus long, se nomme *furquina*. Le mode de préparation de ce tissu est étrange. La *tataja* s'obtient au moyen de l'écorce d'un arbre (probablement d'une malvacée) qu'ils frappent de manière que les fibres se séparent de la partie mucilagineuse. Puis ils la lavent et l'exposent aux rayons du soleil qui lui donne en peu de jours une belle couleur claire. C'est dans cet état que le fil est employé pour tresser le vêtement des hommes. Celui des femmes (la *furquina*) est presque toujours teint en rouge au moyen de la *chica* mélangée d'une résine nommée *urrucai*<sup>1</sup>. Ce n'est pas le seul usage que les Churoyès font de la *chica*. Cette substance indélébile sert à les tatouer de raies rouges sur les bras, les jambes et le visage. Les femmes se peignent seulement le haut de la lèvre inférieure et avec la même teinture se ponctuent les quatre membres.

Leur coiffure est faite d'une couronne de plumes de *guacamayo* (*Ara Aracanga*) et de perruches. Le plus souvent ils vont tête nue. Tous ont le cou orné de colliers de dents d'animaux ou de graines colorées, et leurs oreilles percées portent des fragments de bois ou de jonc. Parfois ils ajoutent à ce déploiement de coquetterie des morceaux de vanille ou de racines odoriférantes.

Les Churoyès se lèvent avec l'aube et consacrent chaque matinée à *mariscar*, c'est-à-dire à chasser et à pêcher. Leur arc, de bois de palmier, est pourvu de

1. La *chica* est une teinture rouge très-répandue en Colombie, et obtenue par la macération d'une liane de la famille des Bignoniacées, le *Bignonia Chica*, H. B.

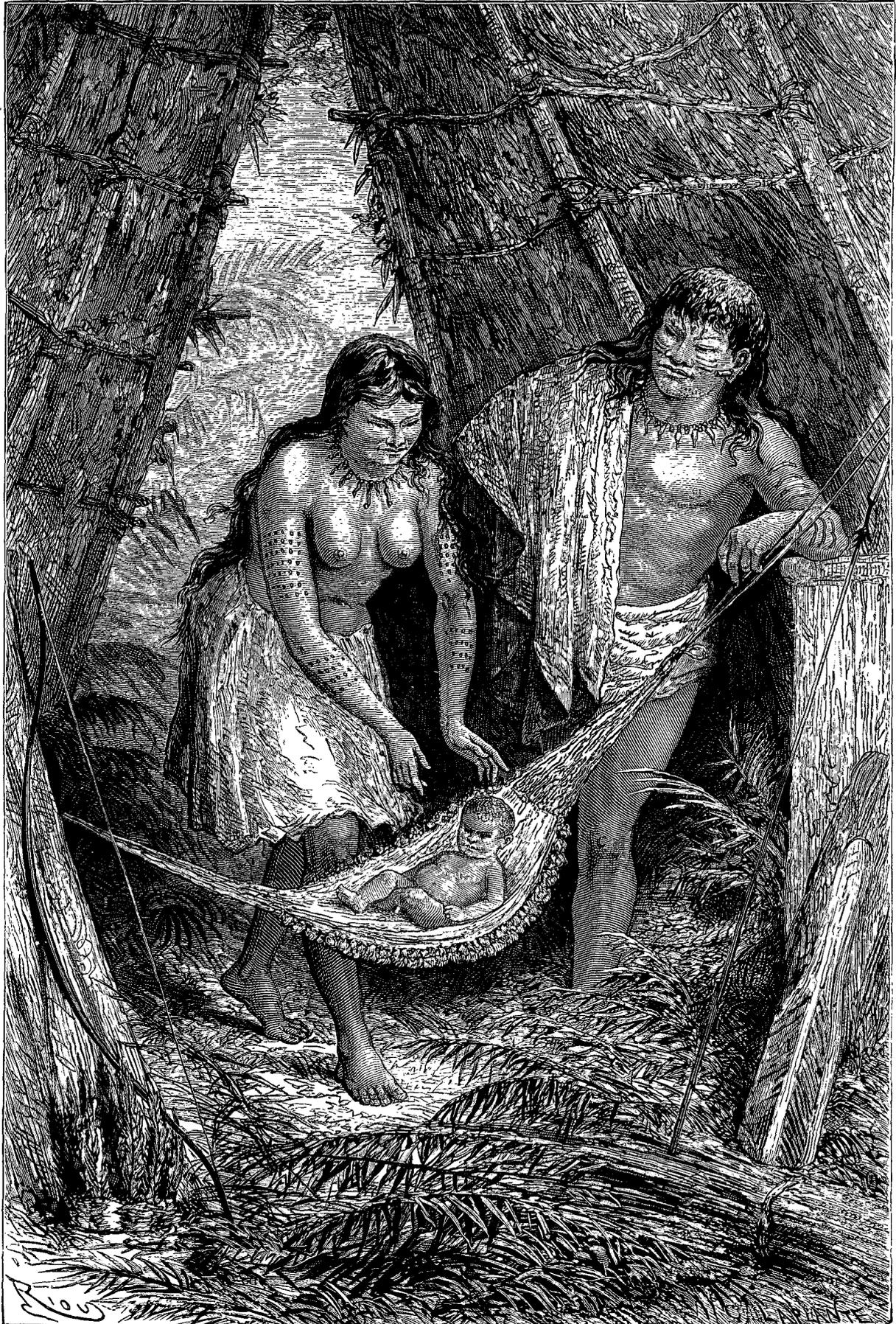
flèches faites d'un roseau léger, voisin des bambous (*Chusquea*) et qu'ils nomment *arrajo*. L'extrémité est armée de dents d'animaux aiguisées, et parfois de clous ou de fils de fer troqués aux *Llaneros* contre des hamacs et objets divers de leur fabrication, des peaux de lamantin, du copahu et du coton sauvage.

Ces hamacs sont nommés *chinchorros*. Ils sont tressés au moyen de trois espèces de cordes. Le filet est fait du palmier moriché, les attaches sont en cumaré, et les grosses cordes qui servent à soutenir le chinchorro sont de *pita*, filasse fournie par le *Fourcroya longæva*. Le mode de fabrication diffère, suivant qu'il s'agit d'un hamac ordinaire ou d'un hamac de luxe. J'en ai rapporté de ces deux sortes. Le premier ressemblait à un filet de pêche, à mailles courtes. Je l'avais mis derrière la selle, sur ma mule; il glissa, et un péon me le remit le lendemain matin, au campement, aux trois quarts dévoré par les fourmis, qui avaient pu déchiqeter dans une seule nuit ces fibres si dures. L'autre est teint de violet et de jaune; c'est une sorte d'objet d'art. Parfois aussi, les femmes entourent les petits hamacs de leurs enfants d'un cordon de plumes de perroquet. Je possède un de ces chinchorros minuscules, long de cinquante centimètres, au milieu duquel on avait placé un petit Indien nouveau-né qui souriait dans ce gracieux cadre nuancé de vives couleurs.

Rien n'est plus curieux que de voir les Churoyès extraire les fibres du cumaré pour tisser leurs chinchorros. Ces fibres proviennent des jeunes feuilles de l'*Astrocaryum Cumare*, coupées ayant leur épanouissement, c'est-à-dire lorsque les folioles sont encore repliées les unes sur les autres et constituent ce qu'on appelle le *cogollo*. Ces divisions étant détachées une à une, les Indiens les fendent en deux dans leur longueur, avec l'ongle du pouce, de manière à détacher la nervure médiane sur une longueur de dix à quinze centimètres; puis ils doublent la partie détachée sur le reste de la foliole, et appuyant l'extrémité de leurs quatre doigts comme sur les cordes d'un violon, ils tirent par saccades, à partir de la base, de manière à mettre les fibres à nu. La mise en scène de cette opération, très-simple, mais qui demande une grande dextérité, est assez pittoresque. Les Churoyès se partagent la besogne. Assis quatre par quatre, ou plutôt accroupis sur leurs talons, ils sont rangés à côté l'un de l'autre. Le premier saisit la feuille entière et en détache les folioles; le second fend les deux côtés avec l'ongle; le troisième arrache les fibres, et le quatrième enfin achève de séparer la filasse, de la ranger en poignées et de la couper à l'extrémité. Cette machine vivante est fort étrange à voir fonctionner avec sa régularité mécanique.

Ces poignées de fibres sont ensuite battues et lavées pour en extraire la partie parenchymateuse et mucilagineuse, puis on les lie avec soin et on les met blanchir au soleil sur les arbres.

Les Indiens exécutent cet ouvrage avec une grande



Couple d'Indiens Churoyès et chinchorro d'enfant. — Dessin de Riou, d'après M. André.

célérité, sans paraître incommodés par les aiguillons ascendants qui arment les feuilles et les pétioles.

La résistance des cordes de cumaré est énorme; un fil tordu, d'un millimètre de diamètre, ne se rompt que sous un poids de dix kilogrammes. Trois fils tressés, du même diamètre, supportent quinze kilogrammes. Dans l'eau, leur poids augmente d'un quart. Ces qualités indiquent un avenir industriel pour le cumaré, quand cet arbre, qui abonde dans tous les Llanos, sera exploité et transporté en Europe par la voie du Méta-Orénoque.

On trouve encore d'autres tribus d'Indiens dans ces contrées. Les Tamas, qui vivent dans les bois près de Jiraména, sont de mœurs pacifiques; ils se nomment eux-mêmes *gente mansa* (peuple doux). Les Cuivas, les Salivas, les Amporos et d'autres peuplades plus ou moins errantes dans toute la région du Casanaré et de San Martin, feront l'objet d'une étude spéciale à la fin de cette relation sommaire de la vie sauvage dans les Llanos.

Mais revenons à Cumaral, où nous attendent de nouvelles observations sur la vie et la culture dans la savane. Notre ami Avila met le meilleur vouloir à répondre à mes interminables questions. Malgré les affreuses marbrures de *carate* qui le défigurent, son visage intelligent est bon à voir. Ce n'est pas d'une agriculture perfectionnée que je lui demande les secrets; la culture intensive est inconnue au Llanéro. Mais ces récits de la vie primitive, qui va disparaître rapidement de ces contrées, ces études familières sur les mœurs et les usages de cette civilisation rudimentaire, qui ressemble tant à celle des premiers hommes, ont pour moi un charme que je veux savourer avant qu'il s'évanouisse. Ces conversations, on les trouvera résumées au chapitre suivant, dans les considérations générales sur le territoire de San Martin et ses produits. J'en détacherai cependant quelques extraits, copiés tels qu'ils se trouvent sur mon carnet de voyage. Ils montreront à quel état d'embryon est encore l'agriculture dans ces contrées.

Si l'on excepte quelques haciendas autour de Villavicencio et de San Martin, la charrue y est inconnue. Le système pastoral est seul en vigueur, comme aux premiers temps de la Genèse. Dans la savane paisent en liberté des troupeaux demi-sauvages. Quand on veut les réunir, soit pour les marquer, soit pour les vendre, on organise une *corrida*, c'est-à-dire une poursuite à cheval à la manière des *Gauchos* de la pampa argentine. On rétrécit peu à peu le cercle des cavaliers autour des pauvres bêtes, que l'on parque dans un *corral* entouré de pieux. Les récalcitrantes sont prises au *lazo* et soumises au jeûne.

« Mais le bétail ne vous fournit pas les céréales, dis-je à Avila; je ne vois nulle part de champs cultivés.

— C'est que nos sacs sont pleins du riz de la dernière récolte, me répondit-il.

— Et où faites-vous cette culture?

— Dans le corral, fumé par les bœufs de temps à

autre. Voici comment on procède: Par une journée de pluie, nous enfourchons nos chevaux et pénétrons dans l'enclos, où le troupeau a été rassemblé. Nous le poursuivons, en le harcelant sans cesse, jusqu'à ce que le sol soit piétiné et ouvert de toutes parts, et nous faisons alors passer les animaux dans un autre corral. Puis on sème à la volée quelques poignées de riz dans ces trous creusés par les pieds du bétail, que nous ramenons ensuite pour enterrer la semence de la même manière. Quatre mois après, nous faisons la moisson; le riz donne cent pour un. »

Que diront du système messieurs de la Société centrale d'agriculture de France?

Ce séjour à Cumaral et les excursions dans les environs m'avaient intéressé au plus haut point. Si le temps ne nous avait pressés, volontiers j'aurais prolongé ces études de la région du Méta pendant plusieurs semaines encore. Mais il fallait se hâter; il nous restait à parcourir une partie de la savane et à visiter la saline d'Upin, sur laquelle mon attention avait été fortement attirée.

Le 6 janvier au matin, nous quitions Ignacio Avila et sa digne femme, accompagnés de leurs vœux et des indications les plus précises sur la manière de nous diriger dans la *llanura*. Désormais plus de chemin tracé. Les hautes herbes s'élevaient de toutes parts comme une mer de feuillage, dont l'horizon était formé par la ligne bleuâtre et dentelée des forêts. Seules trois petites collines, élevées de dix à quinze mètres au-dessus du sol, au milieu de la plaine, devaient nous servir de points de repère.

Je relevai leur direction à la boussole et nous partîmes à l'aventure.

D'abord tout alla bien. La prairie de graminées avait été éclaircie par la dent du bétail à une assez grande distance autour de l'habitation d'Avila. Les herbes devenaient plus hautes, mais notre voie était encore marquée par les traces des animaux. D'ailleurs nous tenions toujours les yeux sur les collines-phares et l'un de nos péons avait promis de nous conduire à Upin sans se tromper.

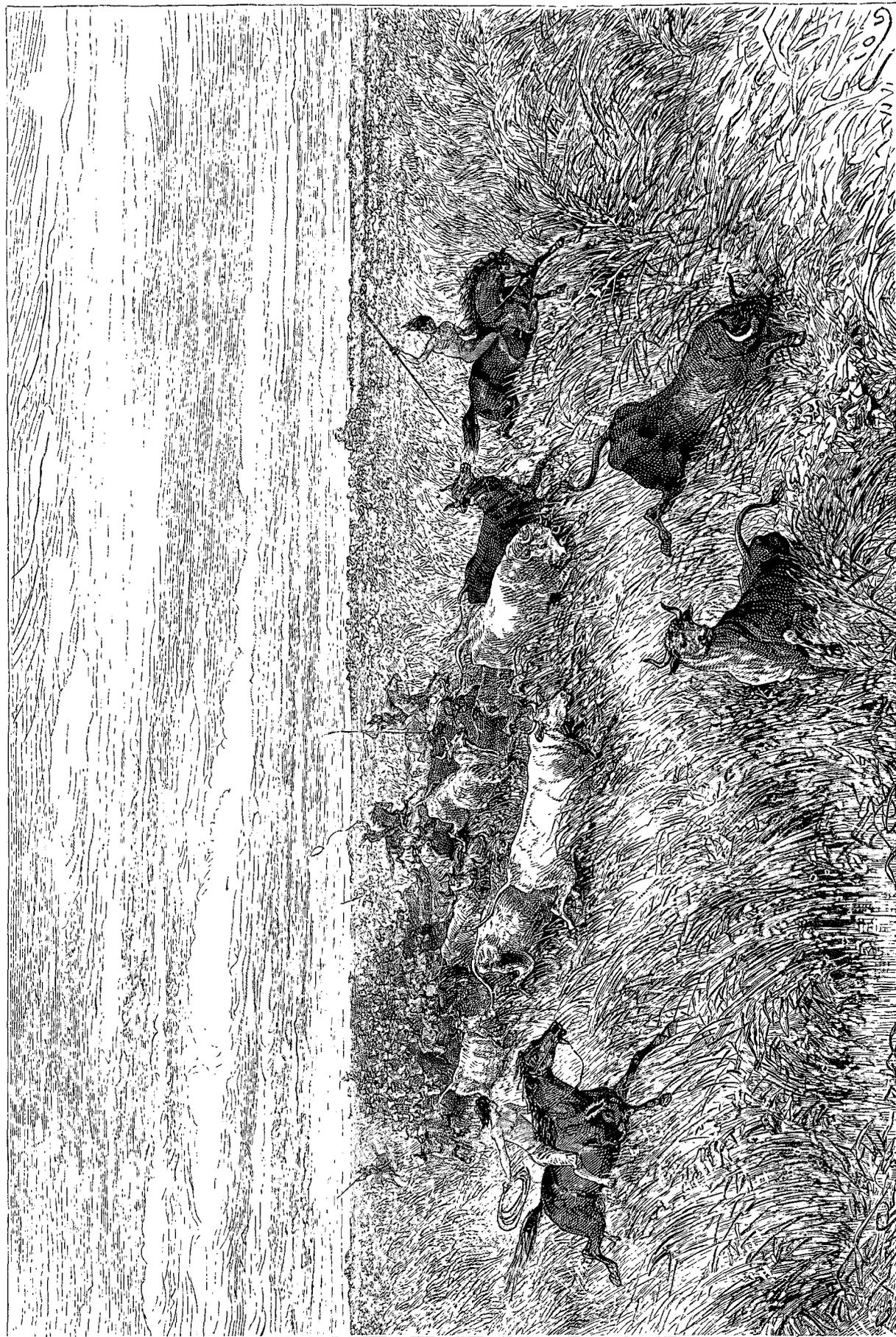
Après deux heures de marche, le cercle d'herbes s'était fermé autour de nous.

Toute piste avait disparu.

Je me dressai debout sur ma selle et ne vis plus que le désert immense, çà et là entrecoupé par des zones de végétation arborescente qui sinuaient avec le cours des caños... Derrière ces bouquets de bois étaient les trois collines,... mais où?

Nous étions perdus dans la savane (voy. p. 145)!

Il y eut un moment d'anxiété. Pour comble de malheur, le soleil avait disparu et la pluie commençait à tomber. Je rassemblai ma petite troupe et tins conseil. Au lieu de récriminer contre le péon qui avait trop compté sur sa mémoire locale, je l'envoyai à la découverte, ainsi que son compagnon, chacun dans une direction opposée, avec ordre de se maintenir à portée de la voix. S'ils restaient trop longtemps sans



Une corrida de bétail dans les Llanos. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

revenir, des coups de feu devaient nous avertir mutuellement. J'enjoignis aux autres de rester en place et de débrider les mules, qui se mirent à brouter tranquillement l'herbe *para* (*Panicum molle*).

Pendant que mes deux péons tentaient de retrouver notre fil d'Ariane, je me mis à fouiller le bord d'un petit bois qui longeait un caño. Sur le feuillage des arbres pendaient de superbes grappes de fleurs rouge lilacé. C'était la *chica*, cette bignoniacée qui sert à teindre les objets dont j'ai parlé tout à l'heure. Je la voyais pour la première fois à l'état sauvage. Le pied dans l'eau, des palmiers morichés (*Mauritia flexuosa*) dressaient leurs troncs solides, hauts de vingt à vingt-cinq mètres, couronnés de magnifiques éventails du plus beau vert, comme des lataniers de Bourbon.

En grim pant sur l'un de ces arbres, je saisis par le corps un charmant petit animal. C'était un mammifère à pelage gris cendré, gros comme un rat d'eau. Ses jolis yeux noirs étaient très-saillants, sa longue queue était prenante et la partie postérieure du corps avait un ton bleu d'azur. Je reconnus en lui un petit chironecte, de la famille des marsupiaux.

L'étude de ce sous-bois, couvert d'une épaisse végétation, et où je puisais abondamment de nouvelles espèces, m'avait fait oublier notre position critique d'égarés dans le désert, lorsque des cris partis du côté de mes compagnons m'apprirent qu'après de longues recherches la piste était retrouvée.

Le péon Juan, après avoir longtemps erré, avait fini par découvrir une de ces places où les Llaneros brûlent les herbes pour renouveler le pâturage, et il avait deviné la trace d'un sentier parmi les larges sinuosités que les serpents et le gibier avaient dessinées dans les herbes.

Cette fois il n'y avait plus à hésiter, et le mot *adelante* (en avant !) fut prononcé de bon cœur.

J'ordonnai de marcher à la file et je fermai la caravane. Nous devions presser le pas pour arriver avant la nuit à Upin, d'autant que la pluie tombait à flots et que nous faisons triste mine.

L'histoire naturelle, tout attrayante qu'elle fût, ne ralentissait pas notre course, et je dus renoncer, sous peine de rester en arrière, à abattre à coups de fusil de beaux régimes de palmiers que je convoitais pour ma collection.

Cependant, comme nous nous rapprochions de la Cordillère, je fis une découverte intéressante dans un buisson de la savane, placé sur une petite éminence et que je voyais de loin couronné de larges taches rouges difficiles à expliquer. Un temps de galop me mit au pied de la plante, que je reconnus pour une broméliacée du genre *Karatas*. Chaque feuille était écarlate à son extrémité, comme si on l'avait plongée dans du sang artériel. Une grappe centrale de fruits dorés, pédonculés, gros comme des prunes, à peau épaisse, d'une saveur délicieuse d'ananas, fut vite cueillie pour être conservée dans l'alcool et rapportée en Europe.

Sur le bord des caños, nous traversions une végétation arborescente parmi laquelle dominaient les jacarandas (*J. mimosæfolia*). Ces arbres, quand nous frappions leur tronc, répandaient sur nous une pluie d'admirables fleurs violettes.

Les palmiers les plus variés pullulent dans cette région des Llanos. J'en ai compté vingt-cinq dans un espace de dix lieues carrées, total énorme, si l'on songe qu'un petit nombre seulement de ces espèces appartient aussi à d'autres contrées.

Ces « princes du règne végétal », que Martius dépeignait, en savant et en poète, comme parés d'une jeunesse éternelle<sup>1</sup>, sont la gloire de ces savanes et de leurs forêts.

Tantôt c'est le *moriche* (*Mauritia flexuosa*), arbre superbe, aux larges éventails, répandu dans tout le bassin de l'Orénoque, et dont les usages nombreux ont fait un végétal universel. On ne tarirait pas en éloges sur sa beauté et son utilité. Les Indiens en extraient la fibre à l'instar du cumaré, mais en fendant les folioles de haut en bas.

Sur les dernières pentes des Andes voisines trône le *corneto* (*Deckeria Corneto*), dont j'ai décrit la rare beauté et le port étrange.

Le *cumare* (*Astrocaryum Cumare*), dont la filasse est si précieuse, forme un arbre élégant, tout hérissé de ses aiguillons menaçants, et paré de fruits jaunes ovoïdes, à pulpe comestible.

Le *guichire*, qui me paraît identique au *yagua* de l'Orénoque, signalé par Humboldt, Wallace et Spruce comme un arbre merveilleux, est un *Maximiliana*, dont les feuilles, de dix mètres et plus, couronnent le sommet d'un tronc de trente mètres de hauteur.

L'*unamo* (*Jessenia polycarpa*) est un arbre de non moins haute stature, dont j'ai mesuré plusieurs feuilles qui dépassaient une longueur de douze mètres. Sa laine, d'un roux noir, pourrait être utilisée pour faire des chapeaux de feutre, et ses fruits contiennent une huile fine abondante.

Ce sont là les espèces les plus en vue. Mais on en trouve d'autres : le *pipire* ou *cachipai* (*Astrocaryum*), beaucoup plus petit que le Cumaré, avec des propriétés textiles analogues, palmier très-épineux, à fruits comestibles ;

Le *corozo*, espèce de *Martinezia*, qui me paraît voisin du *mararai* de Bogotá (*M. caryotæfolia*) ; la pulpe de ses fruits se mange ;

Le *manaco* (*Euterpe* ?), très-gracieux palmier, haut de douze à quinze mètres, d'un vert pâle, à folioles retombantes le long du pétiole, chou palmiste estimé ;

La *palma real* (*Oreodoxa regia*), espèce connue dans beaucoup d'endroits, remarquable par sa haute taille et son majestueux feuillage penné ;

Le *mapora* et l'*araco*, deux espèces de *Trithrinax*

1. *In Palmis semper parens juvenus*, s'écriait-il, et il ajoutait, comme historien enthousiaste, qu'il se sentait renaître en eux : *et in Palmis resurgo*.

voisins du *mauritiæformis*, et dont je n'ai pu déterminer l'espèce;

Le *cubaro* (sorte de *Bactris*); le *yarai*; le *churubai*; le *Choapo*, qui est probablement un *Iriarteia*;

Le *tacai*, dont le fruit se rôtit et se mange comme le cacao; le *maraya*, charmant petit *Geonoma*, qui croît sous bois; le *Welfa regia*, également classé dans les pygmées de la famille. J'ai parlé de l'ivoire végétal ou *tagua*, fruit d'un palmier acaule, répandu sur les bords du Magdaléna; il est représenté ici par une autre espèce, qui est peut-être nouvelle, et que les indigènes nomment *allagua*. Deux *Bactris* portant des tiges épineuses et grêles et plusieurs *Chamædorea* terminent cette énumération sommaire des palmiers de la région des Llanos, encore trop peu connus des botanistes pour que je puisse citer leurs noms scientifiques avec certitude, au moins pour quelques-uns d'entre eux. Ce qui est certain, c'est que ces beaux arbres constituent pour la région une parure qui imprime au paysage un aspect majestueux et séduisant au possible, et que leur utilité pour l'espèce humaine est de premier ordre. Linné a dit que les premiers habitants de la terre avaient emprunté leur vivre et leur couvert à cette famille végétale, et que l'homme à l'état de nature était essentiellement palmivore. A coup sûr il était dans le vrai pour ce qui concerne le bassin de l'Orénoque et des grands fleuves sud-américains.

Nous approchions de la Cordillère; le terrain se relevait peu à peu; la forêt reparaissait dans sa féconde variété. Tant que nous étions restés dans la savane, les morichalès (ou petits bouquets de palmiers morichés) présentaient une certaine monotonie. Ils occupaient à eux seuls toutes les flaques d'eau, dont les indigènes n'osent pas approcher.

« Les morichés attirent l'eau, me dit l'Indien Juan. Si nous les détruisions, nous serions punis par la sécheresse et nous mourrions de soif. »

Notre homme prenait l'effet pour la cause.

« Señor, ajouta son camarade, Juan ne vous dit pas tout. Sachez que chaque *morichal* est gardé par un énorme boa, qui ne permet pas qu'on en approche. »

J'avais ainsi l'explication de la terreur de mes gens, quand ils m'avaient vu herboriser dans ces bosquets de palmiers à demi inondés.

Déjà la journée tirait à sa fin. Heureusement des signes certains, dans les traces du sentier, indiquaient que le but de notre course était proche. Sous le couvert des grands arbres, où les palmiers faisaient graduellement place aux végétaux dicotylédons, j'observais de nouveaux types. En traversant le rio Canéi, les *Bertholletia excelsa* (*olla de mono*, marmite de singe) jonchaient le sol de la rive de leurs amandes triangulaires. Des myrtacées, à baies comestibles, pointaient çà et là; les cerises dorées des *Claviya* pendaient sous leurs grandes feuilles lancéolées, les arbres à fruits devenaient prédominants et m'expliquaient la présence de la quantité de singes qu'on

rencontre dans ces parages. Une fougère grimpante, du genre *Polypodium*, se suspendait par étages à d'énormes Cédreles, et sa tige simulait de longs serpents velus, entrelacés avec les tiges des *Carludovica*. Sur le sol, une légion de Pépéromias, le *Panicum maculatum* (*yerba de tigre*), aux graines crochues et prenantes, aux feuilles comme tachées de sang, le *Fittonia gigantea*, des Achyranthes et des Bégonias ajoutaient les plus brillantes maculatures à la foule modeste des Cryptogames.

C'est au milieu de cette nature splendide que nous achevâmes notre longue chevauchée. Le terrain devint bientôt accidenté; des rochers stratifiés se superposèrent en escaliers; une petite rivière bouillonnait à nos pieds. A cinq heures et demie, au tournant du sentier, nous débouchions devant la saline d'Upin.

La mine de sel gemme d'Upin, propriété de l'État, est située sur la rive gauche du rio de ce nom. J'étais recommandé au directeur, M. Gonzalès. Cet aimable fonctionnaire parut enchanté de nous recevoir et il mit le plus cordial empressement à nous héberger et à nous restaurer. Nous en avons grand besoin. La pluie avait collé nos vêtements à notre corps, et nous devons nous rappeler que nous étions dans le royaume de la fièvre. Un grand feu fut allumé; pendant que nos manteaux séchaient, et que la *comida* se préparait, je proposai une courte visite à la saline. M. Gonzalès nous fit les honneurs de son domaine, bien pauvre, hélas! et révélant la misère et l'incurie de l'administration supérieure.

De la maison — disons mieux, de la cabane — du directeur, qui domine quelques constructions éparses, logements des ouvriers, hangars, tente du pesage, on descend, par un terrain rocheux, sur la rive droite du rio, que l'on franchit sur un pont plus pittoresque que rassurant (voy. p. 152). Nous avons à peine parcouru quelques dizaines de mètres, que la saline s'offrit à nos yeux dans une échancrure de la pente.

L'histoire de ce gisement est curieuse. On exploitait, depuis un certain nombre d'années, sur le rio de Cumaral, une saline à rendement médiocre, lorsque, un beau matin de 1870, un indigène accourut tout essoufflé vers le chef de l'exploitation :

« J'ai découvert une montagne de sel, » s'écria-t-il. Et il raconta qu'il venait d'assister à un *derrumbo* (éboulement) formidable, qui avait barré le rio Upin, et qu'à la place du terrain affaissé il avait vu avec stupéfaction de larges assises de sel transparentes comme du cristal.

On y courut. L'homme avait dit vrai. Quelques mois après, l'ancienne mine était à demi abandonnée, le matériel transporté à Upin et mis en action.

La formation salifère m'apparut, quand je fus au pied de la saline et à son niveau, comme des blocs d'albâtre en stratifications horizontales régulières. Le banc avait une grande épaisseur; il était recouvert par des couches d'argile et de terre végétale d'un brun foncé. Rien n'ayant été fait pour prévenir la

continuation des éboulements, on devine ce qui se passe. Les pluies détrempent la partie supérieure, entraînent les terres qui tombent sur le sel en le souillant, et se rassemblent au bas de la mine où elles forment un épouvantable bourbier.

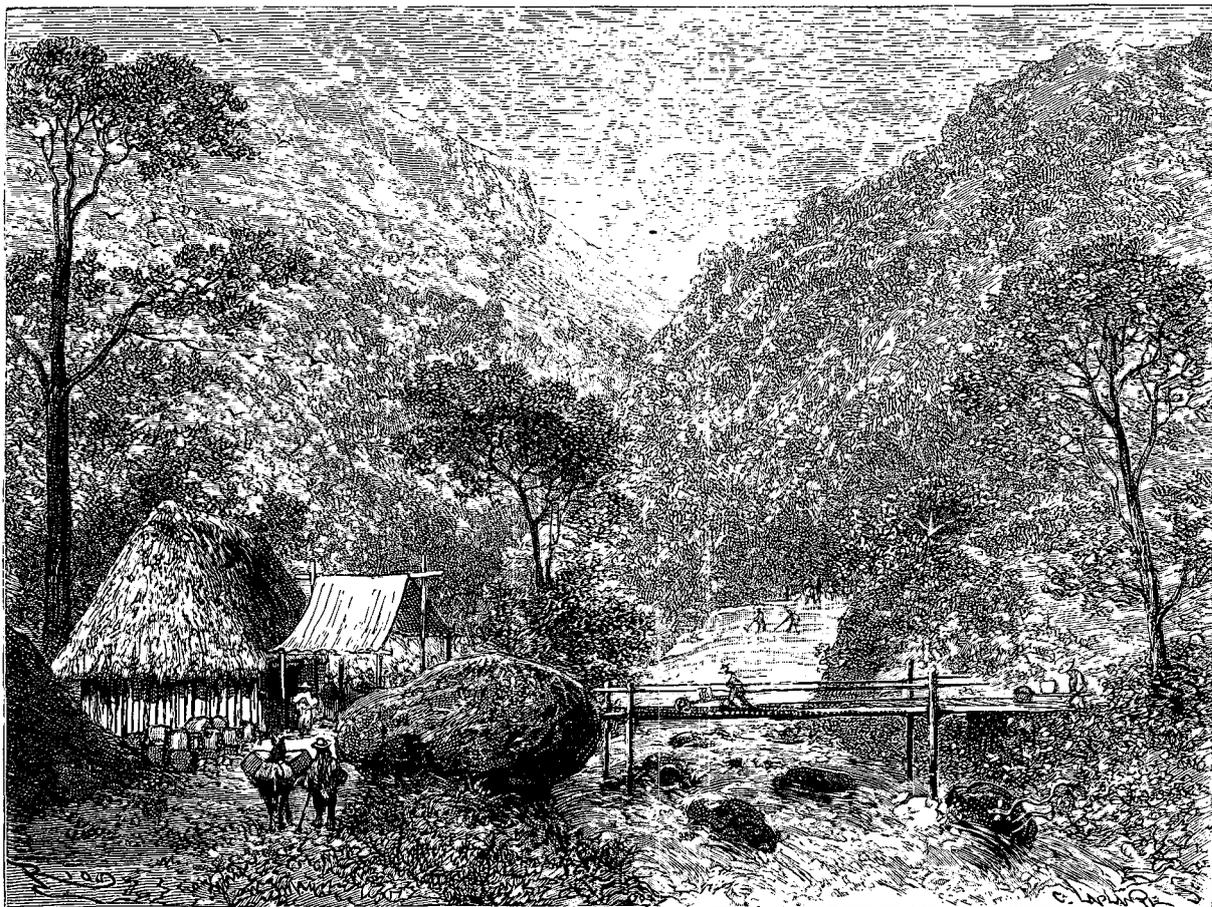
Nous devons, Fritz et moi, faire connaissance intime avec cet affreux *lozadal*. Entraîné par un zèle louable, mais excessif, M. Gonzalès nous prit par la main pour nous faire admirer la richesse du gisement. Il n'y avait pas à refuser; mais c'était marcher sur la glace. Notre guide fit un faux pas et... nous voilà plongés jusqu'au ventre dans une boue noire, d'où nous

sortîmes tous trois, vous devinez dans quel état!

L'inspection était terminée; d'ailleurs la nuit tombait et les estomacs criaient. Un bain complet nettoya nos habits, et un quart d'heure après nous formions, autour de la table du souper, le plus bizarre tableau de convives

..... dans le simple appareil  
D'une jeune beauté qu'on arrache au sommeil.

J'oubliais de dire que la température extérieure étant de vingt-deux degrés centigrades, et notre appétit fort surexcité, ce repas de *sans-culottes* ne man-



Saline d'Upin : Le pont (voy. p. 151). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

quait pas de charme et couronnait dignement une laborieuse journée.

Le lieu du festin était à peindre. C'était à la fois la salle à manger, le salon, le bureau et la chambre à coucher de la *casa directorial*. D'un coup d'œil circulaire autour de ce logis enfumé, parqueté de terre glaise et plafonné de toiles d'araignées, je dressai l'inventaire du mobilier qui gisait sur le sol ou était suspendu aux poutres assemblées avec des lianes et qui formaient la toiture.

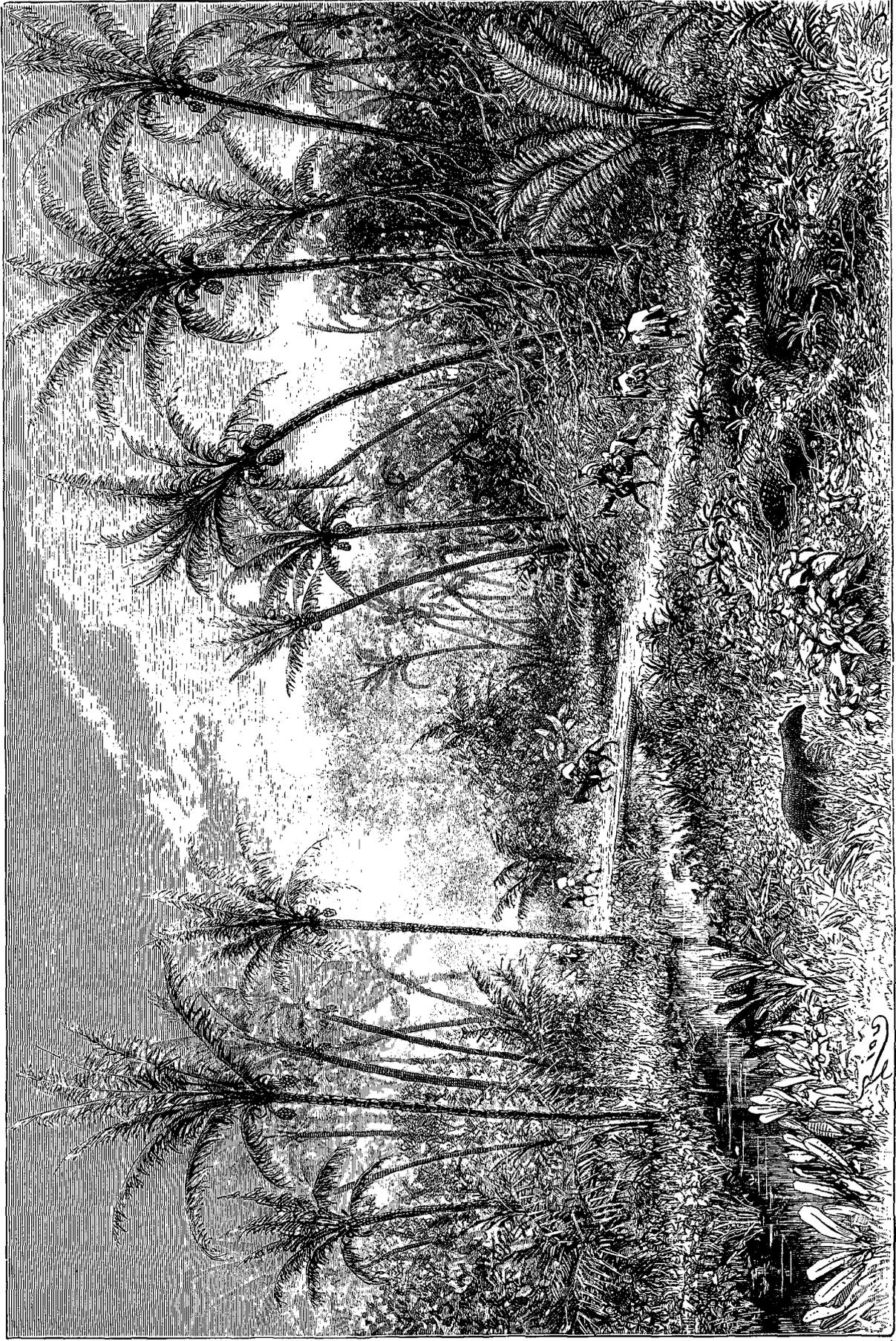
Il se détaillait ainsi :

Un escabeau de bois, une table de planches disjointes, un lit fait du fond d'une vieille caisse et sur

lequel le propriétaire devait s'étendre tout habillé, un fusil à pierre, deux rouleaux de papier, une paire de balances, deux chaussettes dépareillées et un encrier sur lequel était triomphalement piquée une plume d'ara rouge.

Nous avons apporté quelques bougies stéariques qui furent déballées et perchées sur deux cols de bouteilles pour éclairer le repas. M. Gonzalès m'avoua qu'un tel luxe était nouveau pour lui et qu'il était réduit à s'éclairer avec de l'huile de palme.

Au dessert, c'est-à-dire en croquant une banane trempée dans la mélasse et arrosée de l'eau pure du rio Upin, ce fonctionnaire sacrifié entra plus avant



Forêt de palmiers *urames* (*Jossenia polycarpa*) : Le tapir (roy. p. 158). — Dessin de Riou, d'après l'album de M. André.

dans la voie des confidences. Il ne me cacha pas que sa position était précaire, ses appointements dérisoires, et qu'il manquait de prestige devant son personnel.

« Le gouvernement, me dit-il, se soucie de moi comme un poisson d'une pomme. Je suis plus perdu dans la Cordillère que Robinson dans son île. J'ai beau m'exténuer au travail, réprimer la fraude, veiller aux rentrées, et remplir de pesos bien sonnants les caisses de l'État, on me laisse manquer du nécessaire.

— Combien rapporte la mine annuellement? hasardai-je.

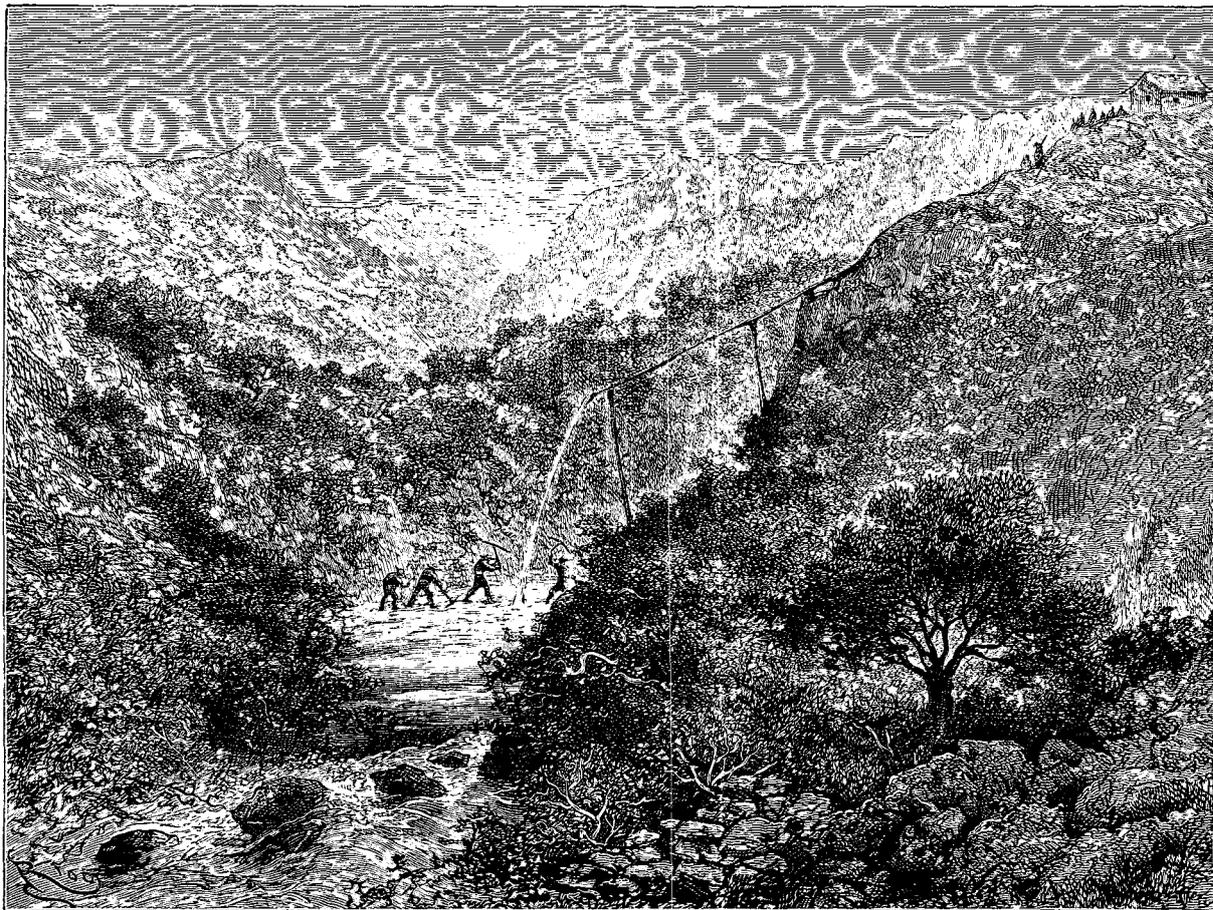
— Je n'ose vous le dire.

— Allez toujours !

— Nous extrayions autrefois deux mille cinq cents arrobes de sel par an, qui était payé sur place trois réaux l'arrobe, ce qui fait sept cent cinquante piastres fortes ou trois mille sept cent cinquante francs de votre monnaie <sup>1</sup>.

— Et quels sont vos frais d'exploitation?

— Le personnel est de vingt-cinq hommes par jour, un directeur et un sous-directeur. On extrait le sel à ciel ouvert (*tajo abierto*) pendant l'été seulement, c'est-à-dire trois ou quatre mois, jusqu'aux grandes pluies. Le salaire d'un ouvrier est de quatre réaux (deux



Saline d'Upin : Le banc de sel et la rigole (voy. p. 156). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

francs) par jour, avec le logement, la nourriture, la fourniture du matériel, pics, pinces, poudre de mine, brouettes, etc. L'année dernière, le produit brut de la saline a été très-beau : deux mille cinq cent quatre-vingt-neuf piastres, les dépenses de deux mille trois cent quatre-vingt-une, de sorte que le Trésor a reçu deux cent huit piastres (mille quarante francs) <sup>1</sup>. »

J'étais stupéfait d'un pareil résultat. Comment ! ce banc de sel de neuf mètres de puissance, si pur et si beau, rapportait mille quarante francs par an ! J'entrevis là-dessous une incurie sans exemple ou une

concussion gigantesque, et je me promis bien de tâcher de résoudre le curieux problème.

En attendant, la soirée s'avavançait. Les *candelias*, petites mouches luisantes, parsemaient l'herbe de pointes de feu, les cigales s'étaient tuées, et Morphée (vieux style) commençait à secouer ses pavots sur la compagnie.

Avant de nous étendre sur nos couvertures, avec nos selles en guise d'oreiller, je réglai avec M. Gon-

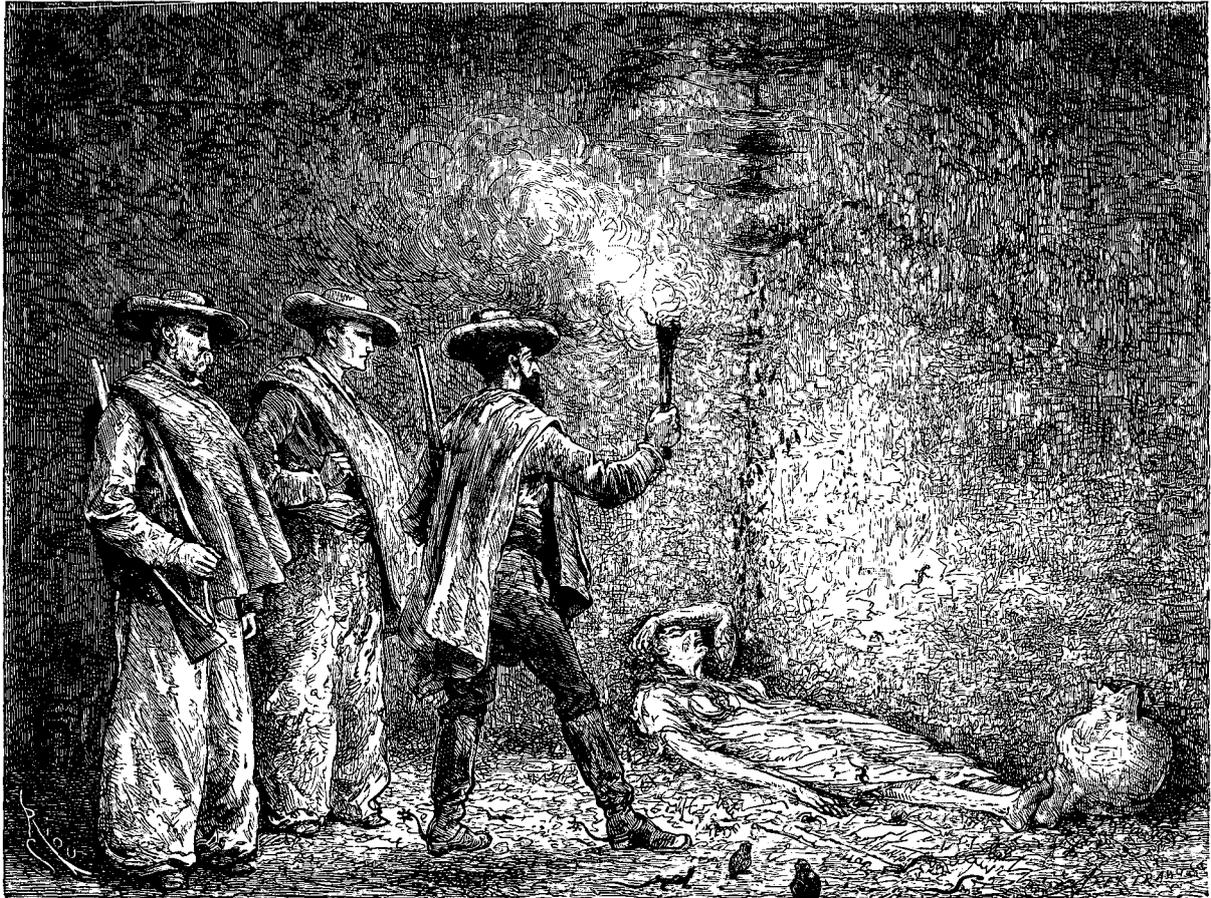
1. Deux mille cinq cents arrobes font trente et un mille deux cent cinquante kilogrammes, dont le produit, à douze centimes le kilogramme, donne trois mille sept cent cinquante francs, ou sept cent cinquante piastres fortes.

1. Les chiffres que je donne sont officiels !

zalès l'ordre du jour suivant. Deux péons alertes, Indiens d'origine, grands chasseurs, furent convoqués pour le lendemain et devaient se tenir prêts avant l'aube. Tout fut arrêté avec soin, et, peu d'instants après, les ronflements sonores des hôtes de la saline accompagnaient en basse-taille la mélodie argentine du rio Upin.

Un brillant soleil inondait le paysage quand nous ouvrimmes les yeux, aux cris stridents des perroquets perchés sur les arbres voisins. Je ne m'éveillai complètement qu'en me plongeant dans les eaux cristallines de la rivière. Ce bain matinal est toujours déli-

cieux. Comment résister au désir de le raconter sans cesse, quand il rappelle les plus agréables sensations du voyage! Sur les grès énormes, roulés par le torrent et qui barraient son lit, des papillons auprès desquels pâlaient toutes les couleurs du prisme, volaient par milliers et se jouaient sur les lianes et les fausses parasites couvertes de fleurs qui constellaient les buissons du bord. Le torrent lui-même, dont l'eau était à la température de 20 degrés, roulait des cailloux colorés provenant de la désagrégation des terrains métamorphiques du voisinage. Je recueillis des calcaires variés, du schiste, du quartz, des grès, des



L'agonisante (voy. p. 158). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

pegmatites, des serpentines, et un conglomérat de petites pierres ovoïdes enfermées dans un ciment ferrugineux d'une extrême dureté.

Le rio Upin roule des eaux légèrement salées, même en amont de la mine actuellement en exploitation. Pour s'en assurer, on frotte légèrement les bords d'un petit vase avec un crayon de nitrate d'argent. Si les eaux contiennent du sel en dissolution, on voit se former des flocons blancs qui descendent au fond du vase. C'est le chlorure de sodium qui s'est combiné avec le nitrate et a produit un précipité de chlorure d'argent. Cette petite expérience a toujours du succès, et je laisse à penser les sentiments qu'elle

éveille pour les étrangers chez les naturels des Llanos.

Les péons étaient prêts. Ils avaient déjà fait le bois et trouvé des traces fraîches de *danta*<sup>1</sup> (tapir).

Cette nouvelle m'était d'autant plus agréable qu'il ne s'agissait pas de l'espèce commune dans toute l'Amérique méridionale, mais bien de ce curieux *tapir pinchaque*, découvert par notre compatriote M. Roulin, dans les Andes colombiennes, et qui m'avait été signalé comme aimant particulièrement à se désaltérer dans les eaux salées comme celles d'Upin.

Hélas! que le lecteur me pardonne, si je ne puis

1. Le tapir se nomme *anta* au Pérou et *danta* dans la Nouvelle-Grenade.

lui servir ici l'émouvant récit d'une chasse couronnée par un victorieux hallali, et déposer à ses pieds une demi-douzaine de cadavres de ces pachydermes. La vérité m'oblige à déclarer que saint Hubert nous laissa courir de longues heures parmi les fourrés et les épines et tailler sans succès notre chemin au macheté. Nous perdîmes, retrouvâmes et reperdîmes plusieurs fois la brisée, et, finalement, il fallut rentrer aussi bredouilles que si nous avions battu la plaine de Saint-Denis.

Je me trompe : cette course insensée finit par le plus beau massacre de perroquets qui se puisse rêver. Pendant que mes compagnons revenaient au gîte, mon Indien, qui m'avait vu suivre d'un œil d'envie ces volatiles criards, me dit à l'oreille :

*Venga, señor, allí tiene U. el árbol de los guacamayos!* (Venez, Monsieur, voici l'arbre des grands aras !)

En effet, sur les branches mortes d'un énorme jacaranda jacassaient une douzaine de spécimens du magnifique *Ara. canga*, le plus grand et le plus beau de tous les perroquets américains. Sa tête et son bec, d'une grosseur extraordinaire, sa longueur qui dépasse souvent quatre-vingts centimètres, l'heureux mélange de rouge écarlate, de bleu et de jaune qui orne son plumage, font de cet oiseau un gibier peu commun. Au premier coup de fusil un superbe exemplaire tomba et le reste de la bande s'enfuit à tire d'aile.

J'allais m'éloigner après avoir ramassé la pièce, lorsque mon Indien me retint.

« Restez, me dit-il, voici qu'ils reviennent venger leur frère. »

Deux minutes ne s'étaient pas écoulées, que je vis, en effet, arriver mes aras accompagnés de plusieurs autres, et voler autour du jacaranda avec des cris assourdissants. Huit coups de feu me donnèrent huit victimes, qui toutes furent préparées au savon arsenical et rapportées depuis en Europe. J'emplis successivement mon carnier d'autres espèces de psittacules : *loros* de couleur vert et jaune, *catarnicas* bleus et verts, *pericos* jaune et émeraude, *cascabeles*, per-

ruches de trois ou quatre couleurs, *pirsas* vertes et dorées. L'ordre ci-dessus indique les grosseurs relatives. Je rentrai couvert de dépouilles multicolores et ne ressemblant pas mal à un chef indien en grand costume.

M. Gonzalès m'attendait pour visiter la saline et reprendre notre conversation de la veille. J'avais à cœur d'éclaircir mes doutes. Voici ce que je découvris, après un examen attentif :

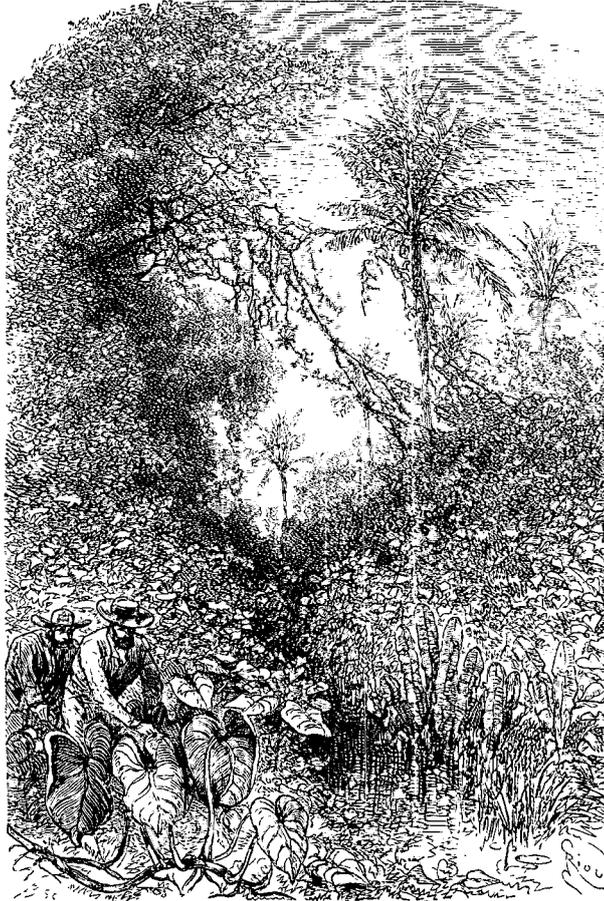
Le banc mesure neuf mètres d'épaisseur. Il se compose d'assises presque régulières et comme stratifiées de sel bien cristallisé, très-dur, un peu mélangé de carbonate de chaux et de pyrites de fer dans la partie supérieure. La base du banc est aussi pure que du cristal. Au-dessus, une argile mêlée de calcaire, puis une épaisse couche de terre végétale noire forment la couverture naturelle de la mine. Les ouvriers, montés sur les lits du sel étagés en gradins, perforent la masse avec de longues pinces nommée *taladros* et la font éclater à la poudre. Après l'explosion, ils brisent les blocs avec le pic (*almadana*), et des chargeurs placent sur des brouettes plates, foncées d'un cuir de bœuf, les pierres de sel qui sont conduites à bras jusqu'à l'*almacen*, hangar en planches où on les conserve pour la vente. Une rigole, creusée dans un tronc d'arbre, jette un filet d'eau sur la mine exploitée, mais ce lavage est rendu insuffisant par les éboulements perpé-

tuels du sommet. Au bas de la saline, le bourbier noir dont j'ai parlé s'augmente chaque jour (voy. p. 154).

Après la saison d'hiver, il est rempli de plusieurs centaines de mètres cubes de cette boue liquide, et il faut un mois à quinze ou vingt péons, qui y sont plongés jusqu'aux aisselles et y prennent la fièvre, pour rejeter les matières dans le rio, qui les entraîne en souillant tout sur son passage.

Tel était le mode d'exploitation et l'aspect révoltant de la saline d'Upin en janvier 1876.

Quelques calculs montreront ce que pourrait faire un gouvernement qui saurait tirer parti de cette richesse méconnue.

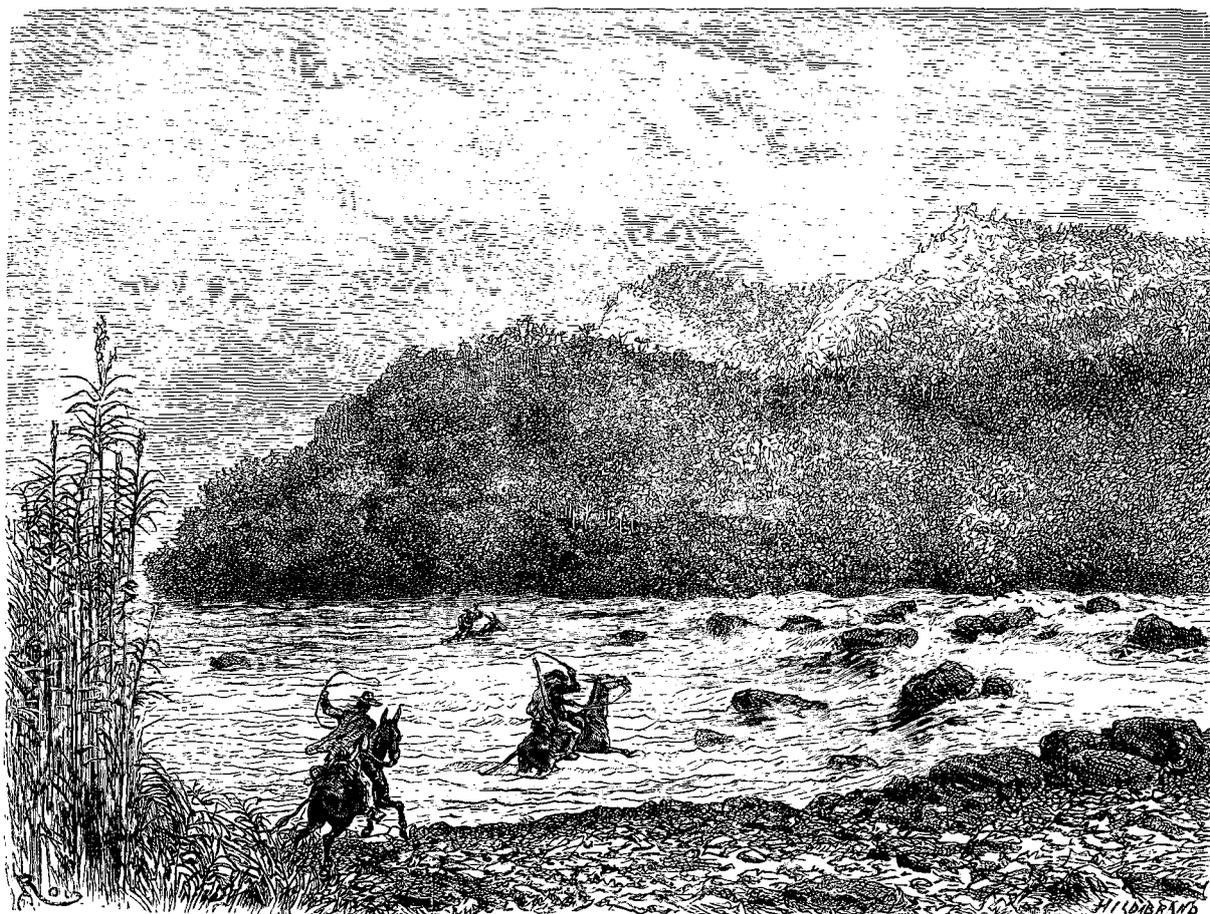


Le *Philodendron gloriosum* (voy. p. 159). — Dessin de Riou, d'après une aquarelle de M. André.

J'ai dit que le rendement de la saline d'Upin ne dépassait pas mille quarante francs nets par an. Or le banc a vingt mètres de découvert sur neuf mètres d'épaisseur. Il présente actuellement une surface de cent quatre-vingts mètres carrés au minimum. La densité du sel gemme (chlorure de sodium) étant de 2.257 et le prix actuel à Upin étant de cent vingt francs la tonne, on obtiendrait une somme brute de quarante-huit mille francs pour chaque mètre de profondeur exploité dans toute la largeur. Si l'on voulait continuer le système à ciel ouvert, on éviterait facilement les éboulements en créant un large fossé d'as-

sainissement au-dessus des plans de glissement supérieurs. En creusant un canal en pente allant du fond de la mine à une distance convenable en aval sur le rio Upin, on drainerait complètement le borbier qui cause tant de peines inutiles. Une dérivation (*acequia*) faite en amont du rio amènerait l'eau de lavage d'une manière continue et serait réglée par de petites vannes. Un plan incliné avec des wagonnets traverserait la rivière et conduirait les blocs de sel dans toute leur pureté jusqu'au magasin où ils seraient tenus au sec et détaillés aux acheteurs.

Ce qui serait mieux encore, ce serait le système



Traversée du Guatiquia (voy. p. 160). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

d'exploitation en galeries couvertes, qui permettrait de travailler toute l'année, sans rien craindre de la saison pluvieuse, d'empêcher la fraude par une surveillance rendue facile et de tripler et quadrupler la production. On pourrait ainsi abaisser de moitié au moins, et peut-être des trois quarts, le prix de vente de cette précieuse matière. Au lieu de douze centimes le kilogramme, ce qui est exorbitant en considérant le transport et la perte, le prix de quatre centimes donnerait encore seize mille deux cent cinquante francs par mètre cube de profondeur sur cent quatre-vingts de surface. Je crois fermement que le même personnel de vingt-cinq hommes enlèverait aisément dix

mètres de profondeur par an dans la mine d'Upin, qui produirait ainsi cent soixante-deux mille cinq cents francs, avec des frais insignifiants. Le Llanéro viendrait s'approvisionner abondamment de cette bienfaisante denrée. De San Martin à l'Ariari, de Cabuyaro à Villavicencio et à Médina et au territoire de Casanaré, les immenses savanes se peuplèrent de bétail; des chemins s'ouvriraient. Si la production du sel augmentait, si la saline d'Upin se montrait, comme je le crois, capable de lutter en richesse avec celles de Cipaquirá, de Némocón et de Sesquilé, la concurrence aux mines du Vénézuéla et de Curaçao, qui transportent le sel sur l'Orénoque et jusque dans le bassin de

l'Amazone par le Cassiquiari, serait fructueuse, et l'exportation par la voie du Méta fournirait à cette partie de la Colombie des millions de piastres, au grand profit de la région et du Trésor national.

Dieu veuille que ces souhaits soient exaucés et une pareille richesse mise à profit!

L'objet de ma visite à Upin était rempli. Il nous restait à relever quelques observations barométriques, qui me donnèrent six cent cinquante-quatre mètres d'altitude absolue, et à prendre congé de notre hôte, en lui exprimant le désir de voir la saline confiée à sa direction entrer dans une période de prospérité qu'elle devrait à la sollicitude plus éclairée du gouvernement.

En partant, M. Gonzalès me remit un morceau d'écorce d'un arbre extraordinaire, nommé *toro*, qui croissait en face de la saline et dressait sa tête à trente mètres de hauteur.

« Cet arbre est le médecin universel de la contrée, me dit-il : on n'en parle qu'avec respect, et aussi... avec terreur, car je crois bien qu'il a tué plus de malades qu'il n'en a guéris. On le connaît aussi sous le nom de *palo de tigre* (bois de tigre). »

J'ignore à quelle espèce appartient ce végétal si extraordinaire. Toujours est-il qu'il passe pour guérir l'hydropisie. Son écorce et ses feuilles constituent un émétique d'une violence extrême. On en guérit ou... on en meurt. Je ne rapporterai pas les histoires fantastiques qu'on m'a racontées à Upin sur ses propriétés, et je me borne à le signaler à l'attention des voyageurs dans ces contrées.

Après une chaude poignée de main échangée avec M. Gonzalès, nous reprîmes la direction du sud, et nous arrivâmes à la hacienda de Salitré avant la nuit, après avoir franchi une série de petits cours d'eau et pataugé dans les boues d'une forêt magnifique de palmiers unamos et de taguas (voy. p. 153).

Déception!... la maison est vide. Sur le seuil, un homme au teint jaune et aux yeux caves nous apprend que, depuis notre passage, la fièvre des Llanos sévit avec fureur, et que M. Restrepo a fui vers la Van-

gardia avec toute sa famille. Le souper sera maigre : du biscuit sec et quelques bananes grillées. Heureusement, un bel ananas violet, que je décapite d'un coup de macheté, va nous fournir le plat de résistance et le dessert. Tant bien que mal, nous installons nos mules dans un *rancho* voisin, en compagnie de quelques tiges de canne à sucre.

La nuit est venue; nous entrons dans la maison abandonnée. Horreur! dans un coin obscur, sur un tas de haillons, gît une créature humaine sous la dernière étreinte d'une fièvre abominable.... On a mis une cruche d'eau près d'elle, puis on l'a laissée seule.

C'est une femme, jeune encore. Elle va mourir.... Sur ses mains, sur son visage, sur sa pauvre poitrine nue et ravagée, courent des insectes immondes. Son pouls bat cent quarante pulsations. A peine peut-elle soulever la tête et tourner vers nous un regard éteint. Nous l'assistons comme nous pouvons, mais tout secours est impuissant; son sort ne dépend plus que de Celui qui règle toutes choses en ce monde et dans l'autre (voy. p. 155).

Cette nuit devait être lugubre de tout point. Il nous fallait coucher dans cette maison maudite, à côté d'une moribonde, au milieu des insectes les moins tranquillissants. Nos hamacs suspendus, nous passâmes, la torche en main, une inspection des murailles de terre fendillée de la salle. Dire ce que nous vîmes alors est impossible.... Dans

chaque fissure, une légion de grandes araignées velues, de mygales aux crochets menaçants, de grosses punaises oblongues et noires, de scorpions, de iules, de scolopendres, de cloportes, se tenait aux aguets, immobile. Toute cette faune diabolique attendait l'extinction des feux pour nous attaquer, ramper le long des cordes de nos hamacs et nous saigner en toute sécurité. Saisis de dégoût, nous commençâmes une chasse aux flambeaux qui se termina par l'écrasement d'une partie de nos ennemis et occupa plusieurs heures dans une poursuite acharnée. A la fin, nous nous jetâmes dans les hamacs, accablés de fatigue, et la nuit s'acheva au milieu de rêves remplis de harpies;



Sur le talus du rio Guatiquia (voy. p. 160) — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

de gorgones, de méduses, de tous les monstres de la mythologie.

Aussi le point du jour fut-il accueilli comme une délivrance. La pauvre femme était plus faible encore et ne me parut pas devoir passer la journée. Pendant que je dessinais un vase à *guarapo*, fait de bambou et bouché par une rafle sèche de maïs, les mules étaient sellées, et peu d'instant après nous piquions des deux vers la Vanguardia, où nous mîmes pied à terre à onze heures du matin.

Mon premier soin fut de prendre des nouvelles de notre blessé, M. Restrépo, que nous avons laissé, si

le lecteur a bonne mémoire, avec deux côtes enfoncées par la chute de son cheval. Je le trouvai mieux que je ne m'y attendais; sa guérison n'était plus qu'une question de repos. Mais Mme Restrépo avait pris la fièvre à Salitré et plusieurs de ses enfants payaient aussi leur dette. Je tremblai en pensant à l'agonisante que nous venions de quitter et je me gardai bien d'en souffler mot. Cette fièvre des Llanos est terrible; elle pardonne rarement. Si le premier accès n'est pas coupé, le second peut être fatal; le troisième vous emporte à coup sûr. Il n'y a qu'un remède, malgré toutes les panacées qu'on vous recommande, c'est



Un laboratoire dans les Llanos (voy. p. 160). — Dessin de Riou, d'après les documents communiqués par M. André.

le sulfate de quinine à haute dose. Un gramme après le premier accès, et deux, trois même si la fièvre revient. Il faut l'empêcher à tout prix de reparaître.

A la Vanguardia, j'eus le plaisir de rencontrer le préfet du territoire de San Martin, M. Vanégas, qui voulut m'accompagner au retour à Villavencio. J'expédiai mes gens et mes ballots devant moi, et je ne conservai que le péon Juan, avec une mule de charge et des sacs vides que je me proposais de remplir de graines de palmiers et de plantes diverses.

Sur les arbres abattus récemment pour le défrichement, j'eus la satisfaction de trouver plusieurs orchidées, parmi elles le joli *Oncidium scansor*, une des ra-

res espèces vraiment grimpantes de ce genre si varié,

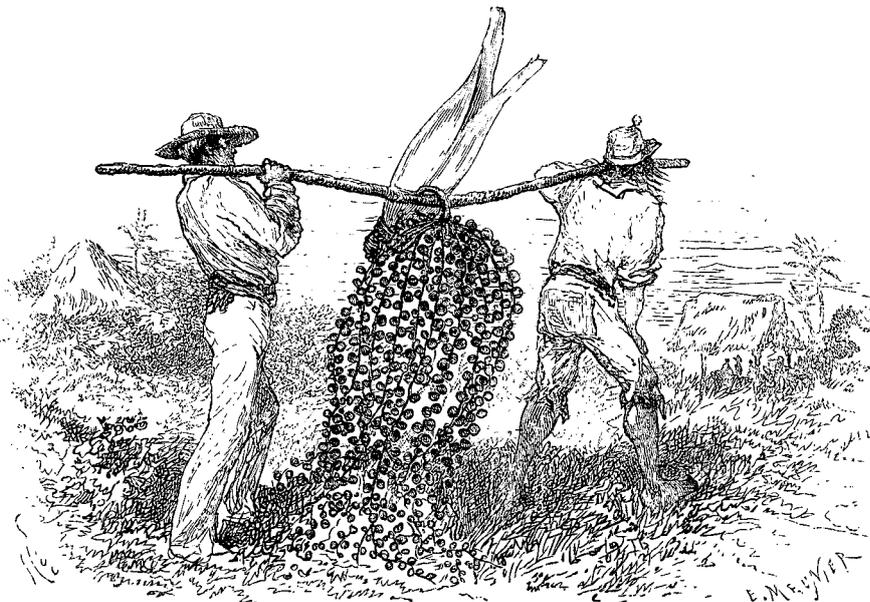
C'est dans cette course, à mi-chemin de Villavencio, que je découvris sous bois, planté dans le sable et dans l'humus, la superbe aroïdée que j'ai nommée *Philodendron gloriosum*, et qui me fit sauter à bas de mon cheval dès que je l'aperçus (voy. p. 156). Ses grandes feuilles en cœur, larges de soixante centimètres, parcourues par une nervure médiane d'un blanc de neige, faisaient miroiter au soleil le vert satiné de leur limbe élégant. Les genoux dans la terre, le préfet et moi, nous recueillîmes de nombreux rhizomes de la plante, qui est parvenue vivante en Europe et a été déjà plusieurs fois exposée publiquement avec succès.

Quelques heures après, nous arrivions au bord du Guatiquia, et le passage que j'ai précédemment décrit recommença, mais cette fois d'une manière tellement périlleuse, que ce fut par miracle que mules et cavaliers ne disparurent pas dans le rapide situé en aval du *paso* (voy. p. 157). La montée de la côte abrupte du rio s'effectua sans encombre, les premières cabanes de palmier de Villavencio réparurent; nous étions enfin revenus à la capitale des Llanos, et, grâce à Dieu, aucun des mauvais pronostics du départ ne s'était réalisé.

En arrivant à la porte de la maison où Nœtzli nous attendait, un spectacle étrange nous arrêta. Pendant notre absence, les objets d'histoire naturelle avaient afflué. Les collections déjà recueillies avaient été ran-

gées. Dans la chambre et au dehors, les cordes suspendues soutenaient des peaux de singes, d'ais, de pécaris, de jaguars, de serpents, de lézards, de coatis, de vautours, des carapaces de tortues, des feuilles de fougères et de palmiers, des fruits de toute sorte, des liasses de papier à sécher. Au milieu de ce pêle-mêle étonnant, le taxydermiste, les bras retroussés jusqu'à l'épaule, couvert de sang, un couteau de boucher entre les dents, les cheveux au vent, ouvrait le ventre d'un grand singe hurleur, nommé *socai* dans le pays. La scène est restée gravée dans ma mémoire et j'ai cherché à la conserver par un croquis (voy. p. 159).

Quelques jours de repos à Villavencio me permirent de mettre de l'ordre dans mes collections, et d'étudier de plus près les productions et les mœurs



Régime de palmier cornéto. — Dessin de Riou, d'après les spécimens rapportés par M. André.

de la contrée. Nous menions une vie facile, quoique un peu incommodés par cette chaleur humide qui amollit les tempéraments les mieux trempés. Fritz et Jean eurent de légers accès de fièvre, vite réprimés; j'eus le bonheur d'y échapper.

Un jour, j'organisais une chasse aux insectes, et nous partions, armés de *mariposeros* ou filets, à la tête d'une armée de bambins chasseurs. Le lendemain, nous pêchions les poissons, encore inconnus des ichthyologues, qui habitent la *quebrada del Gramalote*. Une autre fois je voulus explorer la rive droite du Guatiquia, haute de cent pieds au-dessus du rio, et où j'avais entrevu une végétation extraordinaire. Là aussi croissaient des cornétos gigantesques, dont je fis tomber plusieurs exemplaires en fruits.

L'un de ces régimes fit la charge de deux hommes. Il était long de près de trois mètres, et quand il fut chargé sur un bâton, appuyé sur les épaules de deux porteurs, il rappelait le raisin de Chanaan peint par le Poussin.

Pour recueillir les plantes remarquables de cette paroi du rio, parfois à pic, parfois même surplombante, nous grimpons comme des chats en nous suspendant aux herbes et aux lianes, et en nous glissant sur le bord des roches en corniche (voy. p. 158). Nous revenions exténués, mais les mains pleines, et heureux de nos découvertes.

Édouard ANDRÉ.

(La suite à la prochaine livraison.)



Cultures de café dans les Llanos (voy. p. 162). — Dessin de Riou, d'après les documents fournis par M. André.

## L'AMÉRIQUE ÉQUINOXIALE

(COLOMBIE — ÉQUATEUR — PÉROU),

PAR M. ÉD. ANDRÉ, VOYAGEUR CHARGÉ D'UNE MISSION DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS <sup>1</sup>.

1875-1876. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### COLOMBIE.

Les *cafetales* del Buqué et d'Ocoa. — La savane d'Apiai. — Bétail des Llanos. — Cultures diverses. — Agriculture progressive. — Le territoire de San Martin; géographie, limites, administration, justice, propriété foncière (*tierras baldias*), colonisation, produits, météorologie, tribus indiennes. — Les adieux de Buénavista. — La nuit sur une *cuchilla* de la Cordillère. — Le serpent de Susumuco. — Quétamé. — Eaux thermales de Guariterma. — La roche aux Schomburgkia. — Retour à Bogotá. — Études sur la capitale; églises, monuments. — Le Boquéron. — Un jardin en *tierra fria*. — Le marché. — Départ pour le Sud. — Soacha-les-Filous. — Canoas. — La cascade du Téquendama.

Les soirs, la population de Villavicencio venait s'enquérir de nos faits et gestes, et prenait intérêt à nos préparations zoologiques, avec des étonnements naïfs qui n'en finissaient pas. Plusieurs fois des artistes amateurs du pays nous donnèrent des sérénades nocturnes, qui empruntaient au milieu dans lequel elles

1. Suite. — Voy. t. XXXIV, p. 1, 17, 33, 49; t. XXXV, p. 129 et 145.

se produisaient une saveur *sui generis*. L'instrument employé, sorte de petite guitare servant de dessus, et accompagnée de la *vihuela* ordinaire pour soutenir le chant, se nommait le *bandolon*. L'un des exécutants commençait un chant, soit le « guarapo », soit le « galéron », et tous reprenaient le couplet en chœur, en pressant le rythme de l'accompagnement. Des heures entières de cette musique nous eussent fatigués, à

en juger par l'impression que nous faisaient les premières mesures, et cependant cette sorte de mélodie nous berçait doucement dans nos hamacs, et nous dormions profondément qu'elle continuait encore.

C'est au milieu de cette existence, bien nouvelle et originale pour nous, que se passait notre séjour à Villavencio, et que je recueillais les observations qui sont aujourd'hui consignées dans ces pages.

La visite aux plantations de cacao de M. E. Restrepo nous a retenus dans la région nord des Llanos, sur les bords du rio de Salitré, où cette culture n'a pas encore atteint l'importance de la production du café dans quelques autres haciendas du territoire de San Martin.

Au sud de Villavencio se trouve l'exploitation de

MM. Convers et de Francisco, nommée « hacienda del Buqué ».

Elle contient un vaste *cafetal* en pleine production. Il n'y a guère que dix ans, cependant, que le premier caféier y a été planté. Raconter les mille difficultés que M. Convers, seul d'abord, puis aidé plus tard de son associé, eut à surmonter : fièvres, manque de bras et même de fonds pour attendre la production, absence de chemins, mauvais vouloir des indigènes, création de machines, serait entreprendre le récit d'une odyssee agricole, que les propriétaires du lieu pourraient seuls tenter. Toujours est-il que tant d'efforts ont été couronnés de succès. L'état de production de la ferme du « Buqué » est aujourd'hui excellent. Quatre-vingt mille pieds de café y sont en plein rapport. Au moment de notre séjour dans

Allegro.

Le « guarapo », musique des Llanos de San Martin.

les Llanos, en janvier, ils étaient couverts d'une neige de fleurs, dont la vue a laissé à mon compagnon Fritz une impression telle, que sa réserve habituelle a été rompue du coup et qu'il s'est exclamé enfin : « Ah ! que c'est beau ! » (Voy. p. 161.)

En continuant le chemin par le sud-est, on rencontre une autre plantation plus importante encore que celle-ci, et qui peut être citée avec raison comme un modèle dans les Llanos, la hacienda del Buqué étant située dans des conditions exceptionnelles par son voisinage de la capitale du territoire. Je veux parler de l'exploitation de MM. Réyès et Silva, à Ocoa, dans la savane d'Apiai, que M. Restrepo a décrite avec soin dans un excellent petit livre sur cette région. J'aurai plusieurs fois recours à cet opuscule dans

mon étude. Cette grande plaine d'Apiai, située entre le bras septentrional du rio Négro et le Guatiquia, est longue de quatre-vingts kilomètres, sur dix de large. Elle commence au pied de la colline de Buénavista, d'où nous avons aperçu les Llanos pour la première fois, — à l'endroit où le rio Négro débouche dans la partie plane du territoire de San Martin avec la direction ouest-est. Six mille cinq cents hectares d'excellentes prairies y peuvent nourrir autant de têtes de bétail. Les eaux y abondent, et des plus belles ; les inondations n'y sont pas à craindre, et le sel d'Upin est là pour faciliter l'élevage, si le gouvernement sait en baisser à propos le prix et en décupler l'extraction.

C'est dans cette fertile région que MM. Réyès et

Silva ont planté leur *cafetal*, exploitation actuellement en pleine prospérité, pourvue de machines perfectionnées, et qui a porté ses fondateurs à la réputation et à la fortune en moins de dix ans.

J'ai déjà dit que le débouché de ces produits était double, par le chemin de Bogotá pour l'intérieur de la République, et par le Méta pour l'exportation. Afin d'éviter des frais de transports onéreux, il faudrait terminer rapidement les cent cinq kilomètres de chemin de la Cordillère, depuis Susumuco jusqu'au confluent du Guatiquia avec le rio Negro.

A l'extrémité de cette savane d'Apiá, qui peut être prise comme moyenne dans les vastes étendues de pâturages dépendant du territoire de San Martín, se trouve le port de Pachaquiario, au confluent du caño de ce nom avec le rio Negro. En cet endroit, l'un des bras de la rivière atteint trente mètres de largeur et ses dimensions pourraient être triplées si on barrait les deux autres, opération très-facile et tout indiquée aux colons futurs. De là les marchandises de la région seraient descendues par les barques des Indiens, nommées *curiavas*, jusqu'à l'endroit où le Méta peut porter des vapeurs calant plus de cinq pieds d'eau.

Si, d'Ocoa, on s'engage sur ce sentier, on passe devant la propriété de M. Nicolas Castro, la *Boca del Monte*, puis devant la *Compañía*, la *Vigia* et la *Esperanza*, on franchit les caños Quénané et Pachaquiario, et l'on arrive à la hacienda du señor Alvarado.

Là un autre genre de faire-valoir vous attend; le système pastoral y est traité en grand. C'est le pays du *ganado vacuno*, bétail à l'état sauvage. A peine quelques *patios* entourés de palissades de bambous, qui reçoivent dans les Llanos le nom de *talanqueras*, sont-ils installés de loin en loin, pour recevoir les troupeaux capturés par deux ou trois cents têtes à la fois. Les vaches ressemblent à celles de la race hollandaise; elles sont grandes, médiocres laitières, mais très-robustes et s'engraissant bien, surtout quand on leur donne du sel, opération qui contribue également à les rendre douces et à les empêcher de s'enfuir. C'est un plaisir de voir ces animaux, le corps enfoui dans l'herbe, abrités du soleil par les grandes feuilles du palmier moriché, vivant fraternellement avec les faucons insectivores qui débarrassent tranquillement leur peau des tiques, nommées *garrapatas*, et dont ces oiseaux ont pris leur nom de *garrapateros*. Ces insectes, fort incommodes, s'insinuent dans les oreilles des bêtes et leur causent souvent des plaies qui pourraient devenir fatales si, à côté du mal, le *garrapatéro* ne fournissait le remède (voy. p. 165).

Le recensement du bétail de la savane d'Apiá donne environ deux mille têtes, réparties entre sept exploitations. J'ai dit qu'il serait extrêmement facile de décupler ce résultat sur le même terrain, en s'appuyant sur les moyennes de rendement d'autres régions analogues.

Les données suivantes, qui m'ont été officieusement communiquées par M. Vanégas, préfet de San Martín,

indiquent le nombre des têtes de bétail et leur valeur approximative sur le territoire soumis à son administration. Il en résulte que l'on comptait, à la fin de 1874 :

40 305 bœufs et vaches,	valant	2 805 460 fr.
1 292 chevaux,	—	330 865
1 091 mulets,	—	321 050
3 054 porcs,	—	52 200
100 chèvres,	—	1 500
45 842 têtes de bétail,	valant	3 511 075 fr.

On remarque, dans ces totaux, que le prix de l'unité des animaux de la race bovine est porté à soixante-dix francs environ, taux extrêmement bas qui met la viande à quinze ou vingt centimes le kilogramme, c'est-à-dire dans des conditions que, à beaucoup près, nous ne connaissons pas en Europe.

Ces quarante mille trois cents têtes de bétail sont réparties sur les *corregimientos* de Villavicencio, San Martín, Médina, Cabuyaro et Jiraména, c'est-à-dire dans tout le pays au sud du rio Upia et du Méta. En y ajoutant le produit similaire du territoire de Casanaré, qui peut atteindre le double, bien que la surface soit moitié plus petite, on arrivera à un total de cent vingt mille têtes, pour une superficie de pâturages de cent cinq mille kilomètres carrés.

Or, il résulte des documents qui m'ont été fournis sur place par les agriculteurs les plus expérimentés et dans des localités variées, que les chiffres suivants pourraient être facilement obtenus :

Dans les savanes de Casanaré, mesurant cinquante-trois mille kilomètres carrés, on nourrirait deux millions de têtes; dans les savanes de San Martín, cent cinq mille kilomètres carrés, trois millions: soit cinq millions de bestiaux qui produiraient un minimum de trois cent cinquante millions de francs, en calculant la viande au plus bas prix pour la salaison et l'exportation.

Pour donner la mesure de l'état stationnaire dans lequel végète l'industrie bovine de ces admirables régions, il suffira de dire qu'en 1810, à la déclaration de la guerre de l'Indépendance, la statistique des bestiaux appartenant aux Missions de ces contrées s'élevait à plus de cent trente mille têtes. Ces établissements se nommaient les Missions de Casanaré, du Méta et de Cuiloto; elles avaient été fondées, au nombre de vingt, sur une immense étendue de terrain<sup>1</sup>. Les Indiens seuls soignaient les troupeaux, dont l'état prospère dura jusqu'au moment de la dispersion ou de la sécularisation des Missions.

A voir de semblables résultats, on se demande quel avantage ces régions ont retiré du régime de la liberté, et si les Missions ne sont pas encore le seul

1. De 1661 à 1805, avaient été établies les missions de Patuté, Casanaré, Tamé, Macagnané, Bétoyès, la Trinidad, Guanapalo, Crevo, San Miguel de Salivas, Guayabas, Atavari, Señor de Saliva, Suriména, Manuco, Casiména, Guacacia, Cabapuné, Buénavista, Ariména.

moyen d'amener les tribus indiennes au premier état de la civilisation ?

Ce n'est pas à la seule industrie du bétail que s'appliquent ces réflexions. Voici le résumé des dernières statistiques relevées sur les produits végétaux de la région de San Martin. Je l'ai relevé à Villavencio sur le registre officiel rédigé pour le *Ministerio de Hacienda y Fomento*.

En 1875, la totalité de la production a été :

Riz.....	706 charges,	valant	21 610 fr.
Cacao.....	12 —	—	4 500
Café.....	904 —	—	103 090
Mélasses....	1 455 —	—	37 165
Ignames....	3 222 —	—	18 125
Sucre brut.	562 —	—	21 230
Bananes....	10 000 —	—	55 000
Yuca.....	10 000 —	—	55 000
Mais.....	12 000 —	—	125 000
Patate.....	2 000 —	—	10 000
Total....			450 720 fr.

c'est-à-dire un chiffre tellement dérisoire qu'il dénoterait une pauvreté sans égale, s'il ne révélait pas la chose imparfaite des statistiques.

Il y aurait un volume à écrire sur le territoire de San Martin; mais *non est hic locus*. J'espère revenir un jour sur ce sujet, qui intéresse de si près l'émigration européenne. Toutefois, avant de quitter ce riche pays, je voudrais compléter ces notes par quelques mots sur son administration et ses produits.

Le territoire de San Martin, qui fit partie de l'État de Cundinamarca jusqu'au 16 septembre 1867, a été cédé au gouvernement fédéral, et accepté par la loi du 4 juin 1868.

L'administration y dépend directement du Président de la République, qui délègue ses pouvoirs à un préfet en résidence à Villavencio, capitale actuelle, et à des *corregidores*. Ceux-ci sont placés au centre des districts (*corregimientos*) ou des villages (*aldeas*) du territoire. Ces magistrats exerçaient autrefois le pouvoir judiciaire et administratif; leurs arrêts, rendus et expédiés sans timbre ni sceau, et entièrement gratuits, n'étaient contrôlés que par la Cour suprême. Depuis la loi de 1874, un juge national est chargé des affaires juridiques de la région et la justice a cessé de se rendre sous l'ombrage des forêts de la savane, comme au bon temps de nos anciens rois.

Un notaire public, également nommé par le chef de l'État, préside aux testaments, contrats, écritures légales, etc. Le secrétaire du préfet remplit les fonctions de greffier des écrits publics et de conservateur des hypothèques.

Indépendamment de l'organisation de ce pouvoir central, un corps municipal fonctionne dans chaque peuplade. Il se compose de trois membres, élus librement par les habitants, et qui se réunissent sous la présidence du *corregidor*. Le curé y siège de droit.

Seul, le bourg capitale, Villavencio, élit cinq membres, par exception.

Le territoire a le droit d'élire un commissaire qui le représente au Congrès national.

Les seuls impôts sont ceux de la douane et le monopole du sel.

Des impôts, droit de péage ou de consommation, peuvent être perçus par les municipalités, mais la loi contient des restrictions qui empêchent les abus.

C'est sous ce régime patriarcal, et qui fait venir l'eau à la bouche de tout Européen, que les régions bénies dont je parle ont été ouvertes à la colonisation et qu'elles invitent les émigrants de tous les pays à s'y établir et à s'y enrichir.

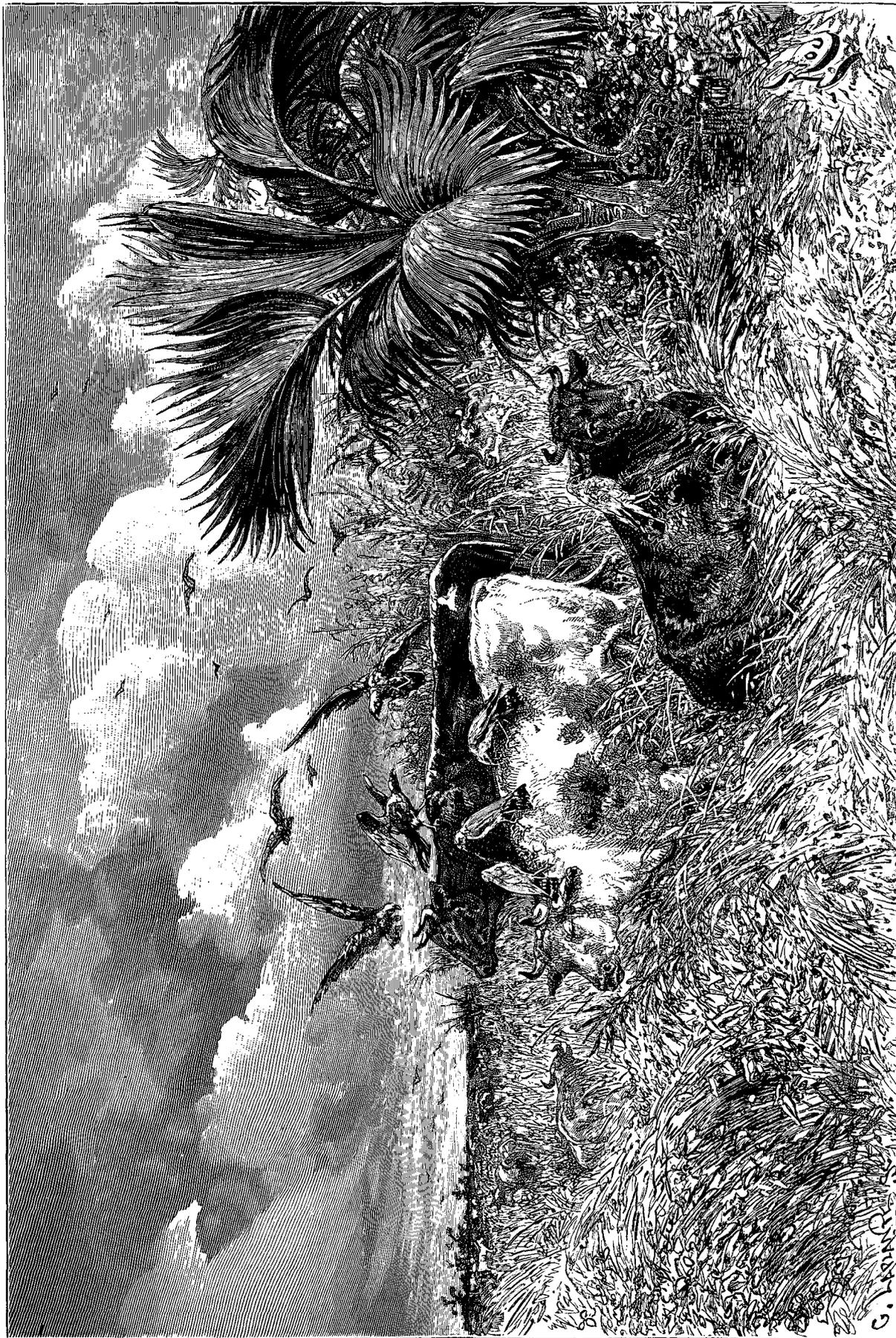
Pour faciliter ce *desideratum*, le Congrès national a voté une loi qui régit la vente des terrains incultes (*tierras baldias*).

Le moyen d'acquérir ces terrains est très-simple et je l'indique à ceux de nos lecteurs que les descriptions précédentes auraient gagnés à la cause de la colonisation dans les Llanos.

Il suffit de prendre des renseignements sur les terrains non aliénés, qui abondent au nord du Guatiquia et au sud du rio Negro, près de Villavencio, et sont d'une incalculable fertilité. Tout consul de Colombie donnera ces renseignements.

La demande sera transmise au juge de Villavencio, qui avec cinq témoins déclarant le terrain libre, se présentera devant le préfet du territoire. Celui-ci nomme un géomètre pour lever le plan du terrain aux frais du pétitionnaire (environ cinquante centimes par hectare). Le préfet décrète alors l'adjudication provisoire, laquelle est approuvée par le Président de la République par la voie du ministère de *Hacienda y Fomento*. L'adjudication faite, on amortit les biens territoriaux engagés, les titres de propriété sont délivrés et l'envoi en possession est ordonné. Avec ces quelques formalités, dont un consul se chargera volontiers en Europe, on peut acquérir des terrains dont le prix, en payant les bons territoriaux à un franc vingt ou un franc cinquante centimes à la Bourse de Paris, de Londres ou d'Amsterdam, ne dépassera pas un franc soixante-dix à deux francs l'hectare. Une grande propriété de cinq mille hectares reposant sur des titres parfaitement clairs, légaux, valables et transmissibles, n'irait donc pas au delà de *dix mille francs*. J'ai dit précédemment sur quel produit on peut compter si elle est exploitée par des mains habiles et laborieuses.

En y comprenant une grande extension de terrains incultes abandonnés à la Compagnie dite « de Colombie » contre l'engagement de créer le chemin de San Juan de Arama et d'accomplir diverses obligations utiles au pays, le total des terrains vendus jusqu'à présent ne dépasse guère un million et demi d'hectares. Il en reste encore près de DIX MILLIONS à vendre. Quel magnifique champ offert à la colonisation, et comme cette fois le « Dorado » est bien réellement ouvert aux conquérants pacifiques de la civilisation !



Un herbage dans les Llanos : Les faucons garrapatéros (voy. p. 163). — Dessin de Riou, d'après les croquis de M. André.

L'énumération, même sommaire, de tous les produits utiles que la riche nature des Llanos a élaborés pour l'usage de l'homme serait bien longue. Je ne puis que glaner çà et là des épis qui feront vite la gerbe.

Le caoutchouc abonde partout. On en compte deux sortes, le *caucho perillo* et le *caucho menudito*. Elles sont produites par un *Ficus* et un *Siphonia* dont je n'ai pu encore déterminer l'espèce.

Trois variétés de vanille grimpent sur les arbres.

Plusieurs clusiacées fournissent une résine odorante.

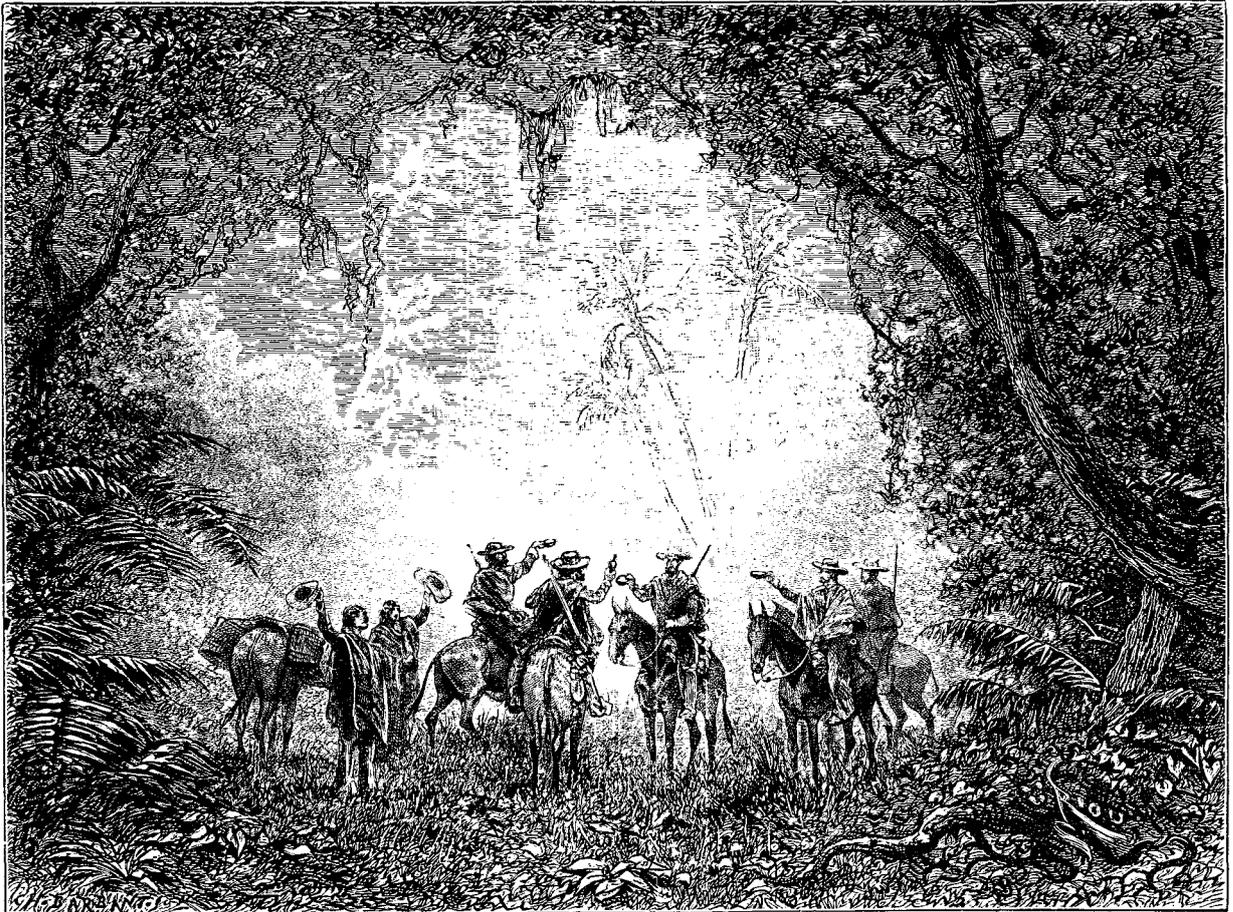
Dans les forêts de l'Ariari, le cacao croît à l'état sauvage avec une extrême abondance. Des deux varié-

tés qu'on y trouve, l'une est nommée *Cacao redondo* et l'autre *C. cuadrado*. Je soupçonne l'une de ces sortes de n'être que le fruit d'un *Herrania*, genre de buttnériacée découvert par Goudot, et dont j'ai eu le plaisir de cueillir à mon tour les belles et curieuses fleurs et les fruits.

Le *necho* est la graine du *Fevillea trilobata*, cucurbitacée qui fournit une huile caustique très-appréciée pour les affections cancéreuses.

L'*algarrobo* (*Hymenea Courbaril*) donne un fruit comestible et une résine transparente qui se vend à Bogotá comme vernis.

Le *caïmaron* (*Pourouma ... ?*), aux feuilles larges



Les adieux de Buénavista (voy. p. 168). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

comme celles d'un *Cecropia*, est une artocarpée à fruits alimentaires, en longues grappes.

Le *balso* (*Ochroma tomentosum*), bombacée énorme, sert à faire des bateaux au moyen de son écorce nommée *majagua*.

L'*avichure* produit un lait qui se solidifie et fournit une gutta-percha analogue à celle de l'*Isonandra gutta*.

Les *quinas* (*Cinchona* divers) sont activement exploités par la Compagnie de « Columbia ».

J'ai parlé d'autres plantes médicinales et surtout des palmiers, plus abondants et plus utiles ici qu'en aucun lieu du monde.

Les cultures que j'ai déjà signalées sont celles de la canne, du manioc, du café, du cacao, de l'indigo, du coton, du maïs, du riz, de l'igname, de la patate, d'un tabac excellent, du bananier, de la colocase, de tous les arbres fruitiers des tropiques.

Les bois précieux, dans les forêts, sont innombrables et pour la plupart inconnus en Europe.

Le bétail se compose de bœufs, chevaux, mulets, brebis, porcs, chèvres. On a parlé dernièrement d'introduire des chameaux qui donneraient certainement de bons résultats dans les savanes.

La houille se trouve à fleur de terre à Villavicensio

et l'asphalte au rio Upia. L'Ariari roule des sables qui contiennent de l'or; j'en ai vu des échantillons très-purs à Bogotá. A Guaicaramo sont des sources de pétrole. Le fer se rencontre à Salitré, à Cumaral, à Médina, dans la savane d'Apiai, etc. Enfin j'ai longuement parlé de la saline d'Upin.

Les rivières sont remplies de poissons de toute taille, les tortues sont une ressource abondante, le lamantin existe dans les lagunes de l'intérieur, les tapirs ordinaire et pinchaque sont communs, les fauves ne présentent aucun danger à l'homme, les oiseaux et le gibier constitueraient des chasses fabuleuses pour les amateurs.

Le climat des Llanos est tempéré plutôt que très-chaud. La moyenne annuelle est de vingt-sept degrés au pied de la Cordillère. Le long du Méta il fait plus chaud et plus humide; on constate trente degrés en moyenne; et l'hygromètre marque souvent quatre-vingt-dix degrés. Le système des grandes pluies de l'Orénoque s'y fait sentir, surtout dans la partie basse, qui échappe à l'influence des vents alizés confinés au-dessous de Ciudad-Bolivar.

Les saisons se composent de six mois de printemps (*verano*), commençant en novembre-décembre, et de six mois d'hiver (*invierno*) ou de pluies: Ce régime changerait si l'on déboisait judicieusement certaines parties de la Cordillère, et les districts où règnent encore les fièvres seraient rapidement assainis. En choisissant bien le lieu de sa résidence, un colon peut vivre en très-bonne santé dans les Élanos.

L'homme enfin, représenté à l'état de nature par des familles indiennes de mœurs généralement douces, n'offre aucun obstacle à la colonisation. Les tribus actuellement existantes — que l'étendue restreinte de ce chapitre ne me permet pas de décrire ici — sont

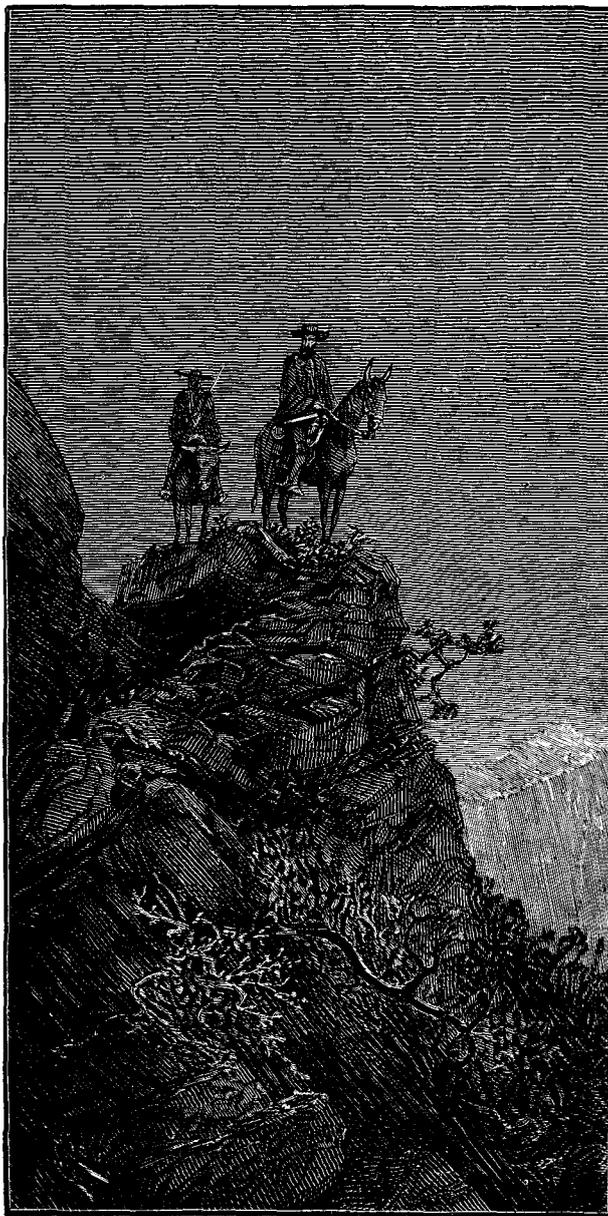
celles des Guahibos, Salivas, Cabrès, Achaguas, Chucunas, Enaguas, Amarizanos, Amoruas, Airicos, Tauras, Mituas, Guaipunabis, Maquiritarès, Churoyès, Guaiguas. Ces quinze tribus, autrefois nombreuses et puissantes, disparaissent aujourd'hui devant l'envahissement de l'homme blanc, et ne forment plus maintenant qu'un total de seize mille cinq cents indivi-

cus, sur une superficie de cent quatre-vingt-trois mille mètres carrés, soit neuf habitants par myriamètre carré (en France il y en a sept mille). Dans le Casanaré, on ne compte guère que la moitié de ce chiffre, ce qui porterait à vingt-quatre mille cinq cents le nombre des Indiens réunis des territoires de San Martin et Casanaré, ceux-ci répartis en neuf tribus peu importantes.

Tels sont les Llanos de San Martin. J'aurais encore beaucoup à raconter sur ce que j'y ai vu, observé ou entendu dire. Mais laissons la savane prospérer et les colons s'y répandre. Pour aujourd'hui, « les prés ont assez bu. »

Un beau matin de ce même mois de janvier, que notre vie accidentée à l'orient de la Cordillère avait fort entamé, nous prenions enfin congé de Villavicencio et de ses aimables habitants, et mettions le cap sur Bogotá. Nos amis Vanégas, Lombana, Solano voulurent nous accompagner pendant quelques heures. La nature semblait s'être faite encore plus belle ce jour-là, comme pour ex-

citer nos regrets. Sur le chemin, le grand papillon bleu dit *pamplonera*, large comme la main (*Morpho Menelas*), battait lentement l'air de ses ailes humides de rosée. Sous bois, les bizarres fleurs caulinaires à filaments rouges de l'*Herrania speciosa* pointaient sous le couvert de leurs grandes feuilles palmées. Nous traversions les forêts qui s'étagent au-dessus du bourg, franchissant à chaque pas le



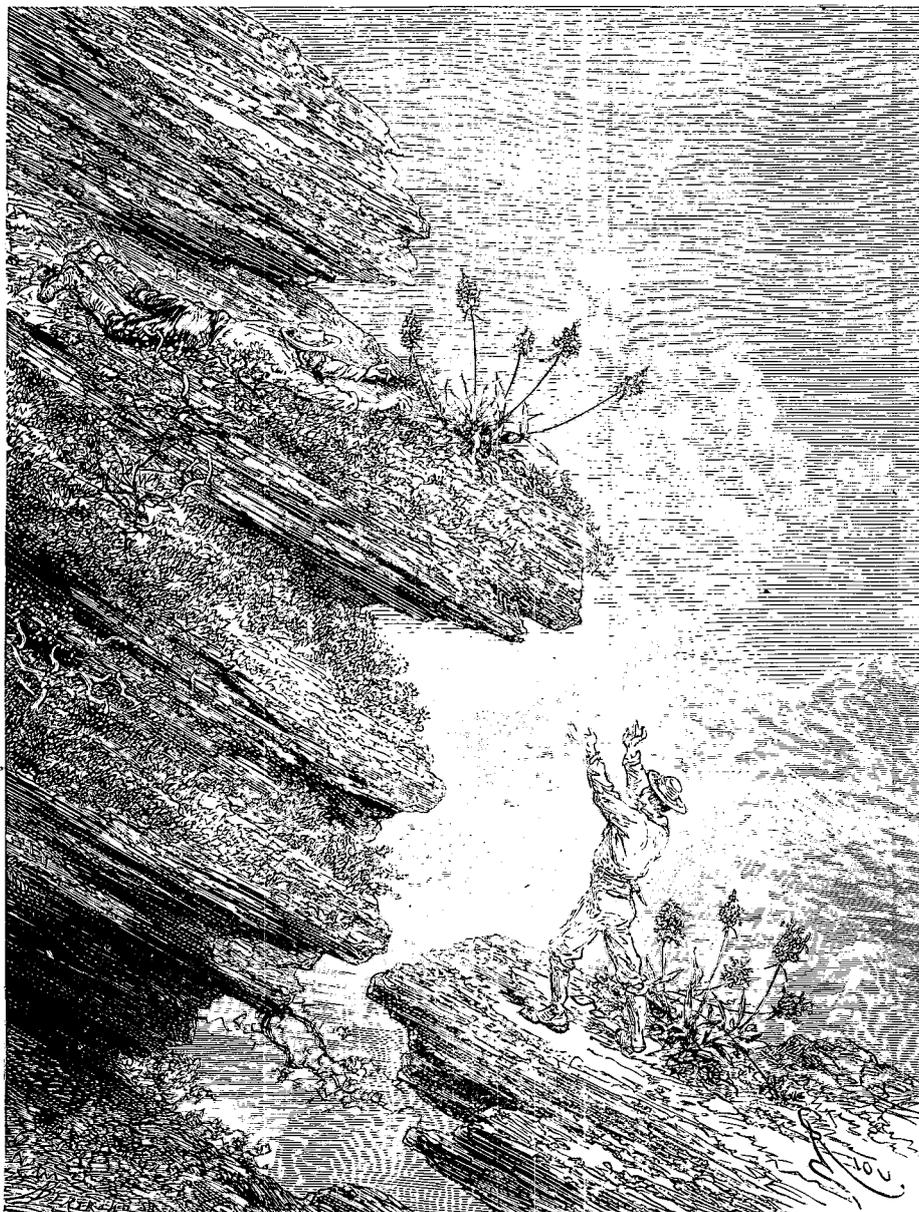
Sur une *cuchilla* de la Cordillère (voy. p. 170). — Dessin de Riou, d'après M. André.

tronc des arbres fraîchement abattus pour les défri-  
chements.

Les adieux se firent à l'alto de Buénavista, d'où nos yeux avaient été frappés pour la première fois par la majesté de ces Llanos, alors un problème pour moi, et que je ne devais plus revoir. La troupe s'arrêta. Sans descendre de cheval, les gobelets de corne, cerclés

d'argent, furent tirés et remplis d'un *trajilo* de Xérès (voy. p. 166). Puis, on se pencha sur la selle en s'étreignant à la colombienne avec force protestations d'amitié éternelle, on se serra le pouce avec cordialité en jurant de se revoir, dans ce monde ou... dans l'autre, et l'on se tourna le dos en piquant des deux.

Les premiers moments de ces séparations sont tou-

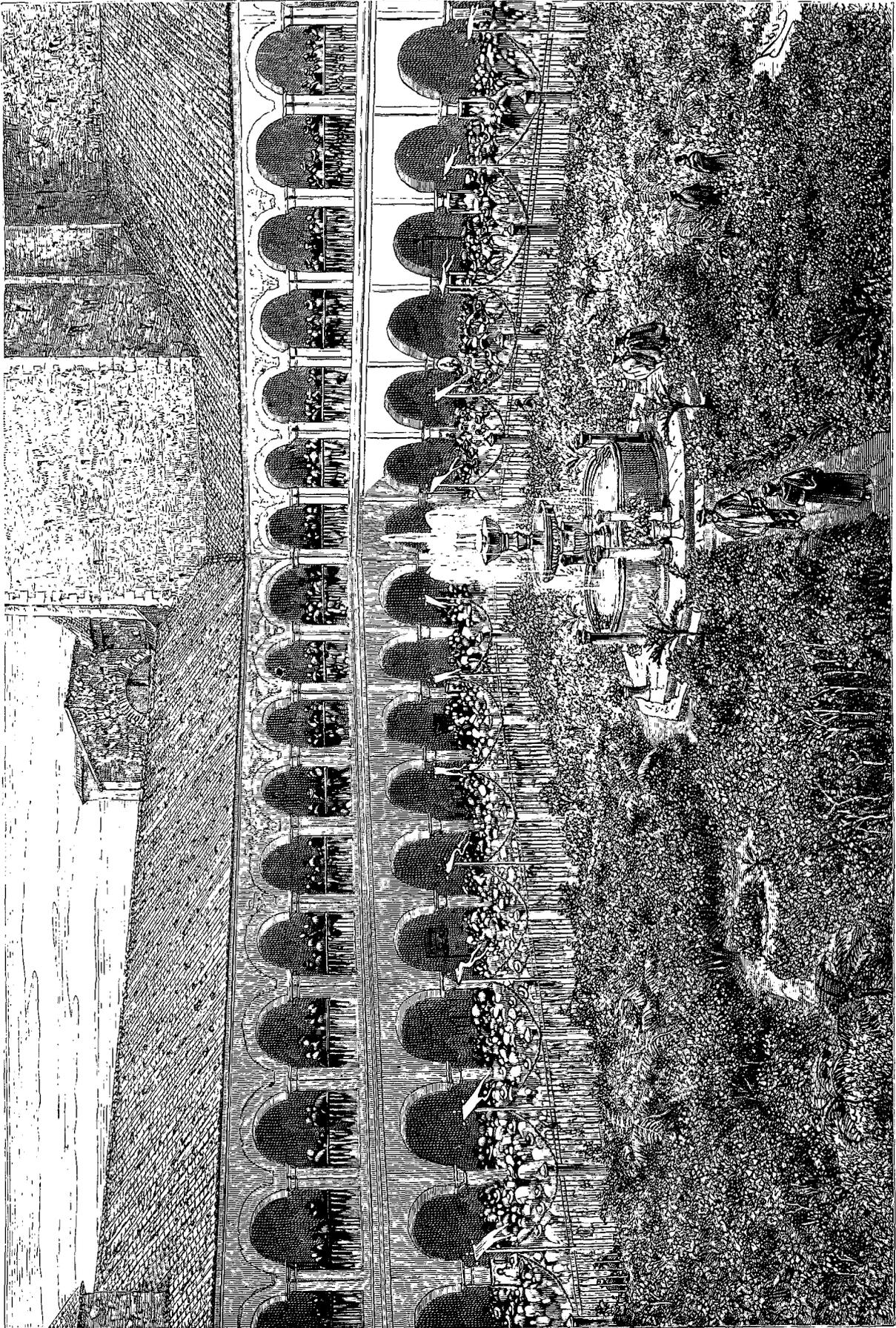


Récolte des Schomburgkia (voy. p. 170). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

jours tristes. Que d'amitiés longuement éprouvées laissent de moins vifs souvenirs que ces connaissances rapides, mais où l'intimité est devenue immédiate, nécessaire, car la vie dans le Llano demande une aide mutuelle de tous les instants!

Nos idées, d'abord voilées, s'éclaircirent en présence de la magnifique végétation que nous avions sous les yeux, bien différente de celle de la plaine, et

où nous retrouvions nos connaissances du mois précédent. Mais un souci de plus nous accompagnait maintenant. Un surcroît de mules de charge avait été requis pour emporter à Bogotá les richesses que m'avait fournies la nature vierge des Llanos. Il fallait avoir l'œil sans cesse ouvert sur cette cavalerie indisciplinée, sans en excepter les péons conducteurs, peu habitués à ces transports de grosses caisses, et très-disposés



Ancien convent de Santo Domingo, à Bogotá (voy. p. 171). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

à abuser des *caballeros extranjeros*. Le chemin d'ailleurs allait nous donner du fil à retordre. La pluie avait détrempe l'argile; les glissades et les chutes commencèrent. Pendant plusieurs heures, passées à pester et à faire mentalement *chorus* avec les jurons des arrieros, le chemin semblait reculer derrière nous. Je pris donc le parti de laisser Fritz passer devant avec les charges, et je m'attardai à herboriser sur les *cuchillas* voisines (crêtes aiguës des contreforts de la Cordillère).

Nous devons coucher à Susumuco. Au bout de la journée, je croyais en être proche, lorsque la nuit tomba brusquement. La pluie, d'abord fine comme une brume, devint bientôt violente et glaciale. Il faisait noir comme dans un four. Je me souvins que dans ce cas il faut laisser aux mules la bride sur le cou, et je dis à Jean, qui m'accompagnait, d'en faire autant. Nos pauvres bêtes tâtaient le sol du bout de leur sabot, passaient entre les rochers, les escalaient avec adresse, trouvaient le vrai gué dans les flaques d'eau profondes. Elles franchirent ainsi deux ou trois ponts composés d'une poutre sciée en deux, recouverts de terre, privés de parapet, sans s'inquiéter de notre attitude en entendant gronder le torrent au-dessous de nous.

A un certain moment, la situation devint tendue. La cuchilla était si étroite que l'abîme était ouvert de chaque côté de la mule, qui trébuchait sur les roches. Dans la brume obscure, j'aperçus vaguement... le vide (voy. p. 167). Un frisson me parcourut des pieds à la tête. Mais l'intelligent animal était une *mula baqueana* (guide); il s'arrêta un moment, pivota sur lui-même, reprit la bonne voie et nous amena enfin à la cabane de Susumuco, où nous entrâmes à huit heures du soir, après avoir cheminé plus de deux heures par d'affreux chemins dans l'obscurité la plus intense. Nos compagnons nous attendaient en se séchant, autour du feu, où cuisait une respectable marmite de *mazamorra*, bouillie de maïs pilé qui fait le fond de la nourriture des *quíneros* du pays.

La femme de notre hôte regardait avec une extrême curiosité les objets d'histoire naturelle que j'avais recueillis. Des serpents crotales que je mettais dans l'alcool lui inspiraient surtout une grande terreur. Quand je lui dis que j'allais les transporter en Europe dans ce flacon d'*aguardiente* :

*Que si se vuelven a vivir?* exclama-t-elle (Et s'ils reviennent à la vie?). Il n'eût pas été difficile de lui persuader qu'ils ressusciteraient avant peu.

La *mazamorra* étant absorbée, nous nous étendîmes dans nos hamacs. Le lendemain, dans la pittoresque quebrada de Susumuco, je récoltai de superbes échantillons d'un *Calycophyllum* à grandes bractées rouges très-brillantes, de nombreuses fougères et mélastomacées, et nous reprîmes allégrement le chemin de Quétamé, où nous entrâmes d'assez bonne heure.

A Quétamé, j'avais à visiter les eaux minérales. Une sorte d'établissement thermal y a été installé et a

pris le nom de *Guariterma*. Mais les clients n'y abondent guère, malgré la réputation de ses eaux pour la guérison des affections cutanées. Elles sourdent au pied d'un immense éboulement de roches métamorphiques où domine le schiste micacé. Je les ai trouvées fortement sulfureuses, et leur dépôt ferrugineux (peroxyde de fer hydraté) teignait tout en roux autour d'elles. Leur température est de trente-six degrés centigrades. Elles contiennent, me dit M. Saenz, du chlorure de sodium et de magnésie, du sulfate de chaux, de l'acide carbonique, du carbonate de chaux, et elles accusent, à la dégustation, une saveur salée et styptique.

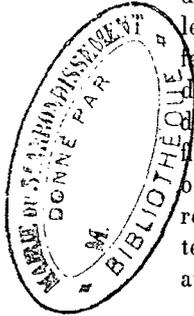
Au-dessus de ces sources, les schistes siliceux, de la variété dite « lustrée », disposés en stratifications presque verticales, forment une des scènes les plus pittoresques et les plus sauvages que j'aie jamais rencontrées. Leur surface feuilletée est d'une aridité extraordinaire, et la chaleur qu'elles reflètent dans la saison sèche est insupportable. Malgré ces conditions peu favorables à la végétation, une superbe orchidée à fleurs en énormes épis carmin violacé, à divisions ondulées (*Schomburgkia rosea*), tapisse la surface des plus hautes assises. Ses fleurs abondaient au moment où je passai à Quétamé, et pour en récolter un bon nombre de pieds vivants, je dus me livrer à un exercice d'équilibriste dont le souvenir seul me fait frissonner (voy. p. 168).

A Puente de Quétamé nous retrouvâmes le sieur Pardo, qui nous hébergea et régla avec complaisance les arrangements à faire avec nos muletiers pour le reste du transport jusqu'à Bogotá. Le lendemain, nous partîmes de chez lui à trois heures du matin, nous suivîmes le cours de notre vieille connaissance le rio Negro, et nous traversâmes Caquéza, en adressant au passage une nouvelle malédiction à sa gent inhospitalière. A trois heures de l'après-midi le boquéron de Chipaqué était de nouveau franchi, et à six heures nous rentrions dans Bogotá l'estomac vide, avec une mule fourbue, les deux autres saignant horriblement aux flancs; chacun de nous orné d'un coup de soleil rutilant, et pouvant inscrire sur ses tablettes qu'il portait les marques, vigoureusement... imprimées, d'une chevauchée effrénée de quinze heures consécutives.

A peine avions-nous retrouvé l'usage de nos membres ankylosés, que nos amis vinrent nous visiter, et nous interroger sur notre exploration des Llanos.

Je revis M. Pérez. Le Président de la République voulut bien me demander un court récit de ma visite au territoire San Martin, et en prescrivit l'insertion au *Diario oficial de Bogotá*.

Les jours suivants se passèrent en visites, en courses aux environs de la ville, en ascensions à Guadalupé, en herborisations dans le fameux « Boquéron », où Linden, Karsten, Triana, Lindig avaient récolté de si curieuses plantes, et que la belle mélastomacée nommée *Chaetogastra Lindeniana* couvrait alors de ses grandes corolles d'un rouge de sang.



Bogotá, au bout de quelques semaines de séjour, devient d'une tristesse morne. Pour qui n'est pas attaché à un travail assidu ou engagé dans le trafic actif qui absorbe la presque totalité de ses habitants, l'ennui doit y être bientôt mortel. Les conversations sur le pas des boutiques, dans la *calle Real*, des allées et venues sur l'*altozano*, perron dallé de la cathédrale, une promenade à cheval à Chapinéro, par des chemins poudreux, sans un arbre, les cérémonies religieuses dans les églises, ou une course à pied au chemin qui domine la ville, connu sous le nom de « Quinta de Bolívar », sont les distractions habituelles. Les plaisirs extraordinaires sont : une représentation au théâtre, salle presque toujours déserte, où j'entendis chanter la *Traviata* (hélas!), avec un cuisinier d'auberge pour baryton ; — la fête de l'Indépendance, dont j'ai indiqué le principal aspect sur la gravure qui représente la place de la cathédrale, ou quelque spectacle populaire dans l'ancien couvent de Santo Domingo, fondé en 1550 par José de Roblès, aujourd'hui affecté aux services publics, postes, finances, etc.

Le jardin de ce couvent (voy. p. 169) a été conservé sans altération. Il est planté de plantes européennes, à l'exception de beaux pieds d'une mélastomacée des environs de Quétamé (*Lasiandra lepidota*) que je venais de cueillir en fleurs à l'état sauvage, et qu'il m'était agréable de revoir cultivée. Quand la foule se presse dans les couloirs autour du patio, l'antique couvent prend un aspect profane qui doit faire tressaillir les mânes des Dominicains des siècles derniers endormis sous leurs dalles.

Un jour que je visitais les églises de la ville, toutes construites d'après ce style surchargé d'ornements dorés qui domine dans toute l'Amérique du Sud et accuse la décadence de la Renaissance espagnole, mes yeux s'arrêtèrent sur une inscription manuscrite collée à la grande porte de l'église de la Tercera. On y lisait ce qui suit. Je cite sans commentaire :

« Le 14 décembre dernier, le trésor de la cathédrale a été volé. Les malfaiteurs ont dérobé au sanctuaire trois magnifiques roses, des diamants, des rubis et des émeraudes, plus deux cents perles fines et quatre améthystes. Le voleur et ses complices sont excommuniés. Cependant on leur pardonnera s'ils rapportent les objets et se repentent!...

« VICENTE ARBELAEZ, évêque de Bogotá.

« Le 23 décembre 1875. »

Cette église de la Tercera, bâtie de 1761 à 1780 par les Pères de Saint-François, est située à l'extrémité de la *calle Real*. Elle est remarquable par les dorures du chœur et ses trois étages de colonnes. Au milieu, une statue de la Vierge, parée avec ce luxe de falbalas si commun dans l'Amérique espagnole, trône au milieu des saints habillés « à la dernière mode ». Les parois du chœur sont entièrement dorées et ornées de tableaux, dont « le meilleur est de ne rien dire ». La voûte est en bois, peinte en blanc, et fait un contraste désagréable avec le luxe du chœur.

La cathédrale, dont le pape Pie IV ordonna l'érection selon le désir du roi d'Espagne, Philippe II, fut d'abord commencée par le premier archevêque de Bogotá, Mgr Juan de los Bamos. Mais ce fut son successeur, Mgr F. Adamès, qui posa la première pierre de l'édifice actuel, le 12 mars 1572. Après avoir été plusieurs fois interrompus et repris, les travaux n'aboutirent qu'à une misérable construction, jusqu'à ce qu'en 1807 le capucin Domingo Pétrez la recommença sur nouveaux plans. Elle fut terminée seulement en 1823. La façade comprend deux corps d'architecture superposés, dont le premier est dorique et le second ionique, d'un assez bon style. La superficie intérieure est de cinq mille trois cents mètres carrés. Le chœur est formé de trois parois revêtues de pilastres doriques encadrant de petits autels, sur lesquels on peut noter trois tableaux de Vasquez qui ont du mérite. Deux monuments funéraires sont placés dans l'église : l'un est dédié à la mémoire de l'excellent archevêque Mosquera ; l'autre renferme les restes d'un homme célèbre dans l'histoire, Gonzalo Jiménez de Quesada, le fameux conquérant du Nouveau Royaume de Grenade, mort de la lèpre à Mariquita, en 1597.

On trouve encore à Bogotá les églises de Santa Barbara, de las Niéves, fondées toutes deux en 1581, celle de San Carlos, érigée en 1604, et celle des Capucins, datant de 1778. Quatre monastères de religieuses, huit couvents de frères de divers ordres, huit chapelles, y compris celles de Guadalupe et de Montserraté, sur les montagnes au-dessus de la ville, indiquent encore la foi vive des Bogotains.

L'Université, créée en 1608, dans un couvent de frères prêcheurs, contient les restes d'un musée dans un pitoyable état. On y conserve la cotte de mailles et les éperons de Quesada, le manteau d'Atahualpa, et une bibliothèque insuffisante. Les cours supérieurs d'instruction secondaire y sont faits par un personnel indigène dont j'ai pu apprécier les efforts, trop souvent stériles en face du peu d'empressement de la population pour les hautes études.

Enfin, quand j'aurai cité le théâtre, édifice absolument insignifiant ; le palais du Congrès, dont la construction, commencée depuis longtemps, menace de s'éterniser ; l'Observatoire astronomique, bel édifice, aujourd'hui en mauvais état, légué à la capitale par le célèbre Mutis, et d'où les instruments vus par Humboldt ont disparu ; l'hospice public et l'hôpital de la Charité, admirablement tenus par des Sœurs françaises ; trois collèges inférieurs ; la prison, où la section des femmes a reçu le nom pittoresque de *el Divorcio* ; la Monnaie, bâtiment ancien où les employés ont malheureusement trop de loisirs ; le palais archiepiscopal, ancienne construction confortable ; la statue de Bolívar, au centre de la place, sur l'emplacement du palais des vice-rois, détruit par le tremblement de terre de 1826 ; la résidence du Président de la République, maison vulgaire, indigne d'une telle destination ; j'aurai à peu près passé en revue tout ce que

le voyageur peut visiter dans cette vieille cité perchée sur un plateau des Andes.

Aux termes du pacte d'union des États confédérés de Colombie, le district fédéral, représenté par Bogotá et ses faubourgs, se régit par des institutions spéciales. Son gouverneur est secrétaire du gouvernement de l'Union.

La religion catholique est celle de l'État, mais la liberté des cultes est reconnue.

Les rentes de l'État fédéral sont à peine de deux cent cinquante mille francs. Il n'y a pas de dette publique.

L'instruction publique a reçu de grands dévelop-

pements dans ces derniers temps, et les écoles de filles surtout m'ont paru remarquablement dirigées.

La race dominante est la race blanche, de sang espagnol, à laquelle vient s'ajouter le mélange des types indigènes dans les classes populaires. Les jeunes Bogotaines qui ne font pas partie de ce qu'on appelle la « *sociédad* », sont gracieuses, parfois jolies, et leur costume du dimanche ne manque pas de charme.

Le district fédéral envoie un député au Congrès par cinquante mille âmes, mais il n'est pas représenté au Sénat des plénipotentiaires, n'étant pas considéré comme État souverain et indépendant.

Avant de songer au départ pour le Sud, j'avais à



Jeune Bogotaine en toilette. — Dessin de Riou, d'après les documents communiqués par M. André.

faire de nombreux préparatifs. Il fallait compléter l'équipement, acheter des mules de charge, louer des péons expérimentés. De plus, la préparation de nos collections, les envois en Europe, la rédaction de rapports au ministre de l'instruction publique de France occupèrent plusieurs jours, pendant lesquels j'eus encore l'occasion d'étudier de près les mœurs et les usages de ce curieux pays.

Une des particularités de Bogotá me fut fournie par l'examen détaillé d'un jardin. Le plan donné à la page suivante en dira plus que toute description, sur le jardinage d'agrément dans la *tierra fría*, et montrera

ce carré situé dans le *patio* des maisons, coupé en rectangles et en diagonales, avec allées pavées de carreaux en terre cuite, et puisard au centre pour recevoir les eaux pluviales. « L'ameublement » végétal y est presque toujours le même. Les rosiers, que l'on taille peu ou point, fleurissent toute l'année. Le noyer de Colombie (*Juglans Bogotensis*), à belles feuilles et à gros fruits couverts d'un péricarpe gris, est parfois planté au milieu. La liste des plantes à fleurs, disposées pêle-mêle, renferme des giroflées cocardeau, fuchsias, pé-largoniums zonals et à grandes fleurs, asperges (comme ornement!), verveine citronnelle, iris flambe, giroflée

des murailles, pavots variés, œillets de poète et des fleuristes, dauphinelles bleues, lupins, fusains du Japon, soucis, callas d'Éthiopie, violettes et primevères de Chine toujours fleuries. Partout se retrouve cette préoccupation de choisir des fleurs venues d'Europe.

Le moment de partir était enfin venu. La préparation du voyage était assurée. Mes lettres de change sur Baring frères, de Londres, avaient été allégées par l'achat de six mules de charge; mes deux bêtes de selle, éprouvées en terre chaude, et que nous avions nommées respectivement *mansita* (la paisible) et *margarita* (la perle), étaient remises en bon état. Fritz avait troqué la sienne, fourbue par le voyage aux Llanos, contre la monture d'un peintre yankee. J'avais engagé pour péons deux frères, Timotéo et Ignacio Mendocé, dont on m'avait vanté l'honnêteté, l'habileté et le bon caractère. On verra dans peu que ces deux frères siamois deviendront bientôt les deux frères ennemis.

Le 2 février, nous étions sur le chemin de Soacha. Nos mules, fraîchement sorties du potrero, se montraient rétives, se roulaient dans la poussière, s'enfuyaient au galop. Les charges tournaient sans cesse; il fallut cent fois recommencer à *componer la carga*. Ajoutons que les deux femmes des péons les avaient accompagnés d'adieux prolongés, et que les libations de chicha avaient fort troublé la vue de nos

nouveaux guides. La plaine s'étendait devant nous, sèche, poudreuse, blanchâtre, sans un arbre. A peine quelques solanums épineux et de rares opuntias se dressaient contre les murs en pisé, à ouvertures basilaires en triangle, qui enclosaient les pâturages alors desséchés de la savane.

En approchant de Soacha, bourg célèbre par la découverte qu'on y fit d'ossements de mastodontes, et chef-lieu d'un district de trois mille habitants, situé à la cote deux mille cinq cent soixante-dix mètres, des saules d'aspect bizarre me firent arrêter pour prendre un croquis. Ils formaient trois variétés très-distinctes de la même espèce, le *Salix Humboldtiana*. L'une était pyramidale comme nos peupliers d'Italie, l'autre ressemblait à un saule pleureur, et la troisième présentait une forme fastigiée où les branches dressées

et les branches pendantes se mêlaient dans un désordre bizarre (voy. p. 174).

Nous passâmes la nuit à Soacha. Une auberge d'assez bonne apparence, mais qui se trouva, malheureusement pour nous, une caverne de voleurs, nous fournit le souper et le logement. Pendant la nuit, des mains malveillantes ouvrirent les portes du corral où nous avions enfermé nos mules, et leur donnèrent la clef des champs. Dans le *cuarto* même où nous avions dormi, un revolver, des objets de toilette, etc., disparurent et ne furent pas retrouvés. Il fallut promettre des récompenses aux flâneurs de la *plaza* qui, drapés dans leurs *ruanas*, ricanaient de nos mésaventures, pour les déterminer à se mettre en quête de notre cavalerie.

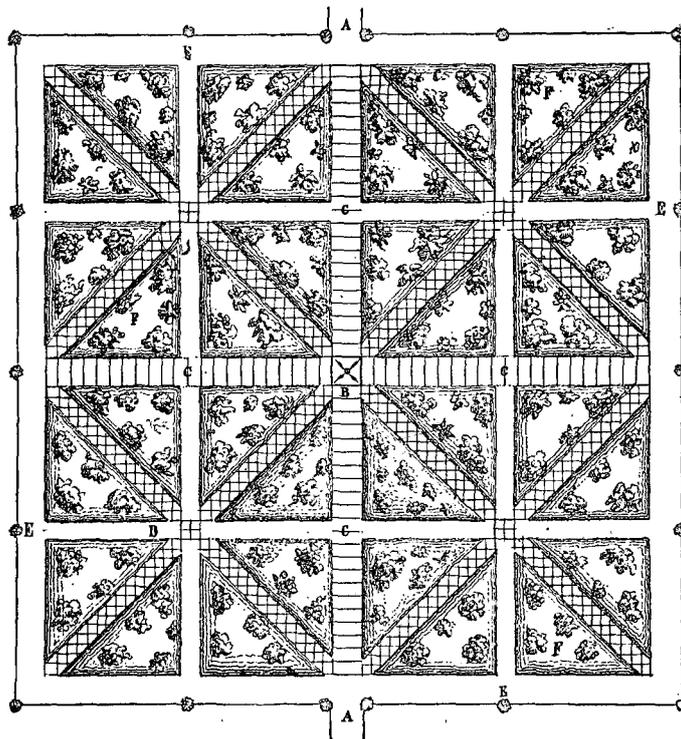
Ce fut aux auteurs mêmes du méfait que nous dûmes nous adresser sans le savoir. Nous étions blêmes de colère, mais tout excès aurait pu nous mener loin, et d'ailleurs le temps s'écoulait sans profit. Les mules furent ramenées et nous descendîmes de Soacha-les-Filous, en vouant ses habitants aux dieux infernaux.

La journée s'était passée dans ces misérables accidents et je dus renoncer à aller coucher, comme je me l'étais proposé, à la hacienda de Téquendama, dans le voisinage de la célèbre cataracte. Ce fut donc à la ferme de Canoas, après avoir franchi le rio Funza ou Bogotá, que nous arrivâmes

avant la tombée de la nuit. J'eus le temps de visiter la ferme d'un agriculteur distingué, don Pépé X..., qui exploite avec succès une étendue de trois mille hectares. Pour la première fois je voyais enfin une culture de céréales importante; les tas de blé passaient sous les tarares venus d'Europe; les charrues, au lieu d'être réduites à cet instrument biblique connu à Fontibon, étaient munies d'un soc de fer trempé; des tas énormes de pommes de terre indiquaient une large production du précieux tubercule.

Don Pépé me montra un grand *Eucalyptus globulus*, planté seulement depuis trois ans, et qui formait déjà un arbre de quinze mètres de haut. A coup sûr, l'avenir de cette myrtacée fameuse serait immense sous le climat de Bogotá.

Le lendemain, au lever du jour, nous étions sur la

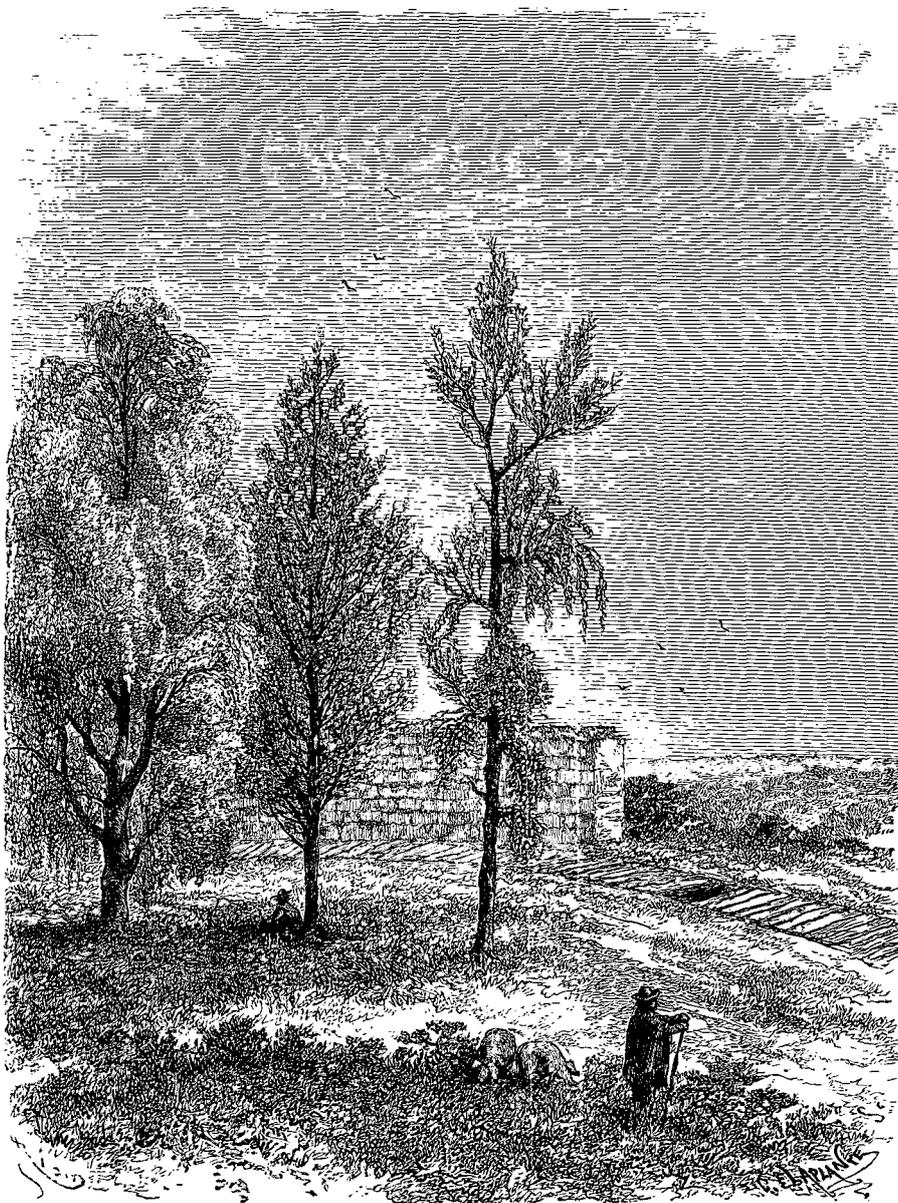


Plan d'un jardin, à Bogotá, dressé par M. André. (Cinq millimètres pour un mètre.)  
A. Entrée. — B. Puisard. — C. Dallage. — D. Allée en terre. — E. Gouttières.  
F. Massifs.

route du Téquendama, où il s'agissait d'arriver de bonne heure pour voir la cascade dans toute sa beauté.

Le chemin méritait d'être observé. D'abord, le rio Funza coulait paresseusement vers le sud dans la plaine de sable, à peine inclinée, et ses méandres allongés se déroulaient comme un ruban argenté. Puis les pentes de la montagne se rapprochèrent, et la di-

rection devint brusquement est-ouest en entrant dans la gorge dont la hacienda du Téquendama forme la clef. La rivière, que du haut du chemin nous voyions serpenter à notre droite, commençait à précipiter son cours. Peu à peu, elle écuma en doublant les écueils formés par la chute des grès roulés de la montagne. La végétation, d'abord composée de graminées, de



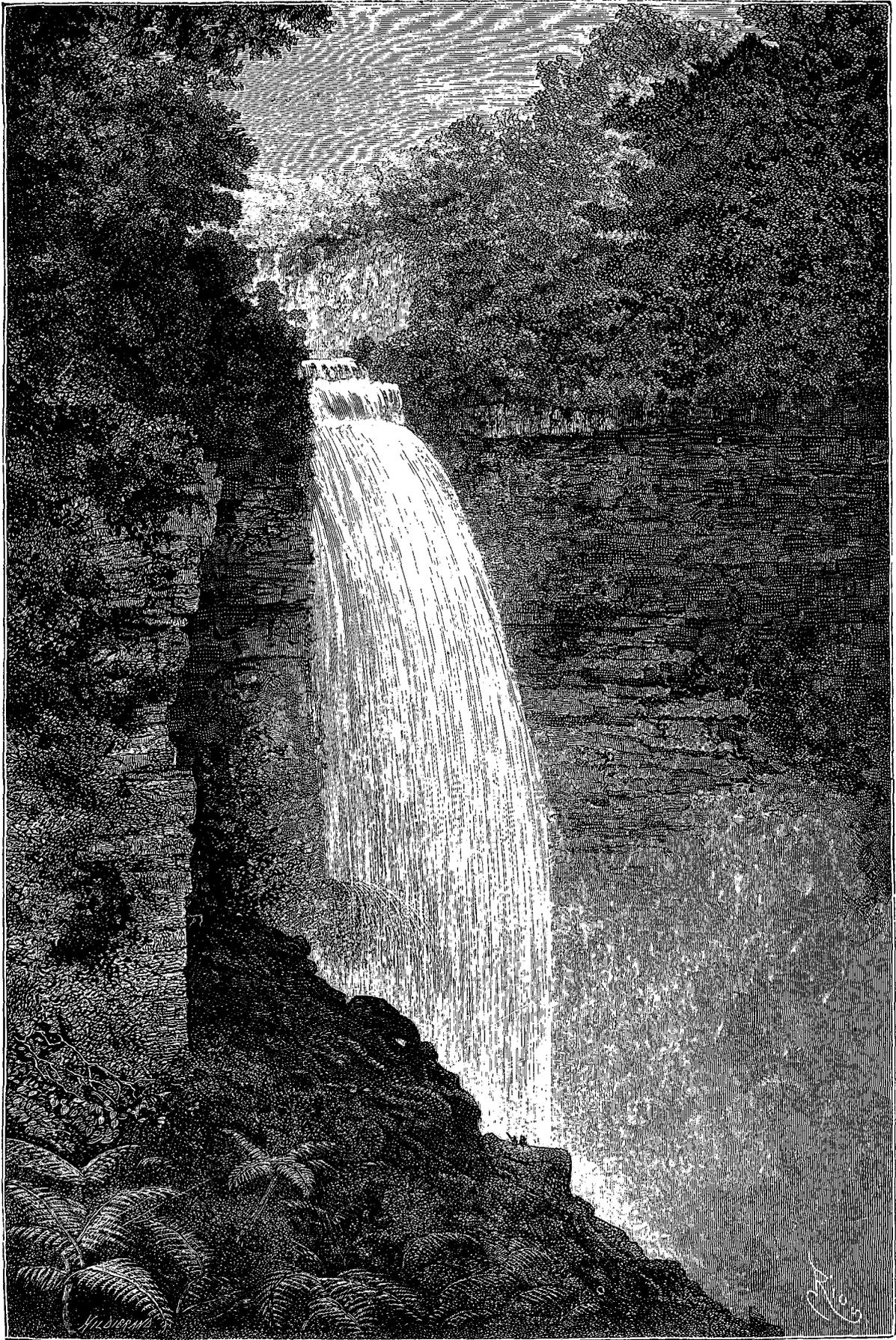
Murs en pisé et saules, à Soacha (voy. p. 173). — Dessin de Riou, arbres par Faguet, d'après M. André.

broméliacées des rochers secs (*Tillandsia incarnata*), de composées épineuses, devenait graduellement plus forte et plus variée.

Au dessous des schistes taillés pour tracer le chemin, on voyait de riches affleurements de houille à la surface du sol. De jolis télipogons, l'odontoglosse de Lindley, des caraguatas écarlates, de nombreux épéndres, des buissons de fuchsias, de castillejas, se

pressaient dans les taillis déjà plus touffus. Une colonne de brouillard montait jusqu'au ciel vers l'ouest et dénotait la présence de la cataracte, qu'un grondement sourd annonçait déjà depuis longtemps.

A neuf heures, après avoir franchi quelques marécages, nous étions arrivés sur la pente boisée qui domine la cascade et nous laissons nos mules à la garde d'un péon, pour descendre à travers un bois épais,



Le Saut du Téquendama. — Dessin de Riou, d'après les documents rapportés par M. André.

jusqu'au point d'où le rio Funza se précipite d'un seul bond, à cent quarante-six mètres de profondeur <sup>1</sup> !

En peu d'instants, nous accrochant des bottes et des mains sur le terrain glissant, parmi de grandes fougères en arbres baignées par la vapeur d'eau qui se dégage sans cesse de la chute, nous étions arrivés sur la table de grès, que nous sentions trembler sous nos pieds et d'où la masse d'eau se précipitait d'un saut gigantesque.

Le *salto* du Téquendama était devant nous.

D'abord on n'est pas saisi par la majesté du spectacle. On est trop *dedans* pour le bien voir. Ce n'est qu'en descendant sur les anfractuosités de cette table, longue de cinquante mètres, rongée au milieu sur quinze à vingt mètres et donnant passage à trois nappes d'eau dont une de dix mètres et deux plus petites, qu'on se rend compte de ses dimensions, surtout si l'on se penche en surplomb pour les mieux observer de trois quarts. La chute ne se fait pas directement au fond de l'abîme. Elle est d'abord interrompue par une seconde table située à huit mètres au-dessous de la première, et c'est de là qu'elle plonge ensuite, avec son arc immense, jusqu'au fond du gouffre dont nul n'a pu scruter les profondeurs.

Il est impossible même d'en deviner la base, qui se perd dans une vapeur épaisse, et les bords ne sont visibles que le matin, avant que la brume de midi ait envahi tout le paysage. Quand les couleurs du prisme se dessinent sur cette blanche nappe et que la lumière polarisée forme une série d'arcs-en-ciel dans le brouillard, l'effet est magique, et c'est avec raison que la cataracte du Téquendama est considérée comme

1. La hauteur de la plus grande chute du Niagara est de cinquante mètres.

l'une des plus grandes merveilles de la nature dans l'Amérique du Sud.

L'altitude absolue de la nappe supérieure est de deux mille quatre cent soixante-sept mètres au-dessus du niveau de la mer. Sans cesse rafraîchie par la bruine que dégage la cascade, la température est souvent plus basse que celle de Bogotá, c'est-à-dire inférieure à quinze degrés centigrades.

La hauteur de la cascade a été bien des fois mesurée et les observations ont donné les résultats les

plus variés. Mutis a trouvé, avec le baromètre, 212<sup>m</sup>,75; — Ezquiaqui (mesurage), 220<sup>m</sup>,67; — Humboldt, d'après ses lettres, 177<sup>m</sup>,12; — Humboldt (mesure publiée), 182<sup>m</sup>,88; — Caldas, 183<sup>m</sup>,48. Enfin le baron Gros, après des mensurations répétées avec le plus grand soin, a donné 146 mètres, mesure qui a été considérée depuis comme exacte.

Vue d'un avancement de la roche qu'on nomme les *balconcitos* (petits balcons), la cascade présente un aspect formidable, mais la gorge est si resserrée que de nulle part on n'en peut bien saisir l'ensemble.

Sur la roche même baignée par la cataracte croît une plante curieuse, un *Podostemon*, dont j'ai cueilli des échantillons en me glissant, tout trempé, sous la première chute. Le *Gunnera scabra* étale ses immenses

feuilles rugueuses dans une fissure et surplombe l'abîme, et un grand Bégonia (*B. magnifica*) développe dans le brouillard, entre les éboulis des roches disjointes par la rupture des digues de l'ancien lac de Bogotá, d'admirables fleurs écarlates qui en font l'une des plus belles espèces du genre.

Édouard ANDRÉ.

(La suite à la prochaine livraison.)



*Begonia magnifica*, Linden. — Dessin de Faguet, d'après un croquis de M. André.



La maison des Rojas, à Fusagasugá (voy. p. 180). — Dessin de Riou, d'après M. André.

## L'AMÉRIQUE ÉQUINOXIALE

(COLOMBIE — ÉQUATEUR — PÉROU),

PAR M. ÉD. ANDRÉ, VOYAGEUR CHARGÉ D'UNE MISSION DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS<sup>1</sup>.

1875-1876. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### COLOMBIE.

Départ pour le sud. — Le Páramo de San Fortunato. — Un Bogotain et un Européen en voyage. — *El contadero*. — L'escalier des géants et le *camino de palos*. — La forêt de Fougères. — Glissades, chutes, orages. — Fusagasugá, description, histoire, habitants, fêtes, prison, cimetière. — Le serpent corail et les douaniers. — Le perruquier Saunier. — Le jardin et les orchidées de la quinta Lorenzana. — Excursion à Pandi. — Le pendu d'Arbelacz. — *L'Echmea columnaris*. — Pandi. — Le pont naturel d'Icononzo. — Descente dans le gouffre. — Une bataille au bout d'un fil. — Découverte géologique. — Les hiéroglyphes. — Retour à Fusagasugá.

Quand on a quitté Bogotá par le chemin de l'ouest, et suivi la plaine sablonneuse jusqu'à Soacha et Canoas, la savane se termine d'un côté par la faille gigantesque où le rio Funza se jette d'un seul bond en terre chaude par le « salto del Téquendamá », et de l'autre par une muraille de montagnes orientées au

1. Suite. — Voy. t. XXXIV, p. 1, 17, 33, 49; t. XXXV, p. 129, 145 et 161.

sud. Les bords dentelés de cet immense lac subandin ne sont interrompus nulle part, et les páramos les couronnent de frimas éternels.

Le sommet que nous devons franchir pour nous engager sur le chemin de Fusagasugá, après nous être arrachés à contre-cœur au spectacle grandiose de la cascade, s'appelait le « Páramo de San Fortunato ». Je le savais renommé depuis longtemps pour les ré-

coltes que plusieurs naturalistes de marque y avaient faites jadis, notamment Hartweg, Linden, Goudot, Lindig, Triana.

Je dirigeai donc la marche vers le sud-ouest. Nous longions à gauche l'un des éperons de la Cordillère orientale, connu sous le nom de « Cerro de Pasquillà », rameau détaché de ce páramo de Chipaqué dont l'autre versant m'était connu, et formant la ligne de faite des Andes, au-dessus des deux bassins de l'Orénoque et du Magdaléna. La plaine continuait toujours, mais en se resserrant de plus en plus, jusqu'à l'horizon barré par les hauts sommets que nous allions aborder. Sur la route poudreuse et blanche, dessinée par des murs de terre hauts de six pieds, et des fossés de refend qui remontaient les pentes et séparaient les *dueños* ou propriétaires de pâturages, une maigre végétation frutescente dépassait à peine les graminées des *lomas* ou pentes gazonnées.

En approchant de la ferme de Sibaté, où quelques saules pleureurs indiquaient la place d'une mare, et où les plaques bleuâtres des luzernières annonçaient depuis quelque temps les cultures, je tuai un petit crotales gris qui avait causé un soubresaut à ma mule. C'était, dit-on, un bon présage. La caravane allait d'une assez bonne allure, réserve faite des nombreux déchargements et rechargements de bêtes de somme que les péons recommençaient tout le long du chemin, avec accompagnement de jurons formidables. Timotéo, l'aîné des deux frères que nous avions engagés à Bogotá, revendiquait déjà la suprématie que lui donnait son âge, mais contre lequel l'autre s'insurgeait en secret. Je m'en aperçus et me permis de faire acte d'autorité à la première infraction. *Principiis obsta*, dit un sage proverbe.

A Puerta Grandé, localité composée de quelques chaumières où je remarquai une jolie variété à fleurs jaunes du « floripondo » (*Datura arborescens*) dont je pris des graines, et un *solanum* épineux à tiges tordues et à feuilles couleur de rouille, nous commençâmes à déchiffrer de loin le programme de notre ascension. Le chemin s'allongeait comme les anneaux d'un long serpent sur le flanc des montagnes. Des arbustes à bois grêle, myrtacées et mélastomacées, *Myrica* et *Baccharis*, reparurent et furent suivis des dernières fougères, *Acrostichum* et *Lomariopsis*. Quelques Composées frutescentes, les guirlandes grêles, aux belles fleurs écarlates, des *Mutisia*, les Fuchsias, les Broméliacées de Terre Froide, annonçaient la région des frimas et des brumes perpétuelles.

Nous étions costumés pour la circonstance. Tout Bogotain ne s'aventure pas dans le páramo sans un luxe de précautions particulier. Outre les grands pantalons de cuir (*zamarros*) que j'ai décrits, et la *ruana*, qui correspond au *poncho* péruvien et se compose uniformément d'une pièce d'étoffe percée, au milieu, d'un trou par lequel on passe la tête, il ne saurait oublier le cache-nez qui doit lui protéger la face et surtout les lèvres contre les gerçures du froid et la

poussière de la plaine. Sa tête est couverte du chapeau de feutre revêtu de sa *fonda*, toile gommée, sur laquelle la pluie peut couler impunément. Devant lui, le *bayeton* est placé sur la selle, roulé et attaché par des courroies. C'est un abri contre la pluie pendant le jour, et une couverture pour la nuit. Un sac de voyage (*almofrez*) est placé sur la mule de charge. Recouvert de peau de vache, et plié comme une serviette d'avocat, ce sac renferme le bagage et les provisions de bouche, quand on n'emploie pas le système des *petacas*, qui sont généralement préférées.

Il va sans dire que ce luxe de précautions, indispensable à tout Colombien de bonne lignée, est parfaitement incommode pour des voyageurs naturalistes, et que personnellement je m'étais appliqué à réduire ces *impedimenta*. J'avais adopté le système des hautes bottes, préférables aux pantalons de cuir et aux alpargatas, et avec lesquelles je ne craignais ni l'eau, ni les serpents, ni les variations de température. Un veston de drap à l'européenne, pourvu de nombreuses poches toujours prêtes à recevoir les objets recueillis, la chemise flottante, un foulard autour du cou, le grand chapeau de feutre, rarement la ruana qui gêne les mouvements et que je n'employais que contre la pluie, tel était mon accoutrement habituel. Il fallut cependant adopter les sabots-étriers de cuivre ou *estribos*, qui protègent si bien le pied contre les rochers et les racines, et les grands éperons américains. J'avais apporté des éperons d'Europe; ils furent tordus en deux heures. A toute force, il faut que le cavalier puisse enlever sa monture si elle s'embourbe, si un tronc d'arbre barre la route, s'il doit sauter d'une roche sur l'autre; en un mot, chaque fois qu'il faut se tirer d'un mauvais pas, c'est-à-dire cent fois par jour, ... quand tout va bien. J'avais passé mon fusil en bandoulière d'un côté, la boîte à herboriser de l'autre, et au flanc mon machété. La garniture de mes fontes était : mon journal de voyage, une boîte d'instruments d'observation, une pochette à aquarelle, un album de poche, un marteau de géologue, un revolver, quelques boulettes de chocolat, un briquet et un paquet de cigares; pour cravache, une baguette armée d'un crochet de fer, qui me servait à abaisser les branches. Derrière moi, Jean portait le baromètre Fortin, qui devait être toujours tenu debout et nous faisait damner, plus une grande boîte de fer-blanc où je versais de temps en temps mes récoltes, une pince à serpents, un filet à papillons, un échennilloir à manche articulé comme une canne de pêche, un filet-sac pour les plantes vivantes, sans parler du fusil et du sabre obligatoires. Les six bêtes de somme transportaient la tente de campement, les boîtes de conserves, les hamacs, les caisses de zinc et de bois, les fers et l'étain à souder, quelques vêtements de rechange, les moustiquaires, et toutes nos récoltes, en attendant un point d'arrêt favorable pour les expédier à la côte, et de là en Europe. Fritz, voyageant en touriste, était moins encombré, et des six mules de charge,

une seule lui suffisait. Il était d'ailleurs plus libre de ses mouvements depuis qu'il avait changé son mulet fourbu (*destroncado*) pour une bonne bête de selle, et, comme il était d'un calme, d'un sang-froid éprouvé, on pouvait compter sur lui en cas de besoin.

Tel était notre équipage en partant pour le sud de la Colombie. Nous l'avions préparé de notre mieux, ayant déjà acquis un peu d'expérience dans l'expédition des Llanos. Nos santés étaient bonnes; les jours de repos à Bogotá avaient effacé toute trace de fièvre; nous étions pleins d'espoir. Dans notre enthousiasme juvénile, nous ne parlions de rien moins que d'aller ainsi jusqu'à Quito, sans perdre une seule bête. Hélas! Voltaire l'a dit :

Nous tromper dans nos entreprises,  
C'est à quoi nous sommes sujets;  
Je fais le matin des projets,  
Et le long du jour, des sottises.

Avant peu de jours, nous allions faire la cruelle expérience de la vanité de nos calculs et nous trouver à la tête d'une collection de Rossinantes que nous devions semer peu à peu, estropiées et mourantes, tout le long de la route.

A la *boca del monte*, commencèrent les incidents. Le sentier serpentait sur des rampes détremées par les pluies et glissantes comme du savon. Une brume épaisse et froide nous pénétrait jusqu'aux moelles. Nous touchions à la région du Páramo de San Fortunato, qui domine les forêts de fougères en arbre. Pendant des heures, il nous fallut faire pour notre compte des prodiges d'équilibre, pendant qu'à chaque pas les mules s'enfonçaient dans la boue ou se renversaient sous leur charge.

Vers le *culmen* du páramo, les arrières ont formé une sorte de point d'arrêt, plate-forme assez vaste, à sol uni et gazonné, qui porte le nom significatif de *contadero*. C'est là, en effet, que bêtes et gens sont comptés après la montée, soit que les voyageurs viennent du nord, soit qu'ils montent du sud. Il n'est pas rare de constater des manquants à l'appel. Ce sommet, suivant le dicton du lieu, personne ne peut se vanter de l'avoir foulé sans être mouillé : *Nadie ha pasado ese punto sin lluvia* (nul ne l'a passé sans pluie), et les bourbiers y font sans cesse des victimes.

Nous avons sous les yeux les premiers gradins par lesquels nous devons descendre à Fusagasugá. C'était un escalier de deux mille trois cents mètres de hauteur.

Pour commencer, tout alla bien. Les mules trottaient sur des plans inclinés où l'herbe courte donnait un point d'appui à leur sabot. Le *contador* avait été satisfait; la caravane était complète. Mais une heure ne s'était pas écoulée que nous arrivions à une passe difficile. J'étais à l'arrière-garde, avec mes deux compagnons. Timotéo et Ignacio rassemblèrent leurs bêtes, les mirent à la file, se placèrent l'un devant, l'autre derrière, firent siffler leur grand fouet de cuir (*perrero*) et nous crièrent :

*Caballeros, cuidado! el camino de palos!* (Attention, messieurs! voici le chemin des troncs d'arbres!)

Nous étions engagés dans l'un de ces chemins *empalissados* dont on m'avait tant parlé. La situation était d'un pittoresque achevé. Qu'on se figure une pente de trente-cinq à quarante-cinq degrés sur une argile glissante, mêlée de tourbe et d'humus noir, détremée par des pluies incessantes. De temps en temps, un arrêt horizontal où le terrain devient mouvant, comme les fondrières de sphaignes du Limousin.

Tout transit serait impossible, si les indigènes, à défaut de secours de l'État, ne s'étaient creusé la tête pour pouvoir passer. « Nécessité l'ingénieuse » leur inspira d'aller chercher des troncs d'arbres, de les coucher côte à côte en travers du chemin tracé en zigzag, et de former ainsi une chaussée moins unie sans doute que l'avenue des Champs-Élysées, mais à peu près praticable.... quand elle vient d'être faite.

Les matériaux employés pour la construction de ces chemins ne sont pas des troncs ligneux, mais des tiges de fougères en arbre coupées dans la forêt voisine. Leur aspect est bizarre. Ces grands fûts de colonnes, noirs, rugueux, velus, annelés ou croisillonnés de cicatrices produites par l'empreinte des feuilles tombées, produisent le plus singulier effet, couchés ainsi côte à côte, comme des tiges de *Sigillaria* ou de *Lepidodendron* antédiluviens. Ça et là, une tête végétait encore, et redressait à l'extrémité de cette bille de bois étrange son élégante frondaison.

Tout est bien tant que la juxtaposition de ces troncs de fougères est conservée; mais elle ne dure pas deux jours après la mise en place. Sous l'effort du pied des mules et des eaux qui détremment sans cesse la boue du sous-sol, l'escalier est bientôt disjoint et ne présente plus que l'aspect d'une charretée de bûches qu'on viendrait de renverser. Vu d'en bas, le tout ne ressemble pas mal à un gigantesque escalier dont les marches auraient été bouleversées par un tremblement de terre! Et cette voie douloureuse dure ainsi pendant quelques kilomètres! Aussi je renonce à peindre les chutes sans nombre qui accidentèrent notre passage et après lesquelles nous atteignîmes enfin, ruisselants et couverts de boue, l'entrée de la grande forêt des fougères arborescentes (voy. p. 181).

Devant ce spectacle, le souvenir de nos peines s'évanouit. Dans la brume bleuâtre qui avait succédé à la pluie, des milliers d'admirables végétaux aux panaches plumeux, d'une grâce sans pareille, se dressaient comme de fins palmiers dont les feuilles auraient été remplacées par une gaze couleur d'émeraude. C'étaient de véritables arbres, dont la hauteur variait entre dix et quinze mètres, et qui sortaient d'un tapis délicat d'autres plantes cryptogames. J'ai compté douze espèces distinctes de ces fougères en arbre<sup>1</sup> et certainement il doit s'en trouver d'autres dans la région.

1. Voici la liste de ces espèces, répandues dans la Cordillère depuis Bogotá jusqu'à Fusagasugá: *Dicksonia Sellowiana*, Hook.;

Les unes ont le tronc couvert d'une épaisse toison de racines adventives noires ou rousses, les autres portent de gracieux losanges en cicatrices; toutes ont des frondes arquées en dehors et découpées comme une dentelle. Plusieurs sont armées d'épines sur leurs pétioles et sont enveloppées dans une laine dorée ou vêtues d'écailles caduques, brunes, aréolées d'une fine membrane transparente. Certaines de ces feuilles ont jusqu'à quatre ou cinq mètres de longueur et leur base est grosse comme le poignet.

Après avoir marché plusieurs heures dans cette forêt enchanteresse, que le Tasse n'a jamais entrevue dans ses rêves et qui aurait encore augmenté le charme de sa description des jardins d'Armide, nous vîmes graduellement la végétation changer, se parer de l'éclat et de la variété qu'apporte le voisinage de la Terre Chaude et dominer à son tour les fougères, désormais effacées dans la pénombre du sous-bois. L'admiration que nous causait cette nature virginale fut bientôt refroidie par une douche violente qu'un orage déversa sur nous avec une prodigalité dont nous nous serions bien passés. On a si souvent raconté ces tempêtes de la Cordillère, que je ne veux noter celle-ci que pour mémoire, et parce qu'elle avait transformé notre chemin en torrent profond. Il fallut mettre pied à terre sous un déluge effrayant. La pluie tombait à *cántaros* (à seaux); on l'aurait volontiers prise pour de la grêle. En quelques instants nous fûmes transpercés de toutes parts. Nos bottes se remplissaient; il fallait les vider de temps à autre.

Pour arriver à Barro Blanco, profonde québrada où le torrent avait démesurément grossi en une heure et où je ne laissai pas de cueillir une nouvelle espèce de Canna à fleurs jaunes, nous avons dû descendre par une série de marches taillées dans le grès, qui avaient encore ajouté à nos misères. La nuit s'avancait; nous étions encore loin de notre destination. Dans la bagarre diluviale, péons et mules avaient disparu et devaient être encore engagés dans la montagne, peut-être avec quelques jambes brisées. De plus, la faim nous torturait. La tasse de chocolat absorbée avant le lever du soleil était loin.

A la cabane d'Aguadita, je demandai en vain quelque nourriture. *Nada, señor, nada*, fut la réponse. (Rien, monsieur, rien du tout). Nous étions donc condamnés à gagner Fusagasugá, sans manger, sans guide, en pleine nuit, trébuchant à chaque pas sur un sol glaiseux et ruisselant, tirant nos montures par la bride, traînant le pied et portant bas l'oreille.

A sept heures et demie du soir, par conséquent après une heure et demie de cette marche nocturne, les premières lumières parurent. Il était temps : notre état faisait pitié.

*D. conifolia*, Hook. ; *Cyathea Lindeniana*, Presl. ; *C. Mettenii*, Karst. ; *C. frondosa*, Karst. ; *Alsophila aculeata*, Kl. ; *A. frigida*, Karst. ; *A. pruinata*, Kl. ; *A. obtusa*, Kl. ; *A. petiolulata*, Karst. ; *A. farinosa*, Karst. ; et *Marattia Kaulfussii*, J. Sm., à grosses souches noires rappelant les *Angiopteris* de Java.

J'avais des lettres de recommandation pour deux notables du lieu, MM. Manuel Haya et Zoilo Dias, mais nous ne pouvions nous présenter dans cet équipage et nous nous mîmes à chercher un logement. J'en trouvai un chez un nommé Rojas, dont la femme, solide commère à la robuste poitrine et aux longs cheveux noirs qu'elle passait la journée à peigner, nous prépara maternellement le vivre et le couvert (voy. p. 177). Un chupé de pommes de terre et de bananes remplit bientôt la marmite, nos bêtes furent dessellées et mises au pré, et une salle vénérable reçut un coup de balai, au grand désarroi des araignées et des scorpions qui y croissaient et multipliaient depuis de longs mois dans une paix profonde (voy. p. 177). Les deux péons et les mules arrivèrent deux heures après, couverts de boue, mais sains et saufs. Après s'être séché tant bien que mal, tout le monde s'étendit sur sa couverture.

Un radieux soleil illuminait Fusagasugá et ses environs quand je me levai le lendemain. Le thermomètre marquait seize degrés, et monta bientôt à vingt degrés, température moyenne du lieu. L'eau du ruisseau, qui servit aux ablutions matinales, accusait quinze degrés. Le paysage était charmant. Devant nous, une longue plaine inclinée vers le sud-ouest comme une table et encadrée par une double ligne de cerros ou pics, indiquait le fond du lac qu'une digue rompue a déversé dans le Magdaléna. Les sillons creusés par les eaux se lisaient sur les roches aplaties; des grès énormes, roulés des hauts sommets, se dressaient de place à autre, arrêtés par quelque saillie du sol; toutes les traces d'un vaste déluge provenant de la rupture de barrières puissantes se peignaient nettement aux regards de l'observateur le plus superficiel.

Fusagasugá est une petite ville, ou mieux un gros village, admirable par sa situation sur le flanc boisé de la Cordillère et au centre d'un immense panorama, mais assez laid par ses habitations. Une place en pente, dominée par une église à demi ruinée, revêtue de plantes pariétales et à perron disjoint, en forme le centre. La rue principale — j'allais écrire la seule — est pavée de cailloux roulés, par places, et pourvue de caniveaux qui font peu d'honneur aux ingénieurs du cru. Les maisons sont en bois et en terre, couvertes de paille ou de tuiles grossières, et chacune d'elles possède une *tienda* ou boutique, *emporium* où le luxe européen est représenté par des boîtes de sardines, de la cretonne de Mulhouse et des images d'Épinal. Le district compte environ trois mille sept cents habitants, répandus plutôt dans les alentours que dans la ville même.

Ce centre de population a son histoire, qui remonte certainement à une antiquité assez reculée. Avant la Conquête, les Indiens Sutagaos y avaient établi un poste important. D'un tempérament guerrier, ces sauvages étaient sans cesse en lutte avec leurs voisins les Panchés et autres tribus. Leur nombre diminua considérablement après la Conquête. C'est alors



La forêt des fougères arborescentes. — Dessin de Riou, d'après les croquis et les sujets rapportés par M. Andre.

qu'ils se crurent plus en sûreté à Pasca, vers l'est, où ils se retirèrent en 1776. Peu d'années après, ce pueblo était érigé en paroisse.

C'est auprès de Fusagasugá qu'eut lieu une fameuse bataille, dont le souvenir a été conservé jusqu'à nous par les habitants, entre le fameux cacique ou *cipa* de Bogotá nommé Saguanmachica, et le chef des Indiens de Tunja, l'*usaque* Usatama. Après un combat long et sanglant qui rougit les eaux du rio de Fusagasugá du sang de nombreuses victimes, Saguanmachica mit son adversaire en complète déroute.

Un autre fait plus important pour l'histoire de la Nouvelle-Grenade se rapporte à la venue de Belalcázar et de Quésada dans cette contrée. C'est par le chemin de Fusagasugá que passèrent les premiers pores qui furent transportés dans la savane de Bogotá où ils apportèrent les éléments d'une industrie féconde pour l'alimentation publique.

Je passai deux jours à visiter Fusagasugá et ses environs, tout en préparant une excursion plus importante pour Pandi, où m'attiraient les hiéroglyphes des Indiens et le pont naturel d'Icononzo. La forêt au nord me livra ses plus beaux échantillons de fougères en arbre, qui furent emballés et expédiés en Europe.

La chasse aux oiseaux et aux insectes me fournit de beaux sujets, entre autres un superbe exemplaire du coq de roche à queue noire nommé par les indigènes le *berreador* (*Pipra rupicola*) à cause de son cri, assez semblable à un beuglement.

De gros mollusques allongés (*Bulimus oblongus*) forment une nourriture qui correspond, pour les habitants, à nos escargots de Bourgogne, dont ils rappellent tout à fait le goût.

Les serpents abondent dans la plaine. Je récoltai de beaux échantillons des diverses *cascabeles* qui se trouvent dans la forêt voisine et qui atteignent plusieurs mètres de longueur. L'une de ces espèces, nommée *culebra cazadora* (le serpent chasseur), est de grande taille, et fait une consommation énorme des lapins qui pullulent dans les montagnes du voisinage. Le serpent *taya* est encore redoutable, mais moins cependant que le terrible *coral*, dont la robe noire et vermillon, par anneaux alternatifs, et les fines écailles imbriquées sont très-élégantes. Je réussis à en prendre un vivant et à l'envoyer en Europe, mais il fut perdu à l'arrivée<sup>1</sup>.

La récolte des orchidées, à Fusagasugá, m'intéressait particulièrement, surtout celle des *Cattleya*, dont

1. Ce serpent a défrayé un instant la presse française et étrangère, qui s'est livrée, sur cet incident, à des fantaisies plus ou moins ingénieuses. Voici ce qui s'était passé : J'avais moi-même, à Fusagasugá, enveloppé le *coral* dans des étoupes, et l'avais placé dans une caisse de zinc hermétiquement close et percée de petits trous. On sait que les serpents peuvent vivre six mois et plus en cet état, sans manger. Sur la caisse, expédiée en Europe par la Belgique, j'avais écrit : *Serpent venimeux. Ne pas ouvrir la boîte.* A la douane de Lille, les employés, dit-on, flairant de la contrebande, enlevèrent le couvercle. Le coral leur sauta à la figure, et ils s'enfuirent, pendant que l'animal se sauvait de son côté. Il n'a jamais été retrouvé.

les nuances étaient de la plus grande beauté. Ces superbes épiphytes à fleurs roses, lilas, blanches, à la belle violet et doré, atteignent là-bas le diamètre de la main ouverte; elles formaient de grosses touffes sur les arbres, et surtout sur les rochers roulés du rio Cuja. On y trouve les *C. Trianae*, *quadricolor*, *Mossivæ* et *Bogotensis*, dont j'expédiai plusieurs caisses.

Mes observations au milieu même de la population ne m'offrirent qu'un médiocre intérêt. La paresse et la saleté y dominant en souveraines. Sous ce climat délicieux, dans une contrée où le café, la canne à sucre et les productions de la terre tempérée viennent à souhait, c'est pitié de voir un peuple fainéant et méprisable à ce point. Toute l'industrie, à part le transport des charges à Bogotá par un chemin que personne ne songe à améliorer, consiste à vendre quelques étoffes et objets divers d'importation européenne, et à cultiver les rares végétaux nécessaires à la vie de chaque jour.

Une fois ou deux par an, la grande place est le théâtre de réjouissances publiques, dont la *fiesta de toros* est la principale. On choisit un taureau d'allure assez pacifique, et on lui coupe l'extrémité des cornes avec une ficelle à laquelle on imprime le mouvement d'une scie. Puis la place est renfermée par des palissades, et on lâche la bête, que les *toreros* excitent avec leurs *ruanas*. Ni l'*espada* ni les *banderillas* ne sont employées à ce ridicule pastiche des *corridos* espagnoles, qui suffit à la bravoure de MM. les Fusagasugaños. Pendant ce temps, les gamins courent dans les rues, armés de cylindres de bambou couverts d'une membrane dans laquelle est placé un fil, et font de cet appareil un téléphone rustique que j'ai entendu nommer *fonoscopio* par un indigène, le señor Rivas.

La prison jouissait autrefois d'une notoriété particulière, non par sa construction, mais par ses habitants. On y allait voir, paraît-il, les prisonniers, qui se gardaient bien de prendre la clef des champs, malgré toutes les facilités qui leur étaient libéralement offertes. « La loi nous défend de fuir, disaient-ils, et c'est assez. » Soumission touchante! De si vertueux citoyens eussent mérité certainement d'être élargis, si... l'esclavage avec le pain assuré par le gouvernement n'avait mieux répondu à leurs nobles aspirations que le travail et la liberté! Je regrette de n'avoir pas eu le temps de m'assurer si les prisonniers de Fusagasugá sont toujours aussi dignes du prix Montyon.

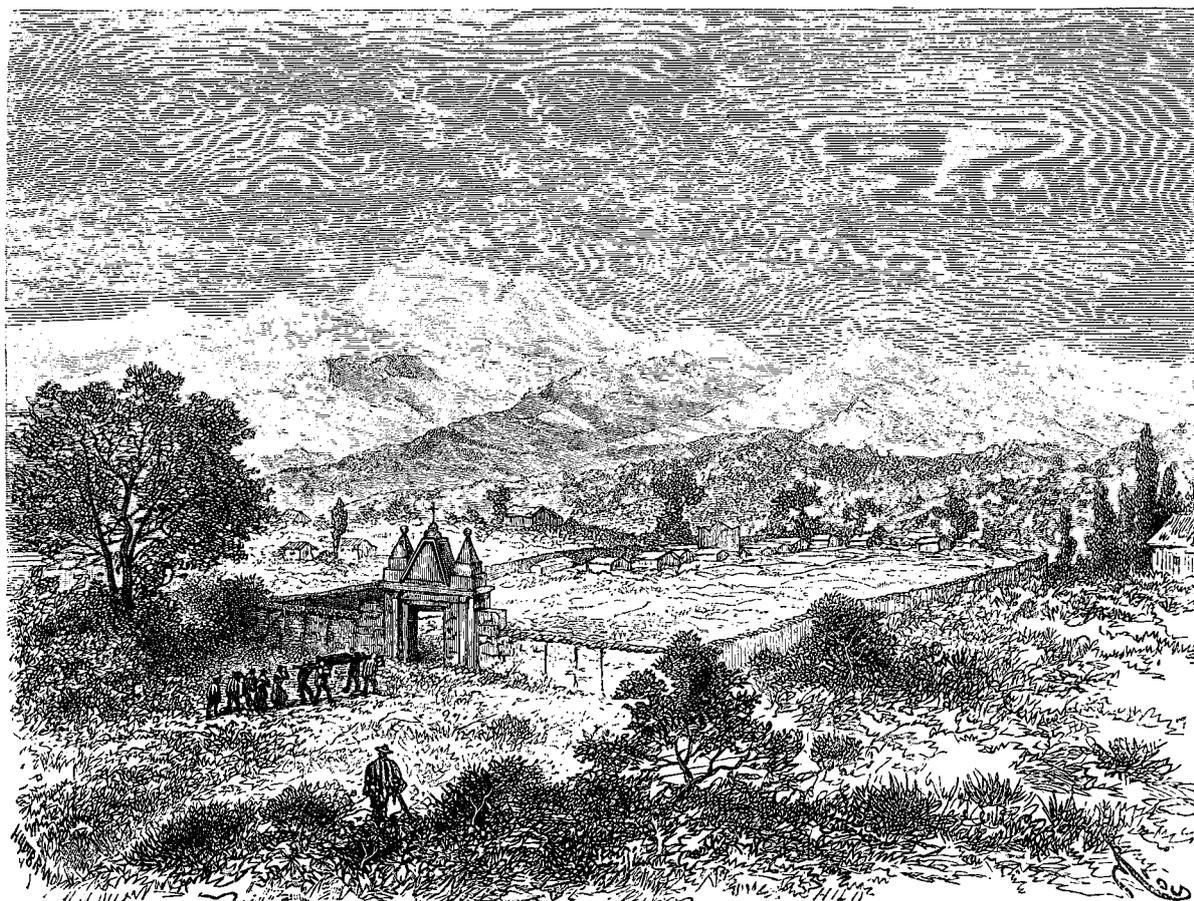
Le cimetière vaut une visite. Il est situé à l'ouest de la ville, sur une petite colline qui domine le rio de Fusagasugá et que représente fidèlement notre dessin. Les tombes sont aux trois quarts enfouies dans l'herbe, et se dressent çà et là dans ce désert entouré de murs, où l'entrée est ornée d'un « porton » datant évidemment des premiers temps de la Conquête.

A quelque distance du bourg, des haciendas assez bien cultivées nourrissent, pendant l'été, les familles des Bogotains qui viennent en villégiature dans ce climat tempéré. L'une d'elles appartient à un Fran-

çais fort connu à Bogotá, M. Saunier. Je le trouvai surveillant sa récolte de café. Il s'en louait beaucoup et se montrait très-fier des beaux produits qu'il obtenait. Sa plantation, petite mais bien divisée par billons, était prospère et vraiment agréable à voir. Son jardin contenait quelques arbres fruitiers d'Europe, pommiers et pêchers surtout, assez peu brillants, comme tous les arbres du nord qu'on transporte sous les tropiques, et même une plantation d'asperges dont il disait merveille. Des fleurs venues de France ornaient ses plates-bandes, et quelques jambosiers (*Eugenia Jambos*), connus en Colombie sous le nom de

*poma rosa*, montraient leurs grandes fleurs à étamines blanches et leurs petits fruits à saveur coriace et douceâtre rappelant l'odeur de la rose.

On a beaucoup discouru, à tort et à travers, sur M. Saunier. Un auteur même a commis à son sujet une assez mauvaise action; il a médité de lui, après avoir reçu ses bons offices. La vérité est que M. Saunier, arrivé à Bogotá, il y a quelque vingt-cinq ans, en simple perruquier, ouvrit boutique, et parvint en peu de temps à la fortune et à la réputation. Il était intelligent, entreprenant, avait fort bonne opinion de lui-même, voyait toute la société bogotaine en déshabillé,



Cimetière de Fusagasuga. — Dessin de Riou, d'après l'album de M. André.

et bientôt l'État n'eut plus de secrets pour lui. En même temps que ses cosmétiques, il se mit à vendre des colibris, des insectes, des minéraux, des plantes, introduisit des graines d'Europe, des produits de toute sorte, fit la banque, la commission, devint l'homme universel, et prétendit — paraît-il — jouer un certain rôle dans la politique colombienne, en deux ou trois circonstances. On pense bien que ces allures lui firent autant d'envieux et d'ennemis qu'il en pouvait attendre d'une population qui n'aime pas à se remuer ni qu'on se remue chez elle. Quelques mésaventures s'ensuivirent. Ont-elles guéri le Figaro franco-bogotain ? Je ne sais, mais je l'ai trouvé gros et gras à Fusaga-

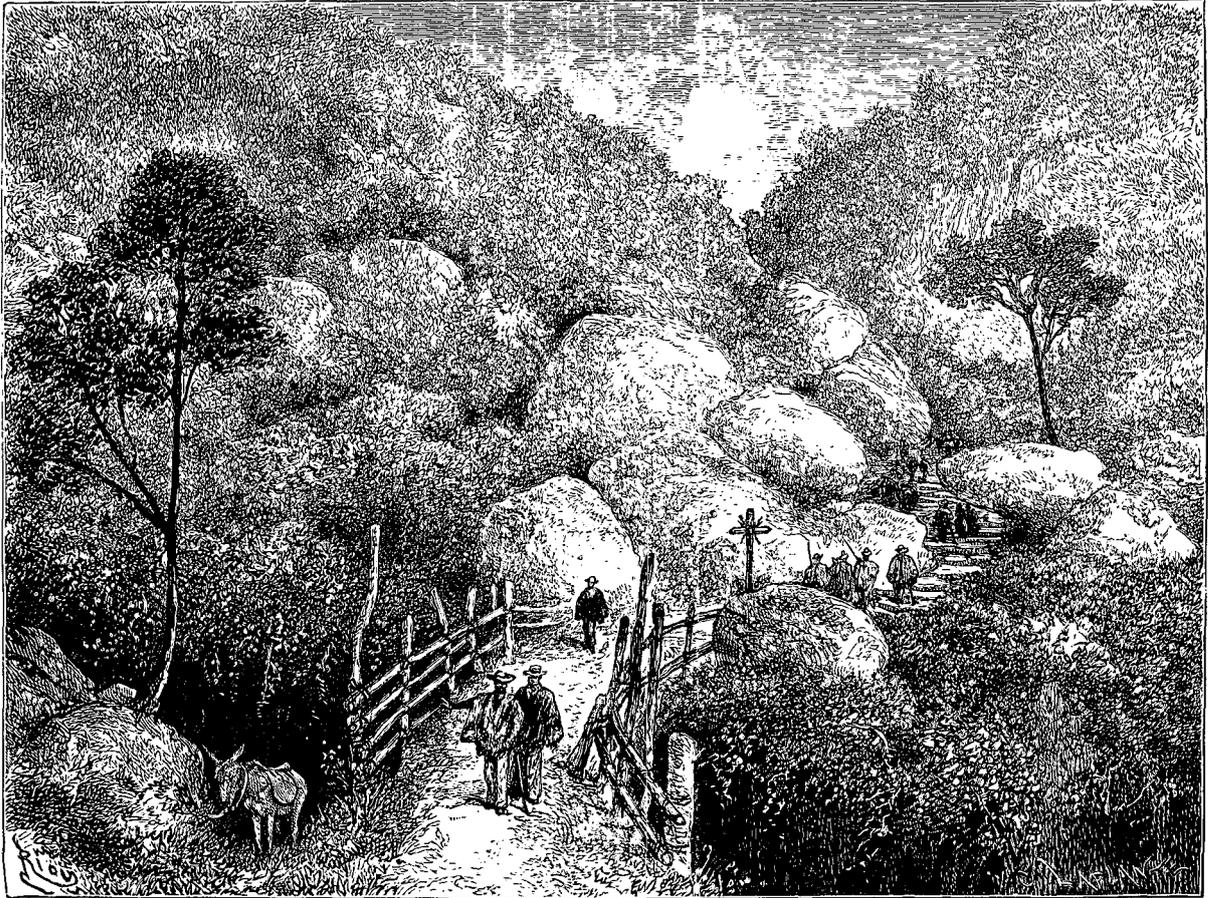
sugá, cultivant ses terres dans cette médiocrité dorée que chantait Horace, *procul negotiis*, et paraissant peu regretter ces grandeurs qu'il avait un moment ambitionnées.

Les alentours de Fusagasugá, à l'exception de Pasca, que je me proposais de visiter un peu plus tard, commençaient à m'être familiers. J'avais fait une série d'observations barométriques et thermométriques dont la moyenne m'avait donné dix-huit cent sept mètres d'altitude et vingt degrés de température moyenne au niveau de la place. Les envois de plantes se préparaient. Je résolus d'effectuer l'excursion de Pandi avant de fermer mes caisses.

Le 7 février, à sept heures du matin, nous étions sur la route. La distance de Fusagasugá à Pandi n'est pas grande, puisqu'elle n'atteint pas cinquante kilomètres, mais il faut pour la franchir une journée presque entière. Le chemin, sans être des plus mauvais, est formé de montées et de descentes sans fin, suivant la coutume américaine, réfractaire à l'idée de contourner une pente. Les mules passent ainsi leur vie à faire avec l'horizon, soit de tête, soit de queue, un angle variant entre vingt-cinq et quarante-cinq degrés. On quitte Fusagasugá par l'extrémité est de la grande rue, qui débouche sur des haies d'ipomées bleues et

de buissons de *Centropogon*. Les premiers arbres apparaissent couverts des chevelures d'une Broméliacée qui appartient à la section jonciforme du genre *Tillandsia*. On l'appelle ici *quiche*. Nous verrons que peu de familles de plantes ont reçu plus de noms vernaculaires que les Broméliacées. La plaine s'étale bientôt dans toute sa nudité. Elle est ponctuée dans toute son étendue par des grès roulés qui attestent le *desaguadero* (déversoir) par lequel le grand lac s'est vidé.

A chaque distance de cinq cents mètres, le passage est barré par une porte en bois, nommée *puerta de golpe*. C'est une invention destinée à empêcher le bétail de



Au-dessus du pont d'Icononzo (voy. p. 187). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

s'enfuir, et aussi à tourmenter les cavaliers. Pour ouvrir cette barrière, il faut amener la tête de sa monture le long du côté mobile, se pencher sur sa selle, soulever la lourde machine, passer tant bien que mal en s'écorchant les jambes, et ne lâcher la porte qu'après l'avoir dépassée. Elle retombe alors de son propre poids, et le plus souvent frappe les jambes de derrière du cheval. Ce manège recommence sans cesse, heureux encore quand il ne faut pas descendre et remettre en place une autre porte à barreaux horizontaux, car le Colombien considère comme un délit de ne pas refermer une porte ainsi ouverte en passant.

On traverse à gué le rio Cuja, qui a creusé torren-

tueusement son lit dénudé au milieu de la glaise et des grès, et va se jeter à quinze kilomètres de là dans le rio de Sumapaz. La rive gauche est escarpée; on la remonte dans une boue affreuse qui donne un triste avant-goût des plaisirs de ce voyage. Puis le terrain devient plus sain et plus accidenté. C'est une suite de montagnes et de ravins que suivra désormais le sentier jusqu'à Pandi. Dans les parties élevées du parcours, les arbres se couvrent du manteau gris flottant que forment les innombrables fils argentés du *Tillandsia usneoides* (*barba de palo*). Des Hydrocharidées à fleurs blanches nagent à la surface des flaques d'eau.

Un seul village existe sur le parcours. C'est Arbe-



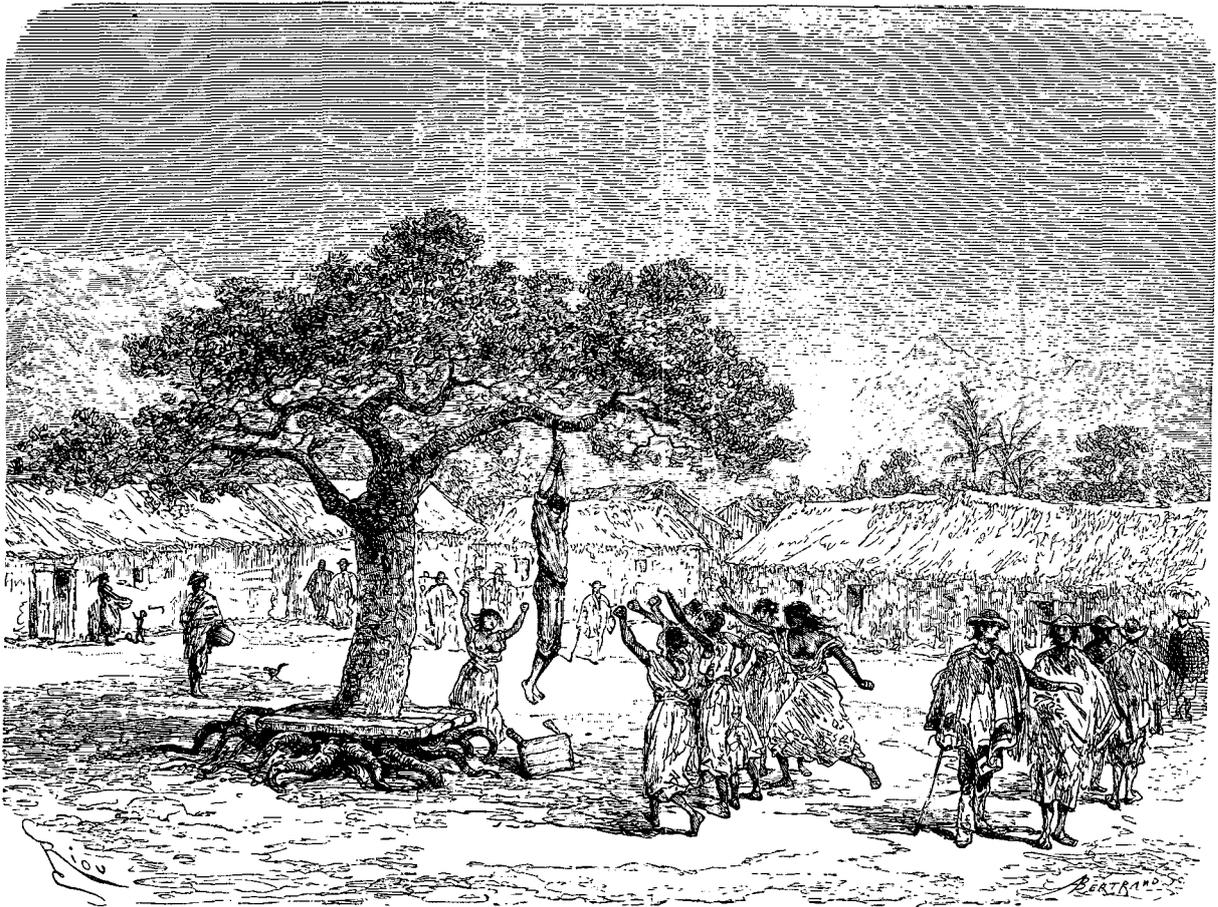
Descente dans le gouffre d'Icononzo, à Pandi (voy. p. 188). — Dessin de Riou, d'après un dessin de M. André.

laez, population de quelques centaines d'âmes logée dans des cabanes de chaume assez propres. Au moment où nous le traversions, nous fûmes témoins d'un singulier spectacle. Sur le milieu de la place, un homme était pendu à l'un de ces grands *Ficus*, sous l'ombrage duquel se concluent les marchés privés. Un groupe de commères lui montraient le poing, gesticulaient autour de lui, l'invectivaient dans une langue qui me parut proche parente de celle de mesdames du carreau des Halles de Paris. On l'avait attaché par les poignets à une grosse branche. L'escabeau qui avait servi à le hisser gisait à terre, renversé d'un coup de

pied. La face exsangue du patient indiquait qu'il était à bout de forces et qu'il allait s'évanouir. Indigné, j'allai interroger le *dueño* de la boutique du coin.

« *El es un ladrón* (c'est un voleur), me dit-il. On va le laisser là jusqu'à ce qu'il ait confessé son crime, et dit ce qu'il a fait des bestiaux dérobés. »

J'admire cette justice sommaire, cette loi de Lynch grenadine, à coup sûr très-expéditive, sinon très-efficace, et nous poursuivîmes notre chemin. Nous n'avions pas fait cinq cents mètres que nous étions descendus dans le lit d'un torrent nommé *quebrada de la Honda*, dont je trouvai l'altitude égale à seize cent



Le pendu d'Arbélaez. — Dessin de Riou, d'après l'album de M. André.

quarante-trois mètres. Sur les arbres et sur les rochers erratiques qui bordaient ce joli affluent du rio de Sumapaz croissait une plante dont le souvenir ne sortira jamais de ma mémoire. C'était une grande Broméliacée à feuilles longues d'un mètre, d'un rouge de sang sur les deux tiers de leur longueur, et portant une hampe géante, haute de 2<sup>m</sup>,50, cylindrique et couverte d'ovaires d'un jaune d'or. L'espèce était nouvelle; je m'en suis assuré depuis mon retour en Europe; elle portera le nom d'*Echmea columnaris*, Éd. And.

Des pentes abruptes, des quebradas, d'autres pentes, d'autres quebradas, des bosquets épais parmi lesquels je rencontre une Apocynée extraordinaire à fruits

ailés, gros comme le poing, poison terrible, bien connu des indigènes; plus loin, les énormes fleurs blanches du *Cereus Pitajaya*, quelques glissades et quelques coups de soleil, et nous voilà enfin à Pandi, où nous mettons pied à terre à quatre heures et demie du soir, par un temps superbe.

Le village de Pandi, nommé aussi Tumbia ou Mercadillo, est situé à mille mètres au-dessus du niveau de la mer, à mi-côte de l'un des contre-forts est de la Cordillère orientale. Il domine le rio de Sumapaz dont le cours se devine le long des cerros du sud, jusqu'à la « mésa » de Limonès et la vallée de Melgar, par où l'on rejoint la plaine du Magdalena.

Il me fut impossible de songer à souper ni à dormir sans avoir au moins aperçu le célèbre pont d'Icononzo, but de cette excursion, que je me proposais de visiter plus en détail le lendemain. Les péons et les mules de charge furent donc installés à la posada, et nous poursuivîmes notre chemin pendant vingt-cinq minutes encore, franchissant un joli ravin, dont les bords étaient frangés d'ingas roses en fleurs, et débouchant enfin, après une descente en escalier, sur le tablier même du pont (voy. p. 184).

Nous foulions donc du pied ce lieu fameux qui a fourni à M. de Humboldt une de ses descriptions pompeuses, où le baron Gros a fait des études précises, et que la géographie de Malte-Brun a popularisé.

Tout d'abord, à l'arrivée, on a peine à croire que ce soit bien là cette merveille si vantée. Le chemin escarpé qui serpente à travers les grès arrondis et les arbres clair-semés, brûlés du soleil (*Laportea*, *Clusia*, myrtacées et mélastomacées diverses), descend brusquement sur un palier où s'amorce un pont de bois couvert de terre et d'herbes, ressemblant à tous ceux qu'on a déjà vus, et que distinguent seulement quelques poteaux vermoulus, servant de parapet. On sent vaguement qu'au-dessous passe un cours d'eau, mais on ne le voit pas. L'autre bord de la rivière est abrupt, épaissement drapé dans le feuillage au travers duquel monte le chemin au milieu des rochers. Mais avancez-vous sur ce pont branlant et penchez-vous avec précaution sur la balustrade du côté de l'est : vous reculerez d'horreur !...

A vos pieds s'ouvre l'abîme noirâtre, l'immense faille à parois verticales, où coule le rio de Sumapaz, à trois cents pieds de profondeur. Ce sillon blanchâtre, aux reflets d'acier bruni, c'est la rivière emprisonnée et bondissante au fond de son étroit canal.... Quand

le regard s'est enhardi et habitué à cette demi-obscurité, il perçoit, de temps à autre, des flèches qui passent au-dessus des flocons d'écume, pendant que des cris stridents se détachent sur le sourd grondement des eaux. Ce sont les *guapacos* (prononcez *gouapacos*; voy. p. 189), oiseaux semi-nocturnes qui habitent les profondes cavernes de la crevasse et pullulent dans

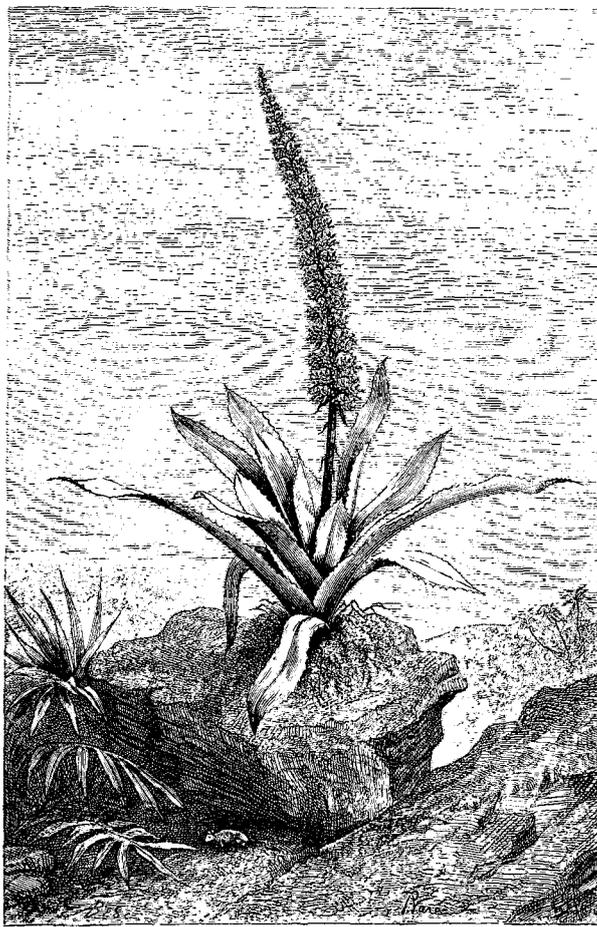
ses profondeurs. Jetez une pierre au fond du gouffre; elle y produit un bruit sourd que les rochers répercutent avec force. Un coup de fusil réveille des échos formidables et jette l'épouvante parmi la gent ailée.

C'est au-dessous de ce pont de bois, à six mètres plus bas, que se trouve la grosse pierre ou grès roulé, plus large que le lit de la rivière, qui a motivé les dissertations de nombreux voyageurs. On peut l'atteindre, avec quelque difficulté, par les aspérités du schiste feuilleté dont le lit domine l'endroit où gît la roche et sur la paroi duquel les exfolations ont formé une sorte d'escalier. Dès qu'on a touché la grosse roche placée en travers de l'abîme, et que des pierres plus petites, entassées et clavées, semblent consolider encore, on est placé immédiatement au-dessus du gouffre, et l'on entend mugir le torrent.

J'en étais là de mes observations, lorsque la nuit vint à tomber; il fallut quitter la place. Les *guapacos* commençaient à sortir de leurs cavernes et nous assourdissaient de leurs cris.

Nous rentrâmes à Pandi par une température de vingt-cinq degrés, dans une atmosphère limpide, au milieu d'un calme que troublait à peine le chant des cigales, repassant dans notre esprit ce que nous venions de voir et tout prêts à organiser l'exploration sérieuse du lendemain.

Notre hôtesse, la señora Mercédès, avait mis cuire à notre intention des petits pains de sa composition



*Æchmea columnaris* (Éd. And.). — Dessin de Varé, d'après une aquarelle de M. André.

Port. — Détails analytiques : Coupes longitudinale et transversale de l'ovaire; une fleur entière; un ramule en fruits.

dans son four de terre, isolé sous un rancho au fond de la cour, et qui est d'une forme particulière dans cette partie de la Nouvelle-Grenade. Pendant notre course au pont d'Icononzo, elle avait préparé le souper, qui fut rapidement expédié, et fait demander l'alcalde, Eufanio Garzon. Je n'eus pas de peine à obtenir de lui qu'il choisît une dizaine d'hommes vigoureux. Des cordes de cuir (*rejos*) furent préparées, ainsi que mon équipement, car j'avais décidé que je tenterais la descente à plomb, au bout d'une corde, afin d'observer et de mesurer la faille dans toute sa hauteur.

Le lendemain matin, je m'éveillai avec un accès de fièvre intermittente dont j'avais senti les premières atteintes à Fusagasugá. Trop faible pour pouvoir agir en cet état, je dus, à contre-cœur, céder ma place à Jean, qui voulut obstinément se livrer à cette effrayante suspension. On prépara donc l'accoutrement nouveau

sous lequel il devait essayer l'aventure. Attaché solidement par quatre cordes de cuir éprouvées, et qu'on lui avait passées sous les aisselles et sous les cuisses et fixées à la ceinture, il portait un sac de toile de *pita*, nommé *costal*, un fusil, un marteau et un large couteau ou court machété.

L'expédition arriva de bon matin au pont d'Icononzo, le 8 février 1876, date qui doit rester fixée dans la mémoire des acteurs et des spectateurs, venus au nombre de plusieurs centaines. Entre les blocs roulés, sur les côtés de la grosse pierre et un peu au-dessous d'elle, une ouverture, de soixante-dix centimètres de diamètre environ, était béante au-dessus de l'abîme. C'est par là que s'effectua la descente. Les hommes furent installés autour du trou. Tous étaient pleins d'une ardeur qu'il fallut modérer de peur d'un manque d'ensemble. De leur union dépendait le succès de l'entreprise.



Un four couvert, à Pandi. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

Le câble de cuir avait été roulé avec soin. Tout auprès, une ficelle, à l'extrémité de laquelle une petite pierre avait été fixée, devait porter un papier servant à une correspondance télégraphique, quand le bruit du torrent empêcherait l'explorateur d'entendre les voix d'en haut.

Tout était prêt. Au signal donné la corde fila, lentement, larguée par les hommes à intervalles égaux. Jean eut bientôt atteint une profondeur suffisante pour voir le dessous de la pierre tombée et observer la manière dont elle était insérée sur l'un et l'autre bord de la faille. Il n'avait qu'à lever la tête, regarder attentivement, et répondre avec précision aux questions qui lui étaient faites. Quelle ne fut pas sa surprise de constater que cette roche, bloc de grès en dessus, était de schiste en dessous ! Au lieu de la surface arrondie d'un bloc roulé par les eaux, c'était une voûte ogivale qu'il apercevait, avec ses pieds-droits reposant

sur les parois du gouffre et ses nervures en assises rompues par fragments lamellaires. Cette découverte était un trait de lumière : la roche d'Icononzo n'était pas suspendue librement au-dessus du rio de Sumapaz ; elle reposait tranquillement sur un lit de schiste ininterrompu qui traversait le vide (voy. p. 185).

Les mesures prises, on continua de filer le câble. Les couches alternes de grès et de schiste, au nombre de sept depuis le niveau du pont de bois, dont j'avais déterminé l'altitude à huit cent trente-six mètres au-dessus du niveau de la mer, furent mesurées.

A la hauteur de trente mètres, une première grotte apparut, creusée dans le schiste, et habitée par les fameux oiseaux nocturnes qu'il s'agissait de saisir et de rapporter. Leurs nids, formés d'une boue noire solidifiée, tapissaient toutes les parois, comme ceux des hirondelles sous nos corniches. Dix mètres plus bas, une table de grès, avançant au-dessus du rio, formait

le sol d'une deuxième caverne. Jean les explora toutes deux malgré les cris des guapacos et fut assez heureux pour en rapporter un vivant, avec un nid et trois œufs<sup>1</sup>. Puis la descente continua; mais deux incidents imprévus vinrent compliquer la situation, déjà fort périlleuse, de cet homme suspendu dans le vide, comme une araignée descendant au bout de son fil, du haut d'une cathédrale. La table de grès que je

viens de citer faisait une saillie qui couvait la corde et empêchait de voir de haut en bas. C'est au-dessous de ce point que Jean fut assailli par des milliers de guapacos, aux griffes et aux becs acérés. A tour de bras il dut s'escrimer de son machété contre l'essaim furieux, en criant de toutes ses forces qu'on le remontât. La ficelle « télégraphique » avait été rompue dans la descente et les petits papiers ne fonctionnaient plus.



Jean attaqué par les Guapacos. — Dessin de Riou, d'après M. André.

Mais personne n'entendait; le bruit du rio et surtout celui de deux cents femmes et enfants grimpés sur les roches d'alentour couvrait tout.

1. Cet oiseau est une sorte d'engoulevent, trouvé autrefois par Humboldt dans les grottes de Caripé, au Vénézuéla, et depuis à Chaparral (Colombie) et dans quelques autres endroits. Il est resté extrêmement rare, et les spécimens connus dans les musées d'Eu-

Plus bas, survint un danger plus grave. La corde glissait toujours.... Les bouillons du Sumapaz, encaissé dans un lit de douze mètres de large, se bri-

rope sont clair-semés. Son nom est *Steatornis Caripensis*. Il est gros comme un pigeon; son plumage est fauve et ocellé de blanc. Il se nourrit de fruits aromatiques, et sa graisse est estimée dans la médication locale. On l'appelle *Guacharo* au Vénézuéla.

saient avec fracas sur les rochers entassés dans son lit. La voix de Jean se perdait dans cette rumeur formidable. Déjà ses jambes étaient immergées... D'un coup d'œil il chercha l'endroit où il pourrait se jeter à la nage et tenter de se sauver, au risque d'être mis en pièces par les roches, et il leva le bras, prêt à couper le réjo, en proférant un appel désespéré...

Cette fois il fut entendu. Vingt bras robustes le hissèrent et il fut remonté à la surface de la terre aux applaudissements de l'assistance!

Les mesurages et les croquis que je complétais personnellement le lendemain, dans une nouvelle descente partielle, permettront de fixer désormais avec exactitude la configuration et les proportions exactes du pont d'Icononzo et du rio de Sumapaz à ce point. Une observation attentive m'a donné les détails suivants.

Le pont de bois que les habitants ont placé au-dessus de la roche tombée est long de douze mètres soixante centimètres seulement, ce qui démontre l'étréoussesse extrême du lit de la rivière en cet endroit, et large de deux mètres quatre-vingts centimètres d'une palissade à l'autre. Cette palissade est formée de quelques pieux assez frêles et vermoulus, reliés par des lianes, et qui ne protégeraient pas un passant contre une chute. Les poteaux qui soutiennent le pont reposent sur la pierre tombée. Le tablier est couvert de terre sur une surface d'un mètre de large, et des herbes pendent de chaque côté. Jusqu'à la hauteur du pont de bois, la masse de la montagne est composée d'un grès homogène de couleur gris jaunâtre. Au tablier du pont commence la première couche de schiste inclinée.

A l'entrée du pont, à droite, parmi les broussailles, en se glissant sur les aspérités du schiste, on arrive au niveau de la principale roche. En s'approchant, on voit que cette roche barre entièrement la crevasse. Elle est creusée en dessous de manière à former une sorte d'arc qui laisse un vide sous lequel on peut se glisser en rampant. Les naturels ont appelé cette pierre la *Cabeza del Diablo* (Tête du Diable). Sa longueur apparente (la partie sud étant recouverte d'une épaisse couche de terre éboulée sous laquelle disparaît le reste de la pierre, reposant probablement sur l'autre rive du rio) est de sept mètres, sa largeur de six mètres quarante centimètres, et son épaisseur moyenne de deux mètres soixante centimètres (le baron Gros a indiqué à tort quatre mètres d'épaisseur). Cette pierre arquée repose sur un sol en pente, formant un deuxième pont recouvert de terre et de grès roulés, dont les dimensions varient entre un et cinq mètres cubes, et qui sont entremêlés de racines, d'herbes et de troncs d'arbres à demi pourris. Ces grès sont clavés ensemble avec une grande solidité. En descendant jusqu'à leur niveau inférieur, jusqu'à la hauteur d'une corniche au-dessus de laquelle le schiste feuilleté forme un élégant arc de voûte, on trouve l'orifice du trou par lequel s'opéra la descente de Jean. De cette ouverture, on distingue clairement les détails des parois rongées par les eaux. Les couches alternantes

de grès et de schiste se lisent avec netteté. J'ai compté, depuis le pont de bois, trois lits de schiste et trois lits de grès, dont le dernier occupe plus des deux tiers de la profondeur totale. Ces couches sont inclinées de dix degrés au sud et de cinq degrés à l'ouest. Le schiste compacte, dont les strates partiels varient d'épaisseur entre huit et douze centimètres, n'a pas été érodé par les eaux, mais arraché par petites lames brisées, tandis que le grès a été creusé en sillons longitudinaux. On peut suivre l'inclinaison du torrent à ses diverses époques de violence ou de calme, et deviner que la force du courant augmentait à mesure que s'accroissait la profondeur de son lit. Les couches supérieures du grès laissent voir des tables saillantes au-dessus du rio, seulement lavées et amincies, tandis que plus bas, la même roche est labourée comme par le soc d'une charrue. Le thalweg du rio de Sumapaz a donc descendu graduellement, par l'effort des eaux comprimées entre deux parois résistantes.

Il reste maintenant à donner une explication du phénomène que le pont suspendu nous a présenté. Je la crois facile, si l'on se rend compte des circonstances dans lesquelles s'est produite la rupture des digues de l'ancien lac de Sumapaz.

Ce lac de Sumapaz était situé à l'ouest du pic « el Névalo », et sa superficie était d'environ dix kilomètres carrés. Après quelque tremblement de terre, il rompit sa ceinture par le point faible de l'embouchure du San Juan et du rio de Puéblo Viejo, et ses eaux s'engouffrèrent dans les vallées qui avoisinent Pandi, en roulant d'énormes blocs sur leur passage, et prenant pour thalweg le point bas où coule actuellement le rio Sumapaz.

Quand le torrent dévastateur parvint à la hauteur du chemin actuel de Pandi, où est le pont de bois et où commence le premier banc de schiste compacte, son action fut moindre sur cette roche dure et difficile à exfolier. A ce moment, l'énorme pierre dite « Cabeza del Diablo », dont on peut évaluer la masse à plus de deux cents mètres cubes, si l'on cote sa longueur totale (partie engagée comprise) à quinze mètres, fut précipitée des hauteurs, et vint s'encastrier profondément dans le lit schisteux. D'autres blocs de moindre taille l'entouraient, fortement clavés, et, faisant l'office de brise-lames, reçurent le principal effort des eaux qui descendaient, furieuses, des páramos situés à trois mille mètres au-dessus.

Le courant passa d'abord au-dessus de la pierre, puis affouilla sa base, en ménageant toutefois le lit de schiste ancien que sa masse protégeait en arrière, et qui se trouva ainsi conservé comme un pont à travers le lit du torrent. Sur ce pont reposait la roche roulée, désormais à l'abri du ravage des eaux, qui continuèrent à ronger la crevasse plus vigoureusement à mesure qu'elle devenait plus profonde et plus étroite, et laissèrent à découvert, au-dessus d'elles, cette arche prodigieuse qui fut cachée pendant tant de siècles aux regards humains!

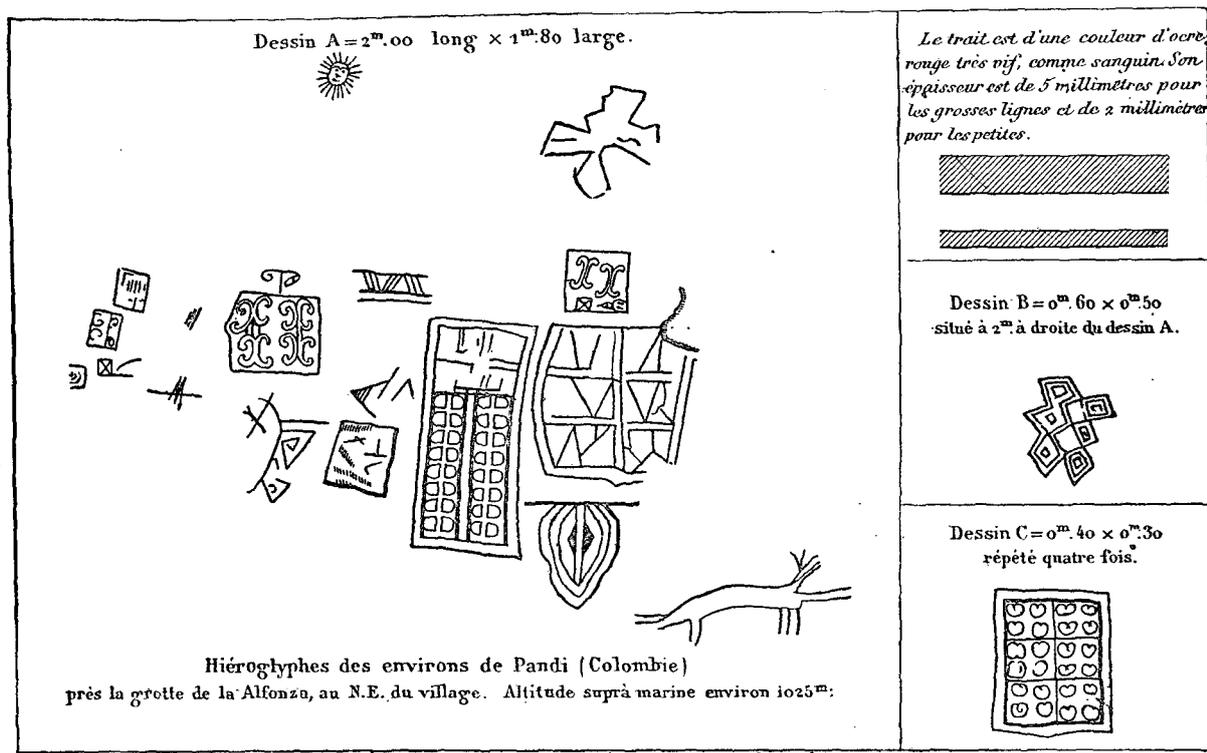
Ce mystère géologique est donc maintenant éclairci, on peut l'espérer, d'une manière définitive.

De ces données résultent les mesures suivantes, qui ont déjà pris place dans les *Archives des Missions scientifiques* :

Longueur du pont de bois au-dessus du rio. . .	12 <sup>m</sup> ,60
Largeur . . . . .	2 80
Distance du pont de bois au niveau supérieur de la roche tombée . . . . .	6 00
Épaisseur de la roche ( <i>Cabeza del Diablo</i> ). . .	2 60
Longueur apparente de la roche (partie couverte de terre non comprise). . . . .	7 00
Largeur de la roche. . . . .	6 40
Hauteur de l'excavation sous cette roche. . .	1 40
Épaisseur approximative de la clef de voûte	

du banc de schiste continu, au-dessus du rio de Sumapaz . . . . .	3 <sup>m</sup> ,00
Profondeur, depuis le pont de bois jusqu'au niveau de l'eau . . . . .	83 75
Profondeur de l'eau. . . . .	18 00
Profondeur totale, du pont de bois au fond de l'eau . . . . .	101 75
Largeur moyenne de la crevasse, sur trois hectomètres de longueur. . . . .	10 à 15 00
Hauteur barométrique (baromètre Fortin), au tablier du pont de bois, par un temps sec et une température de + 25° centigrades. . .	0 694

Notre expédition était accomplie; les hommes ren- trés, reposés, furent convenablement rémunérés. L'al- cade, tout fier d'avoir été témoin de ce fait sous son



administration (*Garzonio regnante*), ne nous laissa pas partir sans un certificat en due forme, copié par le secrétaire Rafael Bettran sur le plus beau papier qu'on put trouver dans le pays. Cette pièce, curieuse par son style emphatique, a été remise à M. le ministre de l'instruction publique de France. Sa traduction littérale occuperait ici trop de place. Qu'il suffise de dire qu'elle attestait les travaux de la commission scientifique française au pont d'Icononzo, la descente à plomb jusqu'à l'eau, *ce qui n'avait jamais été fait jusque-là (lo que nunca habia succedido)*, et les observations qui avaient été le corollaire de cette tentative heureuse.

Un cataclysme pareil à celui de la rupture des digues de Sumapaz a dû frapper de terreur les contemporains, et l'on comprend que des peuples, même

barbares, aient cherché à en fixer le souvenir. De là sont sorties plusieurs inscriptions hiéroglyphiques.

En quelques parties de la Colombie, notamment à San Agustin, dans le Haut-Magdaléna, puis près de Fuquéné, au nord de Bogotá, où l'on trouve la pierre peinte dite de Saboyá, et enfin sur une roche pyramidale, à Gaméza, les Indiens ont retracé en caractères barbares le souvenir de ces catastrophes naturelles.

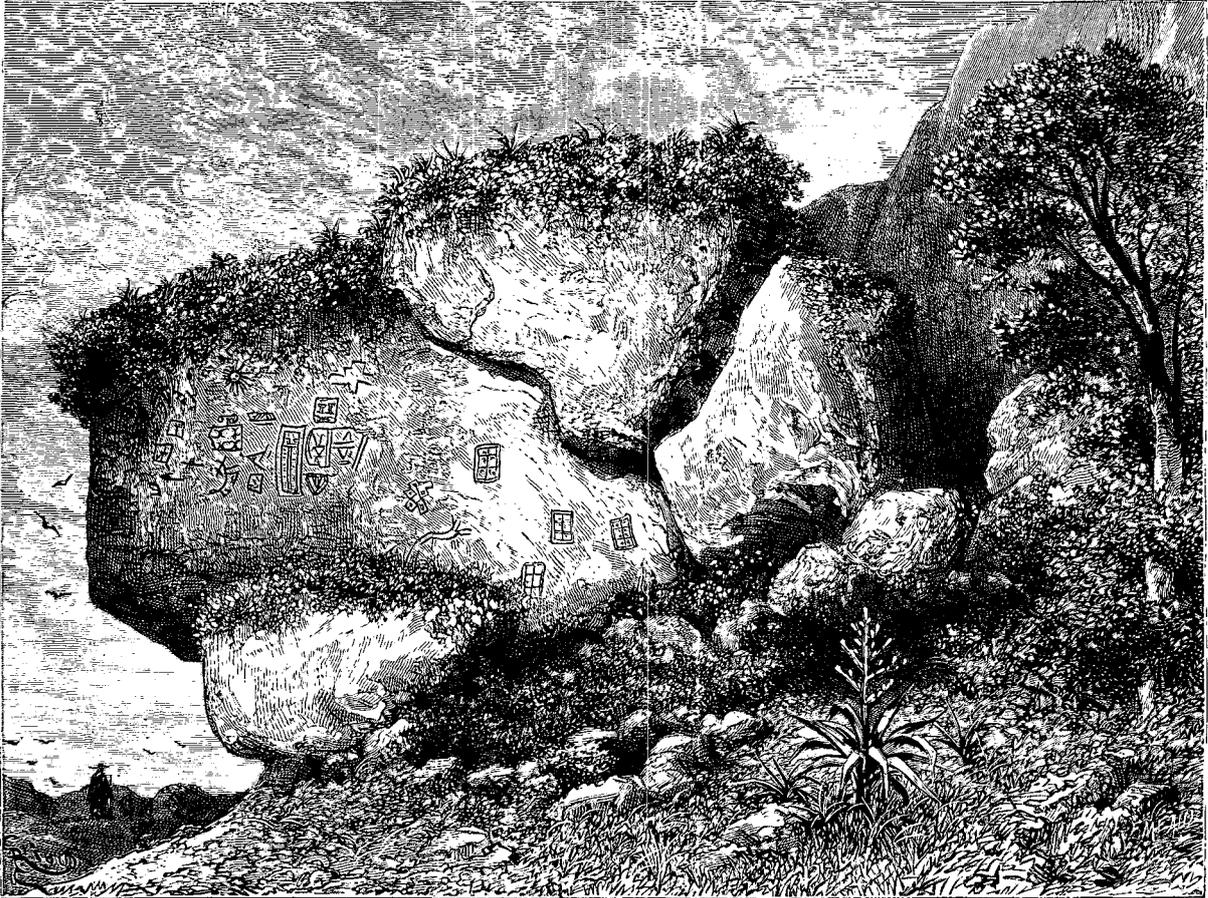
Les hiéroglyphes de Pandi ont une origine analogue. On les trouve à un kilomètre environ du village, sur un énorme grès situé près de la grotte de « la Alfonso ou Alfonso ». Cette pierre, flanquée de quelques autres moins grosses qui s'y sont appuyées fortement après avoir roulé des hauteurs du lac de Sumapaz, est de forme presque cubique. Ses angles ont été abattus par le temps, et émoussés par les

eaux. Sur son sommet aplati, une population végétale herbacée, graminées, mousses, lichens, fougères, pépéromias, la revêt d'un épais manteau vert. Ses dimensions sont : vingt mètres de largeur sur quinze mètres de haut. Elle présente une face arrondie et polie, d'un gris clair ou rosé, sur laquelle sont tracés les caractères symboliques au moyen d'une teinte indélébile, rouge vif ou vermillon presque sanguin, provenant de la *chica*. Les lignes du dessin sont de deux épaisseurs différentes, les unes de cinq, les autres de

deux millimètres. Leur netteté est surprenante et dénote que depuis longtemps la couleur employée a fait corps avec la pierre.

La surface occupée par les inscriptions hiéroglyphiques de la grande roche est d'environ quatre mètres quarante centimètres carrés. Elles sont réparties en sept dessins : un grand, un moyen, quatre petits semblables entre eux, et un très-petit qui représente le soleil et domine l'ensemble.

Il est difficile de hasarder aucune hypothèse sur la



Les rochers à hiéroglyphes de Pandi. — Dessin de Riou, d'après les croquis de MM. de Scherff et André.

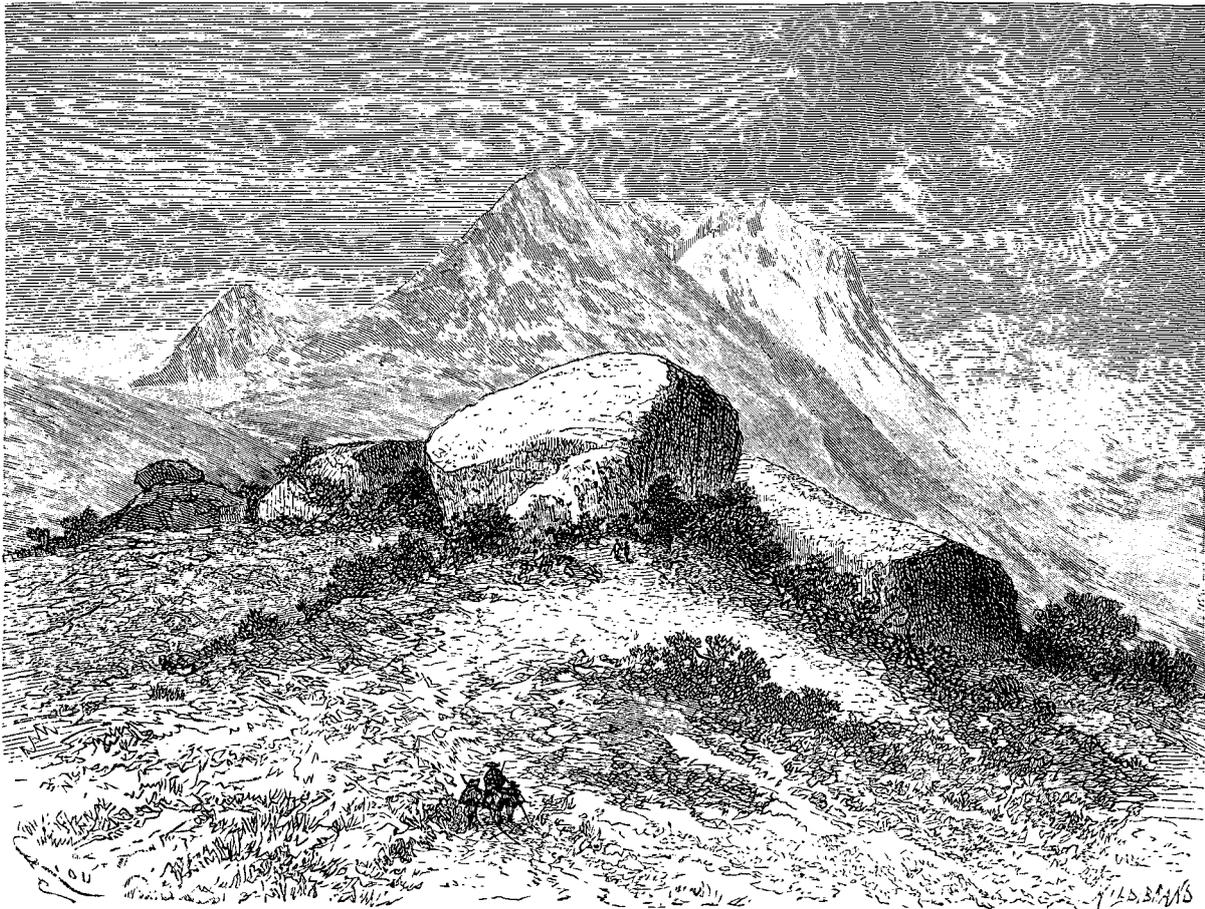
signification de ces caractères. A coup sûr la salamandre ou grenouille à pattes ouvertes, que les Indiens de Colombie figurent si souvent dans leurs hiéroglyphes, rappelle l'idée d'un déluge. On retrouve aussi l'image d'un scorpion plusieurs fois répété, qui doit se rapporter aux mêmes faits. Mais qui lira couramment cette langue primitive, dont les auteurs ont laissé si peu de traces, et que la barbarie des « Conquistadorès » a condamnée à rester peut-être un problème éternel ? Le Champollion ou le Mariette qui donnerait la clef de

ce langage aurait bien mérité de l'histoire de cette intéressante portion de l'Amérique du Sud.

Notre programme était rempli, Pandi avait amplement récompensé nos efforts. Nous reprîmes gaillardement le chemin de Fusagasugá, où nous arrivâmes le 10 février au soir, pour préparer nos envois en Europe.

Édouard ANDRÉ.

(La suite à la prochaine livraison.)



La roche du Diable, près Tibacui (voy. p. 198). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

## L'AMÉRIQUE ÉQUINOXIALE

(COLOMBIE — ÉQUATEUR — PÉROU),

PAR M. ÉD. ANDRÉ, VOYAGEUR CHARGÉ D'UNE MISSION DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS <sup>1</sup>.

1875-1876. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### COLOMBIE.

Pasca et son curé. — Le páramo des orchidées. — Les compagnons de Fédermann. — Emballage des plantes. — Départ de Fusagasugá. — Panché. — Ascension du picacho de la Guacamaya. — La cruz de Mayo. — Sépultures anciennes des Indiens Panchés. — La pierre du Diable. — Fabrication du sucre ; le trapiché. — En routé pour l'ouest. — La forêt enchantée. — Un accident. — Viotá. — Le lendemain d'une bataille. — Tocaima, le purgatoire de la Colombie. — Le *Tydaea Cecilæ*. — Casas viejas ; le bambin toréro. — Le rio Seco. — Guataquí, la ville des coqs. — L'église aux hiboux. — Misère et abandon. — Chasse nocturne aux guêpes. — Le rio Magdalena.

Pasca est un village de cinq cents habitants, situé à une demi-journée de marche à l'est de Fusagasugá. Deux raisons m'y appelaient, la récolte d'une orchidée admirable, l'*Odontoglossum Alexandræ*, et l'examen de la Cordillère à l'endroit où Fédermann et ses compagnons la franchirent en venant du Vénézuéla.

1. Suite. — Voy. t. XXXIV, p. 1, 17, 33, 49 ; t. XXXV, p. 129, 145, 161 et 177.

Le chemin ne présentait que des pelouses sèches et des bosquets épars, plus abondants sur le bord des ruisseaux et du rio Cuja, que l'on traverse et que l'on côtoie à plusieurs reprises ; des taillis de bambous, que je vis pour la première fois en fleur, et quelques champs de cannes à sucre, qui marquaient la limite de la culture de cette plante en altitude, soit deux mille mètres environ.

En débouchant sur la place publique, ma première impression fut défavorable, la seconde pire. Montueux, envahi par les buissons et les herbes, servant d'exutoire aux immondices des habitations voisines et de théâtre aux ébats de plusieurs bandes de porcs, ce lieu donnait la plus triste idée de la propreté et de l'activité des Pascaños.

On m'avait indiqué la maison de Juan Bénévidès, où nous trouverions «posada.» Bénévidès était absent. Je me mis en quête du curé; c'est la ressource principale, souvent unique, du voyageur embarrassé dans ces contrées. Après les saluts d'usage, la première question du respectable pasteur fut :

« Comment se porte le pape? »

J'avoue que je fus un peu décontenancé. Ce brave pasteur d'hommes, perdu dans un puéblo de la Cordillère orientale, drapé nonchalamment dans son poncho, pieds nus dans ses alpargatas et le cigare aux lèvres comme tous ses paroissiens, se figurait naïvement que, puisque j'étais Européen, je voyais souvent Sa Sainteté et pouvais lui en donner des nouvelles fraîches. Je répondis que depuis plusieurs mois je ne savais rien de l'Europe; mais que j'avais vu Pie IX l'année précédente à Rome, et je lui donnai des détails qui le mirent au comble de la joie. Nous étions désormais une paire d'amis.

Je profitai de ses bonnes dispositions pour lui demander des guides. Deux vigoureux *quinéros* (chercheurs de quinquina) furent engagés. Je les armai de piques et de sacs et, après avoir déjeuné d'œufs et de pommes de terre, nous partîmes pour le páramo.

Tout le long du chemin, d'énormes blocs de grès roulés indiquaient l'écroulement du lac supérieur de Sumapaz, dont le rio Juan Viejo et le rio del Bosqué avaient gardé les traces sur leurs bords dévastés. Avec l'examen que j'avais déjà fait à Pandi, je pouvais reconstruire par la pensée le périmètre de cette vaste nappe d'eau subandine. Dès que nous fûmes arrivés à cinq cents mètres plus haut que Pasca, situé lui-même à deux mille cent trente-quatre mètres au-dessus du niveau de la mer, les pentes devinrent abruptes, et le páramo se montra dans son voile de brume. Les mules furent confiées à la garde d'un péon, et l'ascension à pied commença.

Le terrain offrait des traces de cultures anciennes. Sur le sol gisaient des troncs d'arbres abattus par le feu depuis de longues années et que la carbonisation partielle avait en partie préservés de la pourriture. En les taillant à la hache, j'y trouvai de nombreux et curieux insectes. De grandes ronces à feuilles blanches en dessous, couvertes de mûres rouges et appétissantes, nous rappelaient l'Europe et l'école buissonnière de nos jeunes années.

Après deux heures de marche, nous entrions dans la forêt où l'on m'avait signalé les orchidées. C'était en pleine région froide. La végétation arborescente était maigre, effilée, couverte de mousses, de cryptogames variées qui recouvraient tous les rameaux

de tons verdâtres, dans une perpétuelle humidité. Pas de fleurs, à l'exception des admirables grappes blanches et rosées de l'*Odontoglossum Alexandræ*, établi en abondance à l'enfourchement des branches et dont je fis ample provision. Ses grands périanthes semblaient autant de papillons ou d'oiseaux suspendus à un fil. A coup sûr, cette espèce est la reine des orchidées de la région de Pasca.

Nous touchions de bien près le sommet de la Cordillère. Quelques centaines de mètres plus haut, la ligne de faite sépare les eaux qui se rendent dans la mer des Caraïbes par le bassin du Magdalena, de celles qui descendent à l'Orénoque. Si les sommets n'avaient pas été baignés dans une nuée opaque, on aurait pu distinguer, à l'est, la ligne des Llanos, semblable à un horizon maritime, comme nous l'avions vue à l'Alto de Buenavista, au-dessus de Villavicencio.

A nos pieds était l'étroit passage par lequel Fédermann et ses compagnons s'étaient engagés avec tant d'audace il y a plus de trois siècles. Ils venaient du Vénézuéla. Partis du cap de la Vela, sur la Côte-Ferme, ils avaient une première fois franchi de hautes montagnes et étaient entrés dans les Llanos qui s'étendent de la Cordillère jusqu'à l'Orénoque. Ils cherchaient le Dorado, et voulaient rejoindre Quésada et Bélalcazar, qui avaient atteint le plateau de Bogotá par l'ouest et le sud.

Ils errèrent de longs mois dans ces solitudes. Ces plaines sans bornes, coupées de cours d'eau qui se ressemblent tous, les trompaient sans cesse. Croyant choisir à l'aise, pour fonder des colonies, dans les plus riches terrains de ce paradis terrestre, ils avaient emmené des chevaux et des bestiaux divers, dont la plupart périrent ou furent mangés par les malheureux qui n'avaient trouvé qu'un climat inhospitalier, des savanes immenses, quelques racines alimentaires et de rares fruits sauvages. La Cordillère les arrêta. Pas de chemins; des guides indiens auxquels ils ne pouvaient se fier, des escarpements gigantesques dressés devant eux, voilà ce qui les attendait en arrivant au pied des Andes orientales de Colombie. Mais ces hommes étaient de fer. Ceux qui n'avaient pas succombé étaient capables d'endurer les plus grandes fatigues. Ils entreprirent une tâche qui serait aujourd'hui absolument impraticable : traverser la Cordillère à cheval, par Pascoté, et ils y réussirent. Combien arrivèrent sains et saufs à Pasca? c'est ce que l'histoire ne dit pas. Ils ont seulement raconté, au retour, qu'ils avaient souffert mille morts. Sur le point de se dévorer les uns les autres, à demi gelés dans les páramos glacés, ils mangèrent leurs bestiaux, puis une partie de leurs chevaux, et se nourrirent enfin de racines; mais ils apportèrent, vivantes, les poules d'où sont sorties toutes les basses-cours de la Colombie.

A Pasca, un messenger de Quésada, alors installé à Bogotá, vint un jour trouver Fédermann et le prier de ne pas entrer en rivalité de conquête avec lui.

« Que me donnera-t-il en retour? » répondit celui-ci.

— De l'or et des émeraudes, dit l'envoyé de Quésada. Fixez vous-même le prix de votre neutralité. »

Fédermann ne se le fit pas dire deux fois, et ce fut les mains pleines qu'il s'embarqua un peu plus tard sur le Magdaléna pour retourner en Espagne.

La récolte terminée, je redescendis du páramo où les lapins sauvages, comme au temps de la Conquête, montraient partout les traces de leurs déjections, et nous revînmes à Fusagasugá, mes hommes et moi, chargés d'orchidées et d'objets divers. Les jours suivants, les oiseaux furent empaillés, les fruits mis dans l'alcool. Un envoi de fougères en arbre et d'orchidées partit pour Honda et fut confié à la charge de l'*arriéro* Léonidas Garcia. Un autre, composé d'objets divers d'histoire naturelle, le suivit de près.

Ces emballages ne sont pas toujours faciles. Généralement, on se sert des caisses qui ont transporté les produits de l'Europe et qu'on achète dans les *tiendas* ou boutiques. Quand ces *cajas* sont doublées de zinc, elles sont très-recherchées. J'avais eu soin d'emporter tout un matériel de soudure : étain fin, fers à souder, borax, sans parler d'une série de *jeux* de boîtes en zinc rentrant les unes dans les autres, et qui me servirent à expédier les objets dans l'alcool.

On m'a plusieurs fois demandé quel était mon procédé d'emballage pour les plantes vivantes. Je le publie très-volontiers, avec le désir qu'il serve à quelqu'un de mes successeurs.

Les plantes charnues, plantes grasses, orchidées des contrées chaudes et sèches s'expédient soit à nu dans la caisse, en les plaçant par lits, maintenues avec des baguettes clouées pour empêcher le ballottage, et les tamponnant de mousse sèche, soit dans des copeaux de menuisier, ce qu'on ne trouve que dans les villes. Le point capital est de placer les racines au milieu de la caisse et de laisser l'air circuler autour des feuilles pour éviter la fermentation.

Les espèces qui craignent la sécheresse doivent être conservées dans une demi-végétation. On les place entre des lits de mousse ou de racines fraîches bien comprimées. Quelques orchidées, comme les *Masdevallia* et les *Odontoglossum*, doivent être plantées dans du *sphagnum* vivant (sorte de mousse analogue à celle de nos tourbières). On perce les caisses de trous du diamètre du doigt, suffisants pour laisser circuler l'air librement, mais pas assez larges pour permettre aux souris de pénétrer.

Les graines, après avoir été bien séchées à l'ombre, sont serrées dans de petits sacs d'étoffe, suspendus dans des caisses aérées, loin de l'humidité. Les semences très-fines peuvent être expédiées par lettres dans les endroits où pénètre la poste. Les autres, qui doivent être conservées fraîches, et dont l'embryon périt par la sécheresse, — les palmiers, par exemple, — seront *stratifiées* dans du terreau de bois provenant de la décomposition des feuilles tombées.

On cloue les caisses avec soin, en les ceclant de lames de tôle ou *feuillard*, si l'on peut en trouver. Elles

sont alors enveloppées de nattes, ou de grossières toiles goudronnées qu'on appelle *encerados*, puis marquées et numérotées, et enfin expédiées à la côte. Deux caisses forment une charge entière (*carga entera*); chacune s'appelle *tercio*, ne doit pas peser plus de quatre arrobes (cinquante kilos), et sa longueur ne peut dépasser soixante-cinq centimètres, sous peine d'être refusée par l'*arriéro*. Ces muletiers sont de véritables tyrans. Des altercations ne manquent jamais de s'élever pour chaque marché à conclure, et l'étranger est le plus souvent livré sans merci à ces exploiters.

Ici prend place mon exploration des *cuevas* ou grottes de Panché. Avant de partir de Fusagasugá, j'avais préparé cette excursion, à laquelle j'attachais de l'importance. J'avais entendu parler, à Bogotá, des usages funéraires des anciens Indiens Panchés et Guanchés, qui vivaient au pied de la Cordillère orientale, vers le sud-ouest, et se partageaient le pays entre Fusagasugá, Pasca, Melgar, les cerros de Viotá et de Tibacui. Ces récits m'avaient appris l'existence de grottes ou excavations naturelles dans les montagnes de Panché et de Tibacui. On les appelait les *cuevas*, et l'on racontait que les anciens Indiens y enterraient leurs morts. A mon arrivée, M. Manuel Haya m'avait dit, en effet, les avoir visitées quelques années auparavant. Il me retrouva les deux hommes qui l'avaient accompagné. Je les pris à mon service, les munis de pioches et de cordes, et la troupe prit la route de Panché, dans la direction indiquée par les cerros de Peña Blanca et d'Anvila, dont nous voyions blanchir au sud-ouest les gigantesques assises de grès.

Nous suivîmes d'abord la plaine inclinée de Fusagasugá. Les rochers erratiques, descendus des hauteurs de Sumapaz, arrondis par les eaux, présentant des cubes moins volumineux qu'à Pasca, étaient à demi enfouis dans une herbe courte où dominait un petit *paspalum*. Quelques pauvres mélastomes ligneuses, des césalpiniées jaunes, de rares clusias glissés entre les roches, des ingas armés d'épines féroces et des jacarandas dénudés (le jacaranda est nommé ici *gualandai*) tordaient leurs branches sur le bord des ruisselets desséchés, dans le lit desquels apparaissait le terrain sous-jacent de la plaine, mélangé d'argile et de sable.

Nous devons franchir le rio Subia par le pont de Chocho, mais un orage venait de l'emporter. Forcé nous fut de chercher le passage plus au sud, et de traverser le pont de Chinaota, au-dessous de Panché, où nous arrivâmes à quatre heures du soir.

Panché, ancienne capitale des Indiens de ce nom dont il ne reste plus aujourd'hui la moindre trace, est à douze cent cinquante mètres d'altitude, dans un lieu charmant, abrité du nord par le cerro de Peña Blanca, du sud par celui d'Anvila, tandis qu'à l'ouest, l'alto de Viotá (dix-neuf cent trente et un mètres) forme le troisième côté de ce quadrilatère de verdure.

Vers l'orient, la vallée s'ouvre sur le rio Subia (qui prend le nom de rio Panché depuis le pont de Chinaota) et les parties basses de la plaine inclinée de

Fusagasugá, qui se dessine clairement dans toute son étendue et domine les vallées inférieures de Melgar et des Limonès. Si, de la hacienda de Panché, occupée actuellement par le moulin à sucre du sieur Avelino, on porte le regard vers Fusagasugá, on trouve que la direction de cette localité est nord soixante-deux degrés est, ce qui ne s'accorde en aucune façon avec la carte de Codazzi que j'avais sous les yeux. Cette erreur, que les cartographes devront désormais corriger, est bien excusable, étant donnée la multiplicité des observations faites par la commission chorographique.

Dans cette direction, la table inclinée de Fusagasugá se montre déchirée par les quatre fissures des rios Panché, Cuja et Negro, avant leur jonction avec le rio de Sumapaz. Leurs eaux réunies passent par la brèche du « Désaguadéro » dans la « mésa de Limonès, » et de là roulent jusqu'au Magdaléna.

Tout était prêt, à la suite d'une bonne nuit dans nos hamacs, pour commencer l'ascension de la montagne des Cuévas, qui est située derrière la hacienda de Panché. Au lever du soleil, nous partions.

La montée fut longue et pénible. Nous suivions l'arête du cerro d'Anvila, dont le sommet a reçu le nom de *picacho de la Guacamaya* (pic du Perroquet), à cause de sa conformation étrange en bec crochu. Le terrain, couvert d'une herbe rase, se terminait par des escarpements faits d'énormes tables de grès relevés dans la direction du sommet de la montagne, et laissant une muraille à pic du côté du nord. L'inclinaison de ces lits arénacés est de vingt degrés sud et de trente degrés est, de sorte qu'on voit clairement la masse se redresser dans la direction de Bogotá, comme toutes les assises de grès de cette partie des Andes.

Notre ascension ressemblait à celle du Vésuve : un pas en avant, deux en arrière. Nous cheminions péniblement sur un chemin incliné de quarante degrés, lorsqu'un rocher surmonté de deux croix nous arrêta :

*La cruz de Mayo!* dirent les péons.

Cette « croix de mai » se composait de deux poteaux inégaux dont on avait fait des croix grossières, encastées dans l'interstice de deux rochers. Quelques fleurs desséchées par le vent violent de ces hauteurs et une série de nœuds formés par des feuilles de palmier divisées en lanières témoignaient éloquemment de la piété des fidèles qui avaient escaladé ces pentes pour attacher leurs *ex-voto*.

« Cette place est consacrée, — ajouta l'un de nos guides en se signant. — Chaque année, le 3 mai, ancien anniversaire de la fête des sépultures chez les Indiens Panchés, les habitants du voisinage montent ici en foule, et font des prières pour leurs ancêtres enterrés dans le cerro. »

J'achevai rapidement un croquis de la « cruz de Mayo, » et nous continuâmes l'ascension. Au bout de deux heures de marche nous étions arrivés. Devant nous, une immense roche surplombait au-dessus de la vallée. Je relevai l'altitude. Nous étions à cinq cent trente

cinq mètres à pic, au-dessus de Panché, dont les cases nous paraissaient des jouets de Lilliputiens.

« C'est là, me dit le guide. Laissez-moi découvrir le passage. Je ne suis pas venu ici depuis plusieurs années, et les lianes ont tout envahi. »

Et, le macheté à la main, rampant sur le ventre, s'accrochant aux herbés, nos hommes cherchèrent avec ardeur le moyen d'atteindre une étroite banquette qui faisait saillie au-dessus de l'abîme. A la fin, l'un d'eux y parvint. Un tronc d'arbre mort l'avait remis sur la voie. Il s'y fixa solidement et s'y maintint, pendant que nous nous préparions à la descente.

Le flanc de la roche présentait une faille à lignes brisées. On pouvait non s'y retenir, mais s'y accrocher momentanément, étant maintenu d'en haut. Je me fis attacher une corde à la ceinture, et on fila le câble jusqu'à ce que je fusse arrivé à la banquette. Alors, à plat ventre, j'avançai jusqu'à une ouverture oblique qui était parallèle aux lits de grès, et s'ouvrait en forme de grotte en un seul endroit. J'étais dans la faille aux sépultures, où mes compagnons me rejoignirent un instant après (voy. p. 199).

Sur la roche même, en désordre, gisaient des ossements humains, nombreux, pêle-mêle, mêlés aux plaques de grès minces et feuilletées qui s'étaient détachées du plafond de la grotte. Des tibias, des vertèbres, des clavicules, des fémurs et des crânes brisés, quelques dents *limées* en dessus, étaient mélangés à des débris de ficelle de pita, assez finement tordus. C'était un ornement que les Indiens Panchés attachaient aux lèvres desséchées de leurs morts, suivant la coutume encore existante parmi les indigènes du Choco. Aucun fragment de poterie, rien des objets dont les anciens Péruviens entouraient leurs momies et qui se retrouvent abondamment dans les *huacas* de l'Équateur. Ceux qui ont porté les cadavres de leurs frères à de si grandes hauteurs paraissent n'avoir eu pour objet que de les soustraire aux yeux des mortels, et de les glisser dans ces retraites inaccessibles, à l'abri de l'humidité et des incursions des animaux sauvages.

« Plus loin, à deux heures d'ici, vers l'ouest, au pic de Quinini, — me dit l'un des guides, — se trouvent encore des ossements, mais dans des conditions différentes. De grands souterrains y ont été creusés de main d'homme. On ne les a parcourus qu'en partie, et l'on suppose qu'ils traversent la montagne de part en part. Les tombeaux y sont creusés dans le roc, recouverts d'une pierre plate, et contiennent des restes humains, mais sans poteries ni autres accessoires. Un peu plus à l'est, à Peña Blanca, près de Tibacui, dans un cerro parallèle à celui d'Anvila, on a recueilli des fragments de poterie; et enfin, les caves de Pasca, près de la lagune de Chisacá, offrent, dit-on, le même aspect que les cuévas du picacho de la Guacamaya. »

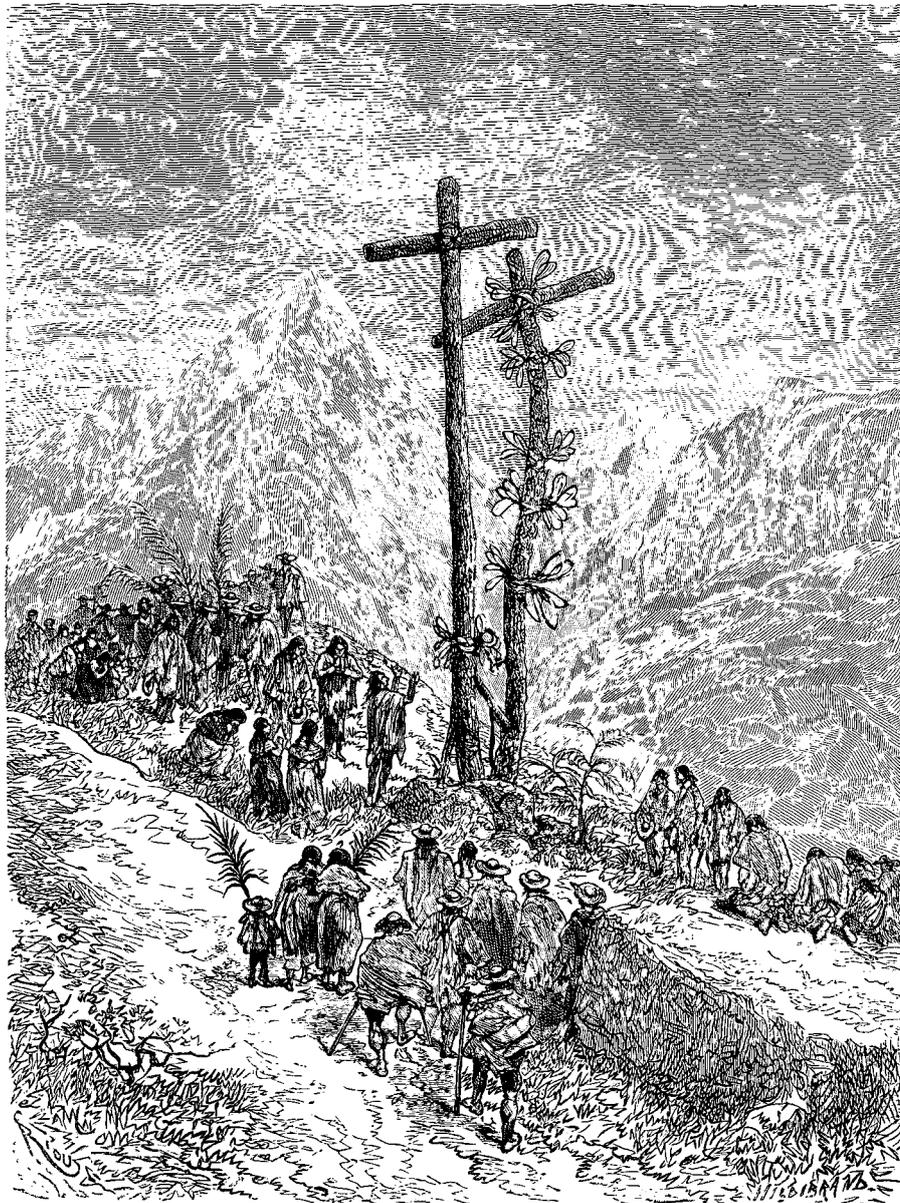
Munis du sac rempli des ossements que je voulais rapporter, nous nous fîmes hisser sur la terre ferme au moyen des cordes de cuir passées sous nos ais-

scelles. La petite troupe se remit en marche, et la descente à Panché s'effectua rapidement.

M. Avelino nous attendait, et le dîner fut tout aussi gai que si nous n'eussions pas quitté tout à l'heure la compagnie mortuaire des ancêtres du lieu. C'était là, en effet, sur l'emplacement même du moulin à cannes, qu'autrefois une citadelle redoutable avait été postée,

sur ce mamelon à mi-hauteur ayant vue de tous les côtés, et d'où les Panchés allaient porter leurs ravages chez les Sutagaos, les Guanchés et les Chibchas, leurs voisins de l'est.

Avant la nuit, j'eus le temps d'herboriser et de faire de nombreuses et intéressantes trouvailles. Les insectes abondaient. Dans le petit bois où j'allai chas-



La cruz de Mayo, près Panché. — Dessin de Ricou, d'après un croquis de M. Andrieu.

ser des pénélopes, les fourmis *portefaix* (*Hormiga carguera*) se pressaient en longues files et rentraient à leur nid. Chacune était chargée d'un morceau de feuille coupé en ovale, qu'elle tenait debout, comme un étendard, entre ses mandibules (voy. p. 198).

Dans les taillis de Panché, le café (*Coffea arabica*) s'est naturalisé en quantité prodigieuse; il croît sous bois, et même il fleurit et fructifie. Mêlés à cet arbuste,

des milliers de grands bromélias épineux se couvrent d'ananas sauvages peu charnus, mais d'une saveur excellente. Sur les rochers s'accrochent de larges touffes de cattleyas aux grandes fleurs roses, rouges ou blanches, dont je fis ample moisson.

En face de la hacienda, de l'autre côté de la vallée et dans la direction de Tibacui, je dessinai une des curiosités de la contrée, une roche énorme, isolée sur

un sommet de montagne, et dont la forme était singulière (voy. p. 193).

« C'est la *peña del Diablo* (la roche du Diable), me dit mon hôte. Voulez-vous savoir son histoire ?

— Volontiers.

— Vous ne rirez pas ? les péons nous écoutent.

— Je serai impassible comme le masque de Thémis.

— Voici : Le diable... »

*Ave Maria purissima ! Santo Dios bendito !* firent les péons en se signant à ce nom maudit.

« Le diable, — reprit Avelino, — voulait bâtir le pont d'Icononzo. Par une belle nuit de vendredi saint, il vint dans le cerro de Peña Blanca, près de Tibacui, choisit la pierre que vous voyez et l'emporta. Minuit sonnait comme il passait devant Panché, la roche entre ses griffes. Un coq chanta. Or vous savez que cet animal est sacré depuis la nuit de la passion de Jésus-Christ. Belzébuth, épouvanté, laissa tomber la pierre et s'enfuit à tire d'aile. Arrivé à Icononzo, il fut réduit à pousser péniblement, du haut de la montagne, un énorme grès, qui roula sur le rio de Sumapaz et y forma le pont que vous avez visité. »

J'avoue que je n'avais pas pensé à cette explication du phénomène géologique d'Icononzo et que je restai coi devant la péroraison du discours d'Avelino, que les péons, couchés sur le sol, approuvaient du geste en mâchonnant un morceau de *panela*.

J'ai dit plus haut ce qu'était la *panela* ou sucre brut, tel qu'il sort du *trapiche*. Mais jusqu'alors je n'avais pas assisté à sa fabrication, et je saisis avec empressement l'occasion de voir l'opération chez M. Avelino.

Sous un grand hangar circulaire couvert de paille, deux femmes étaient assises sur un escabeau, et passaient des cannes à sucre entre trois cylindres de bois, de forme grossière, tournant verticalement par l'effort d'un timon de manège. Deux mules, fouaillées par un gamin, faisaient mouvoir cette lourde et grinçante machine. Le jus de la canne tombait dans une première auge de bois qui se déversait dans une rigole, puis dans un baquet à l'extrémité de l'appareil.

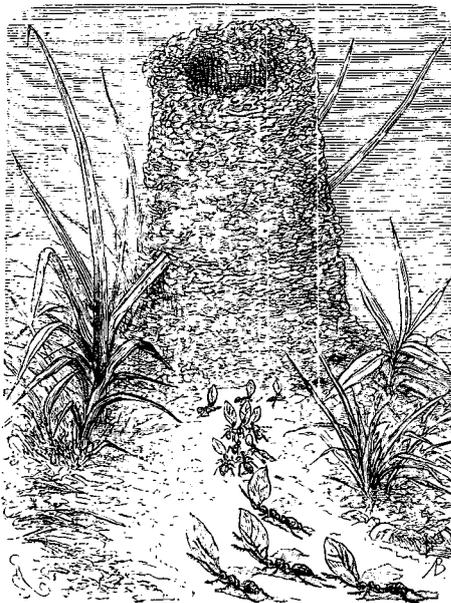
C'est là le *trapiché* ou moulin à sucre (voy. p. 200).

A quelques pas du hangar, un fourneau de terre à demi enfoncé dans le sol a été construit. Il est surmonté par une chaudière à rallonges de bois, dans laquelle le jus fraîchement extrait est versé (voy. p. 203). On le laisse cuire jusqu'à ce qu'il commence à épaissir et à prendre une couleur jaune foncé ocracé. Avant

qu'il commence à se coaguler, c'est-à-dire après deux heures environ de cuisson, on le verse dans des moules en forme de boîte plate à compartiments, où il se solidifie et forme des pains de sucre brut, d'une livre chacun. Chaque moule contient deux arrobes, soit cinquante pains, ou cinquante livres.

Dans de telles conditions, avec deux paires de mules, un enfant pour les conduire, quatre femmes pour passer les cannes et huit hommes pour cuire, sécher la *panela*, l'emballer, couper les cannes et les apporter au *trapiché*, on fait très-rarement dix arrobes (cent vingt-cinq kilogrammes) par jour. Qu'on rapproche ces chiffres de la production d'un bon moulin à cannes dans les Antilles, et l'on se rendra compte de l'état misérable dans lequel végète une telle industrie au milieu des États-Unis de Colombie, à deux journées de marche de Bogotá !

A part cette insouciance native qui fait de tout Colombien de Terre Chaude, à peu d'exceptions près, un industriel plus soucieux de son repos que de sa fortune, M. Avelino était un aimable compère, et je passai de bonnes heures en sa compagnie, à écouter ses récits, tout nouveaux pour moi. Il était content de son sort, *rara avis in terris*, et n'avait pour ambition que le placement du sucre qu'il fabriquait. Ses péons l'aimaient beaucoup. Il était doux de caractère et, grâce à lui, la vie était facile à Panché. Chaque soir, après le souper pris en commun, dès que le chant des cigales avait remplacé le cri des perroquets et les hurlements des alouates, l'un des ouvriers prenait sa *vihuela* et le

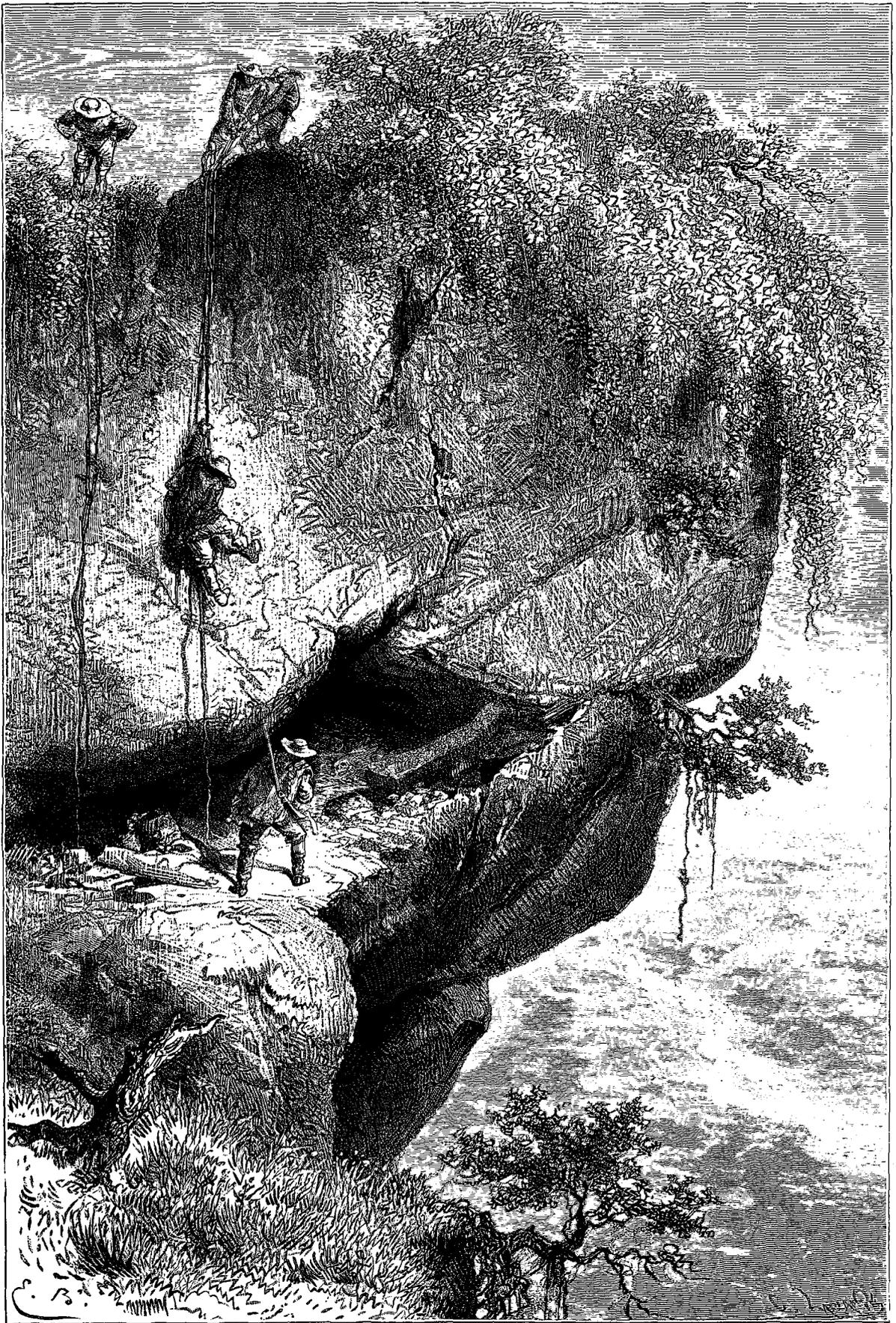


Une fourmière (voy. p. 197). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

concert commençait. Une mélodie langoureuse servait de thème. A chaque strophe où le ménestrel soupirait sa flamme à une amie absente, l'assistance répondait en répétant les deux derniers verset en traînant la voix comme ces bergers berrichons que George Sand a si poétiquement décrits. Puis les voix se ralentissaient, s'éteignaient une à une, et pendant que le soliste nous berçait encore de ses derniers accents, chacun s'était allongé sur le sol et s'endormait à la clarté des étoiles.

Le lendemain matin était jour de départ. Avelino m'avait averti que le chemin était bon au commencement, exécrable ensuite.

A sept heures, nous étions en route. On s'enfonça d'abord dans la vallée, couverte d'une végétation d'un vert foncé, tout humide, herbacée, luxuriante, avant d'attaquer les pentes du cerro de Viotá. Cette montée me révéla un genre de paysage tout nouveau. Nous traversions pour la première fois une forêt de chênes,



Les « cuévas » de Panché (voy. p. 196). — Dessin d'Emile Bayard, d'après l'album de M. André.

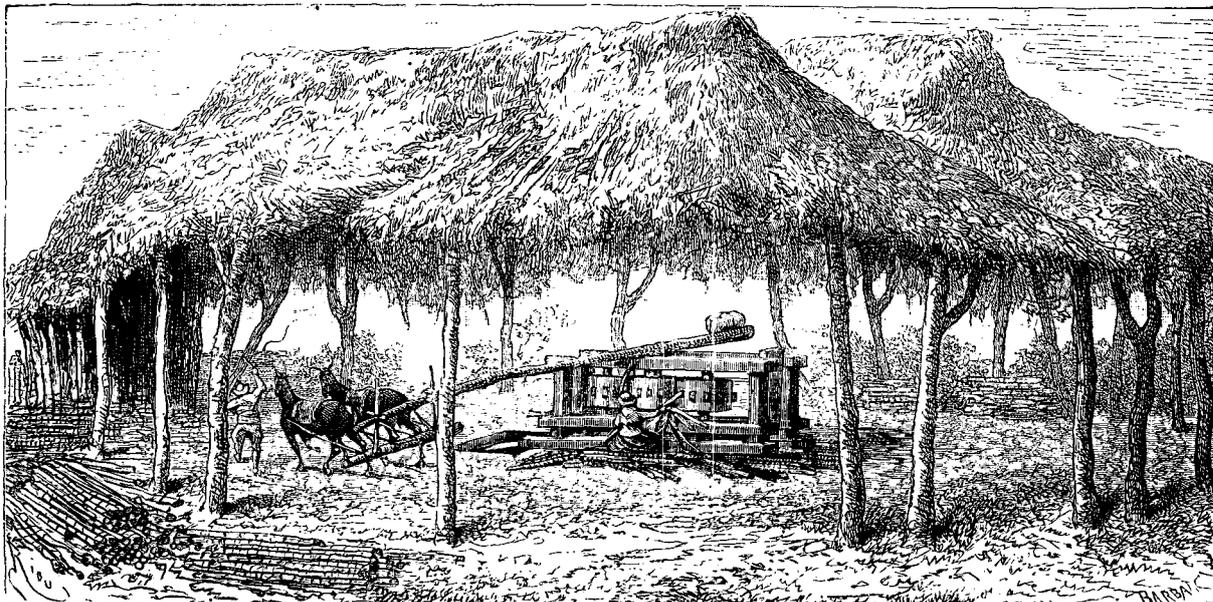
— non pas de chênes comme les nôtres, ni de chênes verts de la région méditerranéenne. C'étaient des arbres gigantesques, à troncs rugueux, fauves, côtelés, droits comme des peupliers, couronnés d'un splendide feuillage de laurier ou de magnolia. Des glands plus gros que des noix jonchaient le sol, déjà couvert d'un épais lit de feuilles. Ces chênes appartiennent à l'espèce nommée *Quercus Humboldtii*. Ils trônaient seuls dans cette forêt monotype. Pas un arbuste, pas une plante ne croissait sous leur ombrage ; on eût dit qu'ils dégagèrent des effluves empoisonnés. Je me trompe, une orchidée bizarre, un *Catasetum*, et une fougère filiforme du genre *Acrostichum*, étaient les seuls végétaux assez hardis pour se hasarder sous cette ombre néfaste. La lumière ne passait que filtrée à travers le feuillage opaque. Un silence solennel, à peine troublé par le pas de nos mules sur les feuilles mor-

tes, régnait dans cette forêt enchantée, que nous traversâmes en gardant instinctivement le silence. Jamais je n'ai éprouvé depuis cette sensation étrange.

Je calculai l'altitude ; elle était de dix-sept cent soixante-quatorze mètres : exactement celle où croissaient quelques exemplaires de ces arbres que j'avais déjà vus à Fusagasugá.

A midi, nous franchissions l'Alto de Viotá, à dix-neuf cent trente et un mètres, non sans accident toutefois. Nous avons traversé en bon ordre la forêt de chênes, dont le feuillage tombé conservait le sol sec et ferme. Dès qu'elle fut passée, commencèrent les bourbiers. Le chemin était vraiment affreux. Dix fois nos mules disparurent jusqu'au cou, entraînant leurs cavaliers dans les *barrales* ou terres glaises.

A un tournant du chemin où un arbre était renversé, les racines en l'air, j'étais allé en avant pour



Le trapiché ou moulin à sucre voy. p. 198). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

essayer le passage, où j'avais manqué de rester embourbé. Fritz et Jean venaient derrière moi, à dix pas. Je leur criai de passer ailleurs... Il était trop tard : tous deux s'étaient déjà engagés dans l'étroit chemin. Un moment leurs montures, marchant de front, furent prises entre les racines. Je vis l'une d'elles se dégager d'un violent effort et franchir le mauvais pas en trébuchant. Un flot de sang jaillit de son côté droit!

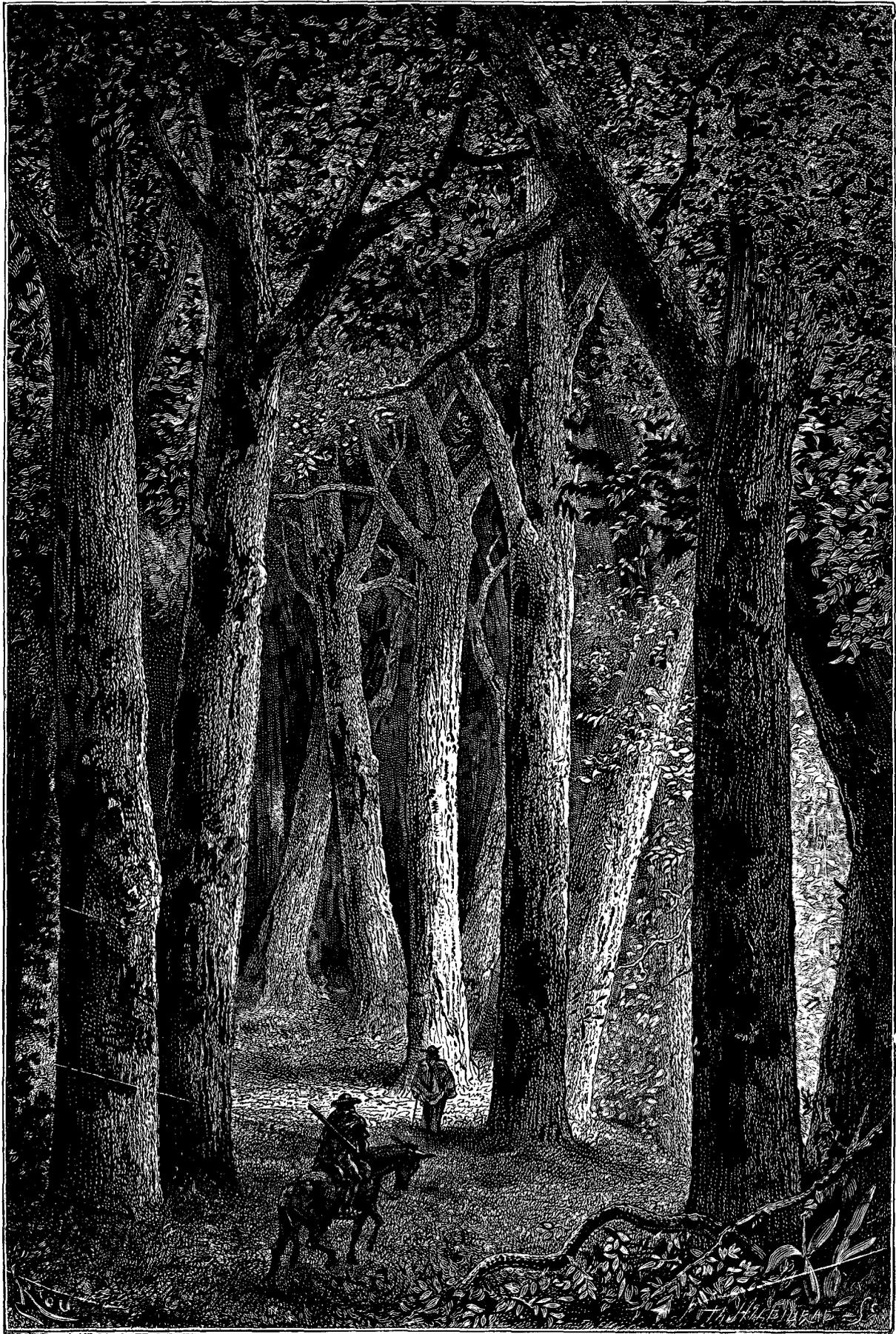
Je crus mon ami blessé et sautai à bas. Il n'en était heureusement rien ; mais la pauvre bête était violemment atteinte. Jean avait eu l'imprudence de laisser, par oubli, son couteau hors de sa gaine ; en frôlant violemment la monture de M. de Scherff, la lame était entrée tout entière dans le ventre de la mule...

Un pansement sommaire fut fait et l'on se remit en marche. Mais les mules de charge, déjà à moitié estropiées, traînaient le pied fort tristement. Le dos de plusieurs d'entre elles n'était qu'une plaie. On m'avait

dit — je n'avais pas osé le croire — avoir vu l'un de nos péons taillader la peau de ces pauvres bêtes avec son couteau pour mettre la chair à vif et les rendre plus sensibles au bâton pointu...

Du sommet de l'Alto de Viotá le paysage est superbe. Le panorama embrasse un champ immense, labouré d'anfractuosités, billonné par les apophyses de la Cordillère, comme une mer en fureur qu'une main puissante aurait congelée en une seconde. Anapoima, la Mésa, dix villages se distinguent dans les lointains bleuâtres ; Tocaima se devine derrière une colline à l'ouest ; le Magdalena coule au pied des cerros lointains. Spectacle sublime, toujours nouveau, toujours plus attachant, car la puissance divine s'y révèle dans toute sa majesté !

Viotá blanchit enfin au bas de la montagne. Le chemin serpente sur des sables légers, dans lesquels des blocs erratiques se sont enfoncés en descendant



Sous les chênes (*Quercus Humboldtii*), près Viotá. — Dessin de Riou, d'après M. André.

des sommets. Une flore spéciale de graminées, de *Baccharis*, de légumineuses grimpances, de composées ligneuses, de fougères à frondes coriaces, tapisse maigrement ces lomas ou collines desséchées, qui forment un contraste frappant d'aridité avec les pentes toujours vertes à l'orient de la Cordillère.

En mettant pied à terre à Viotá, nous trouvâmes ce village, situé près de la rivière du même nom, et assez semblable à tous les puébls de Terre Chaude. Sa population n'atteint pas cinq cents habitants. Je trouvai sa température moyenne de vingt-cinq degrés. Deux observations barométriques, faites l'une le soir, l'autre le lendemain matin, me donnèrent une altitude de six cent dix-huit mètres, ce qui s'éloigne de moitié de celle publiée par Codazzi, qui indique treize cents mètres. Je ne sais d'où peut venir une erreur si notable. La population de Viotá me parut remarquablement affectionnée au doux rien faire. Sous un climat si doux, où l'homme peut vivre sans vêtement, où la nourriture s'obtient à si peu de frais, il faut une rare volonté pour résister à l'oisiveté, et cet effort ne me parut pas préoccuper beaucoup les Viotanos. Aussi ne restai-je parmi eux que le temps de reconforter mon personnel et mon équipage, un peu entamés par la journée aux boubiers, et nous prîmes la direction de Tocaima dès le lendemain.

Cette route nous charma. D'abord elle suit une pente très-douce, parmi des « palmiers royaux » dont les grandes feuilles plumeuses recouvrent les régimes de fruits dorés (*cuescos*) d'où l'on tire un excellent beurre végétal (*mantequilla*). Puis le chemin emprunte le lit de la ravine Cachimbulo. Route charmante, fraîche, enchanteresse, couverte d'un berceau de verdure et de fleurs, tapissée de fougères sur les bords et tout embaumée des plus suaves émanations ! Pendant plusieurs heures, nous suivîmes cette voie singulière, cent fois traversant le ruisseau, ou cheminant au milieu de son courant, qui se jette dans le rio de Bogotá, un peu au-dessus du pont de Tocaima.

Avant d'arriver à ce pont, j'admirai la variété et la richesse de la végétation. D'admirables exemplaires du *palo de cruz* (*Brownea arhiza*) se couvraient de grosses fleurs semblables à des houppes de feu. Cet arbre est un des plus beaux que j'aie jamais vus. Plus loin, des forêts entières de cocotiers à grappes jonchaient le sol de leurs fruits mûrs.

Au moment où nous atteignions la rive gauche du rio de Bogotá, — la même rivière que nous avions vue se précipiter, à la chute du Téquendama, sous le nom de rio Funza, — on nous apprit que l'ancien pont de fil de fer avait été rompu depuis plusieurs années, et qu'il fallait passer la rivière à la nage ou en canot. Le Bogotá, grossi par les eaux du rio Apulo, dont le confluent est à quelques kilomètres en amont sur la rive droite, roulait à ce moment des eaux précipitées, encaissées entre deux rives étroites. Le passage était peu engageant. Les tourbillons formés par les rapides du rio étaient noirs, chargés des terrains effrités du

calcaire carbonifère imprégné de bitume, qui abonde en amont, et menaçaient d'engloutir le canot d'arbre creusé qui nous prit pour la traversée.

C'est sur ces bords que la ville de Tocaima fut fondée, en 1544, par Hernando de Vargas Cerrillo de Manosalva. La rivière s'appelait, à cette époque, le rio Pati. Les Indiens Panchés de la plaine, d'un naturel plus pacifique que ceux des montagnes, en avaient fait leur résidence, qui passa ainsi entre les mains des Espagnols.

En 1673, survint une inondation terrible du rio Bogotá. En une nuit, la cité disparut ; tout fut détruit de fond en comble. Mais la position était excellente, à mi-chemin du Magdaléna et de Fusagasugá ; Bogotá était voisin, et consommait les produits de cette région chaude. La ville fut rebâtie, mais cette fois sur une colline, à deux kilomètres de là, où elle est encore. Le seul inconvénient de cette position est le manque d'eau, qu'il faut aller chercher à la rivière, élément indispensable dans une ville de six mille cinq cents habitants, où la température moyenne annuelle est de + 27°,5. Aussi les rafraîchissements manquent-ils généralement à Tocaima, et l'on y distribue avec parcimonie une eau chaude et limoneuse dont chacun boit le moins possible.

La rivière étant traversée, partie en canot, partie à la nage, nous nous trouvâmes en face d'un singulier spectacle. Des détachements armés occupaient la rive droite du rio. Dans une sorte d'auberge où nous entrâmes pour nous restaurer un peu, après le bain forcé que nous venions de prendre, des soldats et des officiers péroraient et gesticulaient avec une animation extraordinaire. Leur accoutrement ne manquait pas de pittoresque. Les chefs, la tunique débraillée, un képi d'infanterie française rejeté sur le derrière de la tête, des espadrilles aux pieds, sirotaient un nombre indéterminé de petits verres d'*anisado*, et racontaient leurs prouesses avec animation. Les soldats étaient plus calmes, mais plus fantaisistes encore dans leur costume. Les uns étaient pieds nus, c'était le grand nombre, et s'occupaient à extirper les *niguas* (puces pénétrantes) qui s'étaient insinuées sous l'ongle de leurs orteils ; d'autres portaient, qui un soulier, qui une savate. Tous étaient vêtus de pantalons gris, de tuniques variées, dont le grand nombre rappelait les uniformes de la garde nationale pendant la Commune à Paris, en 1871, et leurs têtes empruntaient à l'histoire de la coiffure militaire de tous les pays les ornements les plus disparates.

Il paraît que ces vaillants guerriers formaient le corps d'armée qui poursuivait le candidat à la présidence, Nuñez, dont l'élection était contestée par son concurrent Parra. Je les regardais, étonné, retenant à peine une envie de rire.

*No tenga U. miedo* (n'ayez pas peur), señor, me dit un assistant ; *es una vagabonderia, no mas* (ce n'est qu'une course de vagabonds) !

J'appris, en effet, que cette grotesque armée venait

de livrer bataille. Un peu plus, nous étions au milieu de la bagarre. Après quelques heures de fusillade et de chassés-croisés, les poursuivis de tout à l'heure devenant à leur tour les poursuivants, et *vice versa*, le tout s'était dispersé. On avait relevé les victimes : un mort et trois blessés !

Vagabonderie, en effet. Triste, misérable emploi de la force, de l'intelligence, de la jeunesse, dans un pays où le travail devrait être la première loi, où le moindre effort laborieux récompenserait son auteur au centuple ! Hélas ! les révolutions sont partout chose déplorable ; c'est la négation du progrès, c'est un recul

vers la barbarie. Mais combien cette vérité est plus saillante dans ces contrées encore dans l'enfance, que de misérables questions politiques ensanglantent perpétuellement, empêchant ainsi l'arrivée des immigrants Européens seuls capables de développer rapidement les immenses ressources de la contrée.

Tocaima, où nous arrivâmes à deux heures de l'après-midi par une température de trente-huit degrés à l'ombre, est située à cinq cent huit mètres d'altitude, et non à quatre cent trente et un, comme on l'a publié par erreur. La chaleur y est si accablante, qu'on a appelé cette ville le « purgatoire de la Colombie. » Le ma-



La cuisson du sucre, à Panché (voy. p. 198). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

melon où elle est bâtie domine une vaste et riche vallée, dont je pris une vue au coucher du soleil (voy. p. 205). L'horizon est fermé par les contre-forts de la Cordillère centrale d'une part, et les cerros de Viotá de l'autre. Le marché de Tocaima est réputé ; les bestiaux des régions froides et des Llanos de San Martin y arrivent de temps en temps. J'y retrouvai les produits de la Terre Chaude, et constatai avec plaisir que la population, qui commence à se nourrir de viande, est plus active et plus industrielle que dans les villes réduites à une alimentation végétale presque absolue.

Une lettre de recommandation pour un riche citoyen de Tocaima, M. Antonio Umana, ne m'avait

valu qu'une réception assez froide et l'indication vague d'une posada où nous trouvâmes heureusement une bonne installation. J'y rencontrai don Pépé, notre hôte de Villavencio, venu pour vendre du bétail des Llanos, et qui parut tout heureux de nous rencontrer.

La grande place de Tocaima est très-animée les jours de fête. Les maisons qui l'entourent, couvertes de tuiles, indiquent l'aisance générale. D'anciennes fortunes y datent du temps où les mines de cuivre et d'or, qui s'exploitaient dans le voisinage, avaient amené des colons mineurs qui s'enrichirent et formèrent souche dans le pays.

Le P. Zamora rapporte, à ce propos, les faits suivants : « Un Espagnol du nom de Juan Díaz Jaramillo cultivait une hacienda, à Tocaima, au moyen de quelques esclaves. L'un d'eux découvrit un jour une mine d'or. En peu de temps, le maître fut à la tête d'une immense fortune. La maison qu'il fit bâtir fut pavée de faïences d'art et ornée de lambris apportés d'Espagne à grands frais. Cette habitation somptueuse exista longtemps, et ses dépouilles servirent à l'ornementation de plusieurs églises, notamment celle du monastère de la Conception, à Bogotá. »

On comprend que de pareilles richesses, provenant de mines qui furent longtemps exploitées, mais dont on ne trouve plus de traces aujourd'hui, aient exercé de l'influence sur la population, qui s'augmenta rapidement dans ce centre et fut bientôt mêlée d'Européens et d'indigènes de toutes les castes. Il est résulté de ces mélanges que les types de Tocaima sont assez distincts. Beaucoup de femmes y sont jolies, et le jour du marché on peut se rendre compte des divers degrés de beauté qui s'y révèlent, depuis la señora et sa soubrette jusqu'à la marchande de fruits venue des environs. Une des plus charmantes créatures que j'aie vues en Colombie était tout simplement une jeune servante de la posada où nous habitons. Dans cette atmosphère de fournaise, elle était à peine vêtue d'une chemise transparente. Ses formes se dessinaient avec une pureté de statue antique, et la régularité de ses traits, à peine bistrés par le mélange du sang indien, ses beaux grands yeux noirs voilés de longs cils, dénotaient son origine espagnole. Elle vaquait avec une grâce modeste à ses vulgaires occupations, mais ses extrémités, d'une finesse peu commune, et le soin qu'elle prenait de sa personne prouvaient la race dont elle sortait.

Des observations de toute nature nous auraient à bon droit retenus à Tocaima. Les cultures du voisinage, par exemple celles de l'arracacha et de la canne à sucre, y présentent des particularités attachantes. L'examen géologique du lieu m'avait montré de beaux échantillons d'un conglomérat siliceux, de terrains carbonifères et de minéraux divers. Tout près de là, les eaux gazeuses de Catarnica et des sources sulfureuses diverses réclamaient mon attention. Mais j'entendais sans cesse résonner à mes oreilles, comme le Juif errant de la légende, le fatal « Marche! marche! » La saison des pluies allait commencer; la Cordillère centrale, avec son terrible passage du Quindío, n'était pas franchie. Il fallut s'arracher à ces séductions.

Notre marche fut donc reprise vers l'ouest. Les alentours de Tocaima se montraient partout desséchés. A peine, sur le feuillage brûlé des buissons où le *firi-güelo* nous saluait au passage de sa note mélancolique, voyait-on s'épanouir quelques *Dalechampia* grimpants, aux bractées roses ou vertes, et les clochettes bleues, blanches ou lilacées de trois ou quatre espèces d'ipomées que le soleil, ardent dès huit heures du matin, flétrissait sous nos yeux. Toute la vallée pré-

sentait un lit de cailloux roulés, auxquels le calcaire pur se mêlait parfois en lits peu épais et couverts d'argile.

A l'Alto de Limba (sept cent quarante-six mètres), je trouvai une gracieuse gesnériacée que j'ai introduite vivante en Europe sous le nom de *Tyda Ceciliæ*. Ses feuilles opposées, veloutées et soyeuses, étaient peintes de zones argentées, brun-rouge ou violettes sur un fond clair, et des fleurs rose tendre, sablées d'écarlate à l'intérieur, complétaient sa valeur ornementale.

Il était tard lorsque nous arrivâmes à Casas Viejas. L'un de nous s'était égaré. Trompé par une fausse indication, Fritz avait pris un mauvais sentier audessous de Limba, et peu s'en fallut qu'il ne piquât droit sur la Mésa, dans la direction du nord, au risque de coucher à la belle étoile. Pendant que deux péons allaient à sa recherche, j'installai mon campement à Casas Viejas, où nous devons passer notre dernière nuit avant de retrouver le Magdalena.

A notre arrivée, les enfants du village se livraient aux ébats d'une course de taureaux au rabais. Le *toro* manquant, ils avaient organisé la *corrida* avec une vache. Sur le pas de leurs portes, les habitants assistaient au spectacle, prêts à applaudir ou à huer les jeunes toréros.

D'abord la pauvre bête, bousculée par la troupe de gamins, fit bonne contenance; puis elle finit par se fâcher. Furieuse, la tête haute, cornes au vent, elle traversa la place au galop et fondit sur les *ruanas* que les plus hardis faisaient flotter devant elle comme autant de *capas* madrilènes. La bande se dispersa en criant comme une nuée de moineaux...

On vit alors un bambin de douze ans, un Cid Campeador en herbe, se détacher du groupe et jouer le rôle de picador. Armé d'un bâton pointu, la ruana sur le bras levé, il poussa droit à la vache, qui se précipita sur l'imprudent!...

Avec la rapidité de l'éclair, il se jeta à plat ventre et fit le mort. L'animal sauta par-dessus lui sans le toucher, et alla charger deux femmes qui rentrèrent dans leur case en criant.

Le jeu menaçait de devenir tragique; il fallut l'arrêter. Quelques hommes déterminés, accompagnés de chiens qui se jetèrent aux jambes de la vache, la firent rentrer au potréro, pendant que le héros de la fête était porté en triomphe par ses camarades et s'arrosait le gosier d'une totuma de guarapo.

Casas Viejas nous avait intéressés quelques instants par cette petite scène mouvementée. La nuit était venue; chacun s'allongea dans son hamac, et le lendemain, au petit jour, nous avons sellé nos bêtes et prenions congé de la *plaza de toros* et de ses acteurs.

Sur le chemin, qui dès le début côtoie les rives du rio Séco, des traces d'un diluvium particulier fixèrent mon attention. Évidemment un déluge de boue, descendu des hauteurs, avait comblé les vallées voisines d'une épaisse couche étendue sur une aire immense. Dans ce stratum, épais de dix, vingt, trente mètres, suivant le lieu, le rio Séco a creusé son lit en provo-

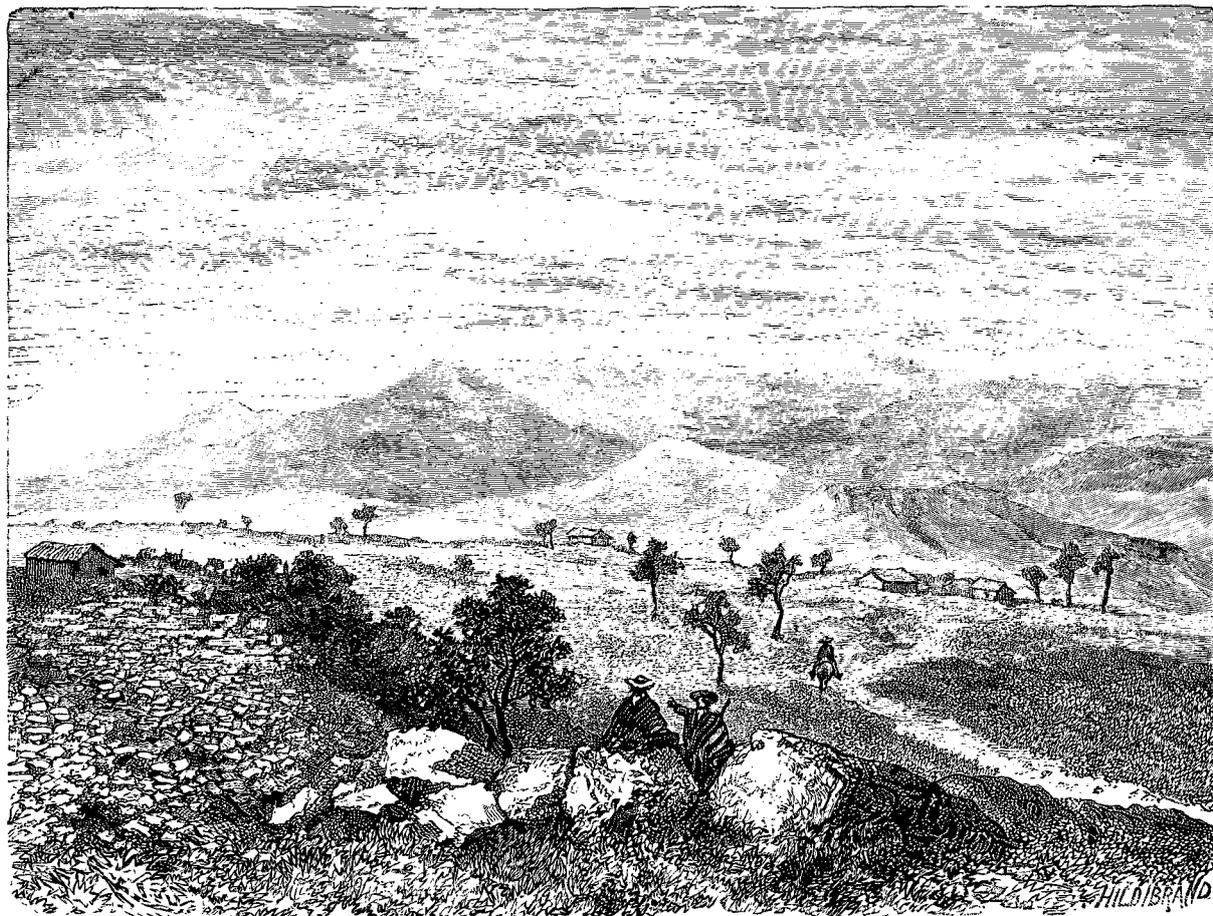
quant des éboulements successifs et laissant à nu des parois qui s'affaissent chaque jour. Des cailloux roulés de schiste, de grès, de quartzite y sont insérés comme des raisins de Corinthe dans un *pudding*. A chaque instant, ces terres friables descendent dans la rivière, dès qu'une crue un peu forte les a délitées.

Des arbres épineux abondent sur ces bords. L'un d'eux, une légumineuse du genre *Inga*, se couvre de gousses tordues dont les valves se révoluent à la maturité et montrent une pulpe d'un beau rouge. On la nomme *naranjilla*. Des tangaras de la section *Tanagra*, au plumage bleu, jaune et noir; la veuve, qu'on appelle là-bas *tijereto*, et une foule d'autres oiseaux

animaient les bords de cette rivière, au milieu d'un triste paysage, que des cotonniers sauvages variaient à peine avec leurs capsules blanches et soyeuses.

C'est au milieu de cette nature peu attrayante que nous vîmes poindre les premières maisons de Guataquí. Le Magdaléna était de nouveau à nos pieds.

Pendant mon séjour en Colombie, j'ai entendu baptiser deux localités du nom significatif de « Gueule du four » (*Boca del horno*). L'un de ces points était sur le rio Dagua. L'autre était Guataquí. Le thermomètre n'y descend que très-rarement au-dessous de trente degrés, et il dépasse souvent trente-six. J'ai pu constater le fait pendant mon séjour forcé d'une semaine.



Vue de la vallée de Tocaima (voy. p. 203). — Dessin de Riou, d'après l'album de M. André.

Je devais retrouver à Guataquí le reste des caisses que j'avais expédiées de Honda, sur le haut Magdaléna, et qui contenaient la tente de campement, des boîtes de conserves, appareils photographiques, etc. Ces colis avaient été commis par MM. Vengoéchéa, de Honda, aux soins du général Joaquín Posada Gutierrez, qui devait me les remettre.

En arrivant à la maison du général, je la trouvai déserte. Un colon, resté comme gardien, m'apprit que toute la famille était partie le matin pour Bogotá. J'avais rencontré mon hôte et ses gens sur le chemin, sans les connaître. Première déception.

Je demandai alors le curé. On me rit au nez sans explication. Il fallut me rabattre sur l'alcade G. Rosas, dont un passant m'enseigna la demeure, au coin de la place. Là, j'appris que mes caisses étaient arrivées depuis plusieurs mois; qu'on m'avait cru mort, et qu'on agitait déjà la question de savoir si les habitants de Guataquí ne se partageraient pas bientôt mes boîtes de conserves, dont les étiquettes seules leur faisaient passer la langue sur les lèvres. Heureusement, ce beau projet n'avait pas été exécuté, et le batelier José María Cantor me délivra les caisses contre des *pesos* sonnants.

Ce surcroît de victuailles arrivait à propos. Le chupé

national commençait à nous peser, et nous n'étions pas fâchés de tâter des bonnes choses que MM. Peller frères, du Mans, avaient préparées pour nous dans des boîtes bien soudées. Ce fut une fête que notre premier repas. Nous avions le vivre, et Rosas nous trouva le couvert dans une cabane vide où nous installâmes nos hamacs et nos appareils d'histoire naturelle.

Le séjour de Guataquí fut consacré à la mise en ordre et à l'expédition d'une partie de mes collections. Je fis treize observations barométriques, qui me donnèrent l'altitude de 266<sup>m</sup>,50. La température moyenne annuelle fut trouvée de 29°,5.

Pendant plusieurs jours, de violents accès de fièvre

et le soin d'une blessure au côté, dont le danger est toujours triplé en Terre Chaude, retinrent Fritz dans son hamac. A son tour, Jean fut saisi d'une inflammation d'entrailles qui prit rapidement un caractère aigu. La fièvre ne le quittait pas, et une névralgie intense aggravait son état. Mats au bout de plusieurs jours la maladie céda aux cataplasmes arrosés de laudanum, aux boissons rafraîchissantes, à la diète et au sulfate de magnésie.

J'avais surnommé Guataquí la « ville des coqs. » De ma vie je n'ai vu — et surtout entendu — autant de ces oiseaux à la fois. Ils faillirent nous rendre fous. Leur chant insupportable ne cessait pas de la nuit, de



Une rue à Guataquí (voy. p. 208). — Dessin de Riou, d'après l'album de M. André.

huit heures du soir jusqu'au jour. Si nous n'avions craint de nous mettre en hostilité avec la population, nous les eussions tous massacrés.

Aujourd'hui cette petite ville est, en apparence, déserte. La population est éparse ; elle atteint, paraît-il, deux mille âmes. Sur ce nombre, on ne trouve ni un menuisier, ni un cordonnier, ni... — faut-il le dire ? — ni un curé. Aucun prêtre n'a voulu se dévouer, et l'évêque de Bogotá ne nomme pas ses pasteurs d'office. Cette température léthifère et la fièvre, qui expédie ses victimes en deux ou trois jours au moment des basses eaux du Magdaléna, rendent ce

séjour peu attrayant, on le comprendra sans peine.

« Depuis cinq ans nous sommes sans curé, me dit l'alcade Rosas. Ici, on naît, on se marie, on meurt comme des chiens. Mes administrés sont ingouvernables ; aucune moralité, aucun frein à leurs passions. La loi civile, en l'absence de loi religieuse, est pour eux lettre morte. J'ai renoncé à l'appliquer. »

Il ajouta : « Entre nous, je ne garderais pas huit jours ces fonctions si elles ne servaient pas à mon commerce, en assurant mon crédit sur les comptoirs du bas Magdaléna. »

Sur la place publique se dressait l'église, une grange



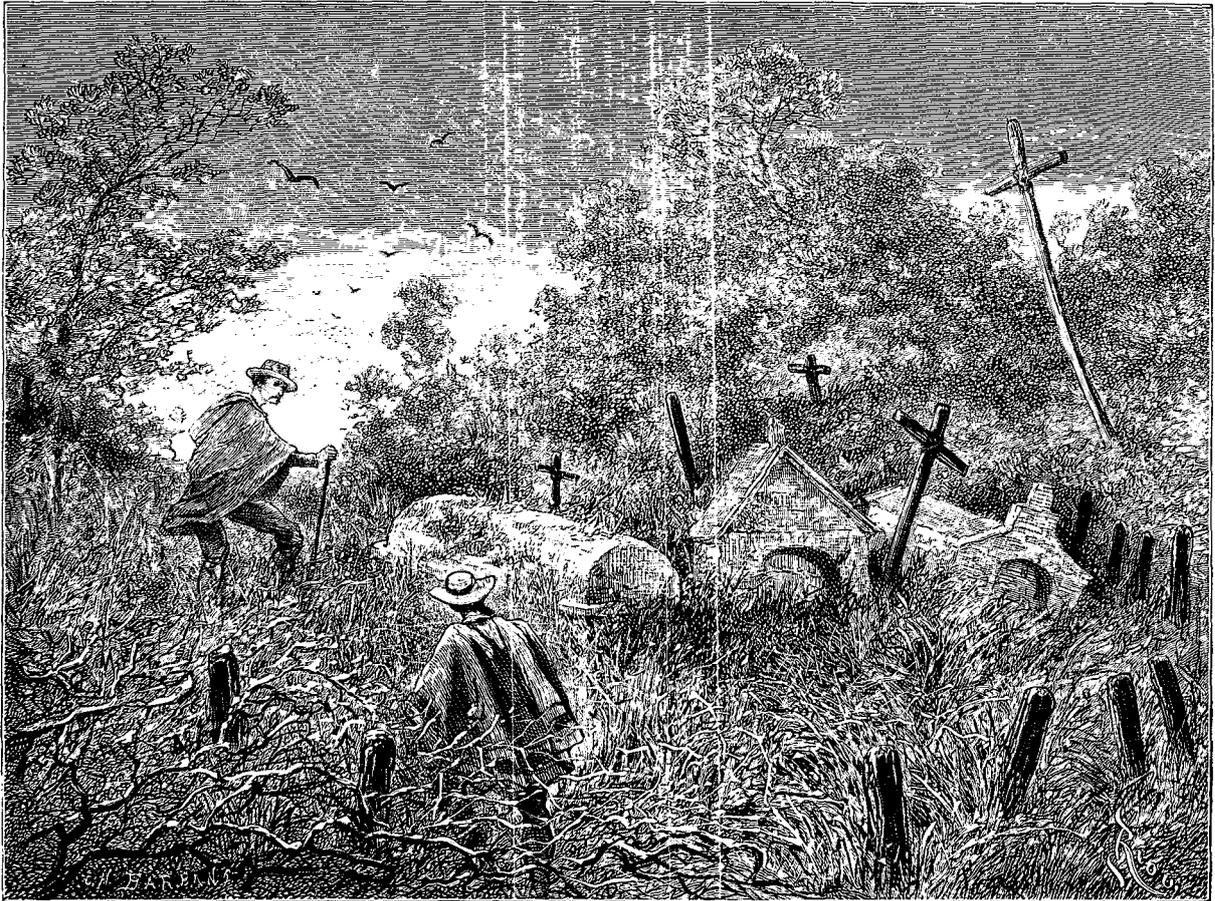
Intérieur de l'église de Guatemala (voy. p. 208). — Dessin de Roux, d'après l'album de M. André.

assez vaste, dont le mur de façade est représenté par notre dessin (voy. p. 206). Rosas alla chercher la clef, depuis longtemps rouillée. Nous entrâmes. Jamais je n'oublierai ce qui frappa mes regards....

Des orfraies, des chauves-souris, une foule d'oiseaux de nuit avaient élu depuis longtemps domicile dans le temple délaissé. Leurs déjections tapissaient le sol. De grandes mygales barraient hardiment l'entrée du confessionnal, et semblaient dire à des pénitents problématiques : halte-là! Sur une table à trois pieds,

disjointe, vermoulue, une lanterne en papier huilé, crevée de toutes parts, s'appuyait sur les porte-torches de la dernière procession des Rameaux. L'échelle boiteuse qui avait servi au dernier curé — cinq ans auparavant — pour monter dans le tonneau à pied qui lui servait de chaire, était encore debout. Des cierges de l'autel il ne restait que les mèches, les rats avaient rongé le reste. Tout suintait la misère et l'abandon. C'était navrant! (Voy. p. 207).

Je quittai ce spectacle pour en retrouver un autre



Le cimetière de Guataquí. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

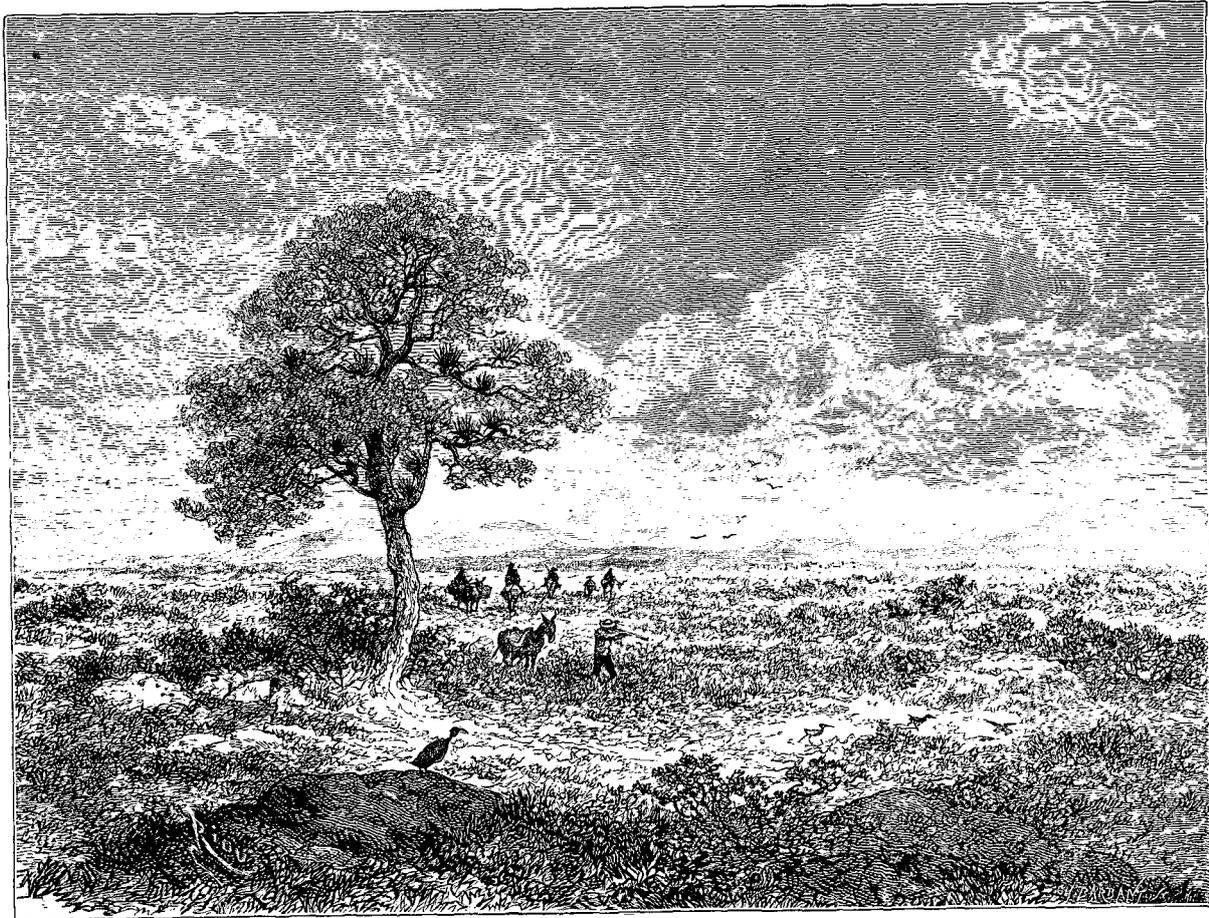
du même genre. En me promenant dans les alentours du village, j'arrivai au cimetière. Il était digne de l'église. Quelques tombes, autrefois construites en pierre ou en terre cuite, étaient enfouies dans une herbe épaisse qu'aucun pied ne foulait jamais. Les sépultures nouvelles étaient à peine indiquées par une croix grossière; quelques semaines après, les lianes les avaient envahies et effacées. La sauvagerie la plus complète régnait dans cette solitude....

Il était nuit; je m'en revins plein de tristesse —

j'allais dire de mépris — pour une population qui s'abandonnait ainsi, que dominaient une paresse et une immoralité sans nom, et qui ne tentait aucun effort pour sortir d'un état cent fois pire que celui des Indiens errants qui avaient précédé ces tristes descendants des Conquistadorès.

Édouard ANDRÉ.

(La suite à la prochaine livraison.)



Chasse dans la savane de Piédras (voy. p. 214). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

## L'AMÉRIQUE ÉQUINOXIALE

(COLOMBIE — ÉQUATEUR — PÉROU.)

PAR M. ED. ANDRÉ, VOYAGEUR ENVOYÉ PAR LE GOUVERNEMENT FRANÇAIS<sup>1</sup>.

1875-1876. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS

### COLOMBIE.

Guataquí (suite); mœurs et coutumes; alimentation. — Chasse nocturne aux guêpes. — *Vamonos!* — Traversée du Magdalena. — Géodésie. — Guataquicito. — La savane de Piédras et le déluge de boue. — Fourmilière géante. — Piédras. — Le *clo-qui* et le *pelaronzo*. — Cerca de Piédras. — La légende d'Angel Lei. — Ibagué, histoire, topographie, statistique. — Le général président Cordova. — Réflexions sur l'État de Tolima. — Le rio Combeima. — Coutumes religieuses. — Les combats de coqs à Ibagué. — Départ pour le Cauca. — Le chemin du Quindío. — Palmilla. — La mine de soufre. — El Moral. — La forêt de Médiacion. — Pié de San Juan et le rio Coello. — Le palmier à cire (*Ceroxylon Andicola*). — Hacienda de las Crucés.

Rosas, l'alcade de Guataquí, nous avait pris en affection. Avant le départ, il voulut nous aider de son expérience, organiser notre caravane et compléter mes notes par des renseignements circonstanciés, dont on lira tout à l'heure des extraits.

1. Suite. — Voy. t. XXXIV, p. 1, 17, 33, 49; t. XXXV, p. 129, 145, 161, 177 et 193.

XXXV. 900<sup>e</sup> LIV.

Ces pauvres rues de Guataquí, que l'administration précédente avait essayé de paver au moyen des cailloux roulés du Magdalena, sont aujourd'hui des casse-cou pleins de fondrières et d'immondices quotidiennement fouillées par les cochons et les poules. Et pourtant toute cette misère garde le reflet d'un sourire. Le long des palissades qui entourent les jardins, de

superbès « flamboyants » (*Poinciana pulcherrima*) resplendissent sous leurs bouquets écarlates entourés de feuilles d'une délicatesse de dentelle.

Femmes et enfants errent presque nus. Quand le soleil tombe, on voit les mères descendre au Magdalena pour puiser de l'eau ou laver leurs guenilles dans une jarre de terre où elles ont fait macérer les tiges saponifères du cierge pitaya (*Cereus Pitajaya*).

Un jour que je revenais de la pêche, je vis une de ces créatures féminines, le visage marbré du caraté, pâle, la chemise tombée sur les hanches, le torse nu, courir à la poursuite d'une demi-douzaine d'enfants qui lui avaient échappé pour aller se baigner :

« Incarnacion ! Nepomucéno ! Concepcion ! Trinidad ! Circoncision ! Consolacion ! Impératriz ! » s'écriait-elle ! Je restai ébahi. Ces noms sonores, majestueux s'appliquaient aux affreux marmots, noirs comme des fonds de marmites, qui se roulaient dans la poussière, en état de nudité complète. J'ai vu depuis combien l'abus des syllabes ronflantes dans les noms de baptême est fréquent en Colombie. Il me souvient qu'à Buga, dans le Cauca, l'hôtesse avait commis à mon service un ignoble groom, haut de deux pieds, jaune et grêlé, qui répondait au nom de Balthazar !

J'ai dit qu'à Guataquí la paresse avait engendré une misère qui régnait en souveraine. Presque toutes les maisons sont pauvres. Cependant on en pourrait trouver quelques-unes faisant exception parmi les *tien-deros* et boutiquiers entrepositaires des marchandises venues par le Magdalena. Les distributions intérieures de ces habitations et les habitudes de la vie sont celles de toute la région chaude dans la grande vallée de ce fleuve. Dans chaque maison à peu près respectable, la porte d'entrée ouvre sur la *sala*, pièce commune, spacieuse, dont l'aire est en terre battue, les murs en pisé, les solives apparentes, formées de troncs d'arbres reliés par des lianes (*bejucos*). Deux cloisons perpendiculaires au mur de la rue séparent de cette sala soit la boutique (*tienda*), soit le gynécée (*alcoba*). Une toile ou une mousseline claire ferme généralement la porte de cette pièce, dont les meubles sont représentés par une ou plusieurs malles de fabrication européenne, fermant à clef. La sala est le dortoir diurne. Les hamacs y sont suspendus, et comme les habitants de Guataquí

Font deux parts de leur temps,

L'une à dormir et l'autre à ne rien faire,

ces couchettes sont souvent occupées.

Sur les murs, entre deux images grossières, d'Allemagne ou d'Épinal, piquées avec des épingles d'agavé ou d'opuntia, l'*almanaque* de l'année est triomphalement accroché. Dans un coin, vous trouverez toujours le support des *botellones*, grandes jarres de terre qui conservent, à la manière des alcarrazas d'Espagne, l'eau que l'on puise avec un vase de fer-blanc emmanché d'un bâton, comme nos cueille-fruits. Quelques tablettes, placées au-dessus, supportent les assiettes et les totumas ou calebasses. Partout les cou-

teaux, cuillers, fourchettes sont de fabrication anglaise ou nord-américaine, c'est-à-dire incommodes et laids. Ces objets d'ailleurs ne durent pas longtemps, et dans la plupart des familles on y renonce bientôt pour manger avec les doigts.

La cuisine est placée dans un coin obscur, parfois sous un rancho séparé du principal corps de logis et ouvert à tous les vents. Pas de cheminée : la fumée s'échappe invariablement par un trou de la toiture. Trois pierres, qui constituent l'unique foyer ou *tulpa*, sur lequel repose toute la batterie de cuisine, c'est-à-dire une grande marmite où le mets national se confectionne. Sur les cendres sont les ollitas ou petites marmites destinées au café, au chocolat, etc. Autour de ce fourneau primitif, deux ou trois femmes, quelquefois plus, sont accroupies, chapeau de paille sur la tête, soufflant à pleins poumons sur les tisons, le nez dans la fumée et les yeux rouges.

Nous avons déjà vu en quoi consistait le *chupé* : eau, yuca, arracacha, bananes, pommes de terre, viande sèche ou *tasajo*, parfois remplacé par de maigres tranches de viande de boucherie. Pendant que ce mélange cuit, des bananes vertes sont pelées par les femmes avec leurs dents, puis rôties sur les charbons, et fournissent un aliment féculent qui remplace le pain.

Avant de verser le *chupé* dans les calebasses, on le colore de rocou (*achiote*), on l'assaisonne de cette affreuse herbe à odeur de punaise déjà signalée (*culantro*), et on ne ménage pas le piment (*aji*).

Vient ensuite le chocolat. C'est le seul plat passable, et même bon. On jette dans l'eau de la ollita des boulettes (*bolas*) d'un mélange de panéla et de cacao, on laisse bouillir, et le *molinillo*, instrument de bois tourné rapidement entre les mains, fait mousser le tout en une minute, avant qu'on le verse dans une petite calebasse. On hume ce chocolat à petites gorgées en l'accompagnant de morceaux de fromage blanc.

Le festin se termine par les dulcès. Ce sont des confitures peu variées, faites de sirop de sucre dans lequel on a plongé soit des pêches vertes, soit des mûres de haies, des écorces d'oranges ou de cédrats. Un grand verre d'eau claire, servi dans un beau vase, verre ou coupe, qui est l'objet le plus ornemental de la maison, clôture le repas, dont le menu est le même au déjeuner (*almuerzo*) qu'au dîner (*comida*).

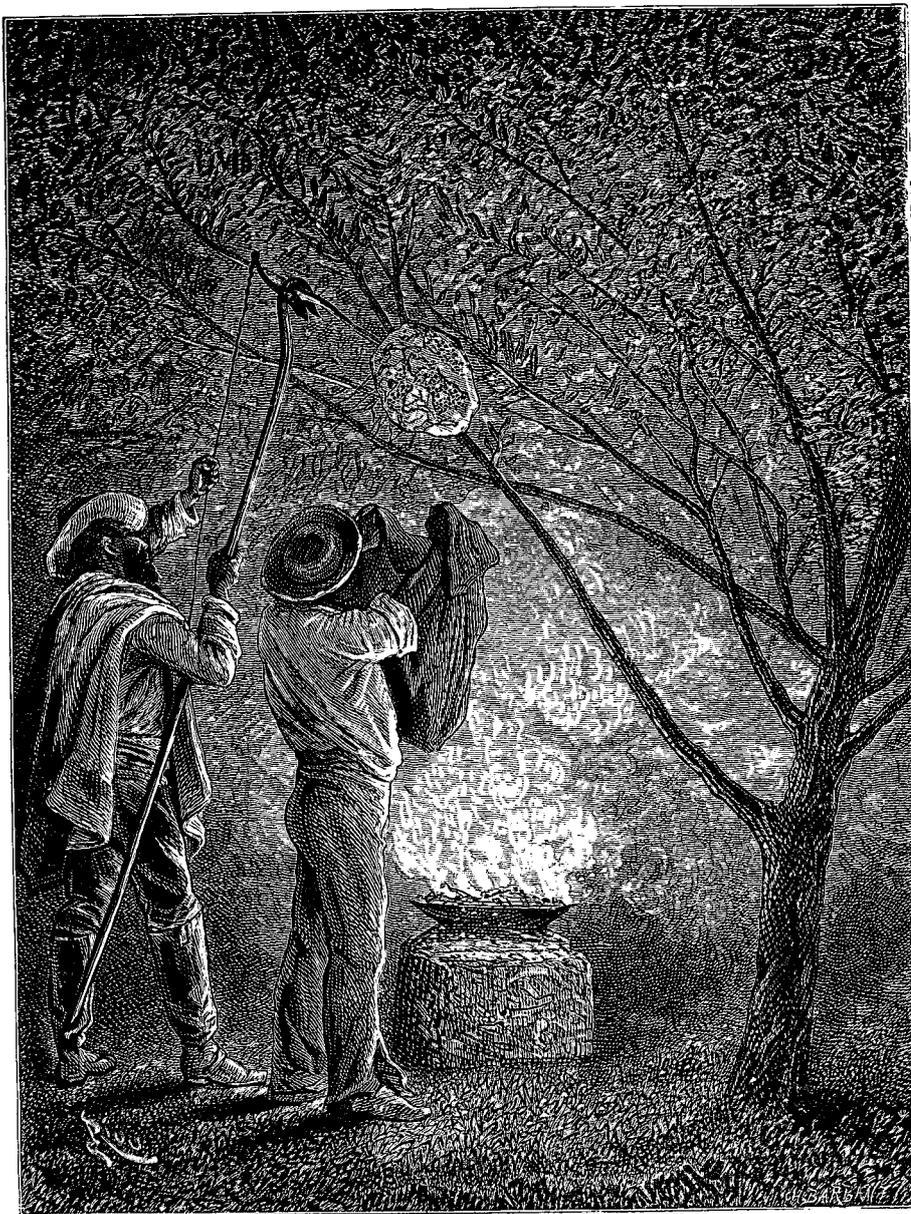
La serviette est inconnue. On la remplace, dans les maisons soignées, par une nappe au bord de laquelle chacun s'essuie sans façon et qui dure des mois. Tout le monde garde le chapeau sur la tête. Le plus souvent les femmes mangent à part.

Cette sobriété apparente pendant le repas et le verre d'eau réglementaire n'empêchent nullement les deux sexes de se griser ensuite au moyen de l'*anisado* (eau-de-vie blanche mêlée d'anis), de la *chicha* ou du *guarapo*. On est stupéfait de voir les femmes, les jeunes filles, les enfants même, absorber sans sourciller de grands verres de cet alcool et n'en ressentir en apparence aucun trouble fonctionnel.

Une nuit, à Guataquí, je donnai aux habitants une représentation à laquelle ils n'étaient guère habitués. Sur un arbre de la place publique, des guêpes cartonnières avaient établi leur nid. J'avais résolu de le prendre lorsque les insectes seraient endormis. Armés de machetés, marchant en silence, nous étions venus, la veille au soir, pour le couper brusquement

et le faire tomber dans un sac. Mais les nuits de l'Équateur sont claires et les sentinelles ailées veillaient. Au premier coup de sabre, les guêpes sortirent furieuses et en un instant nous eurent mis en fuite.

Il fallut changer de tactique. Vers neuf heures du soir, j'installai une sorte de réchaud sur le couvercle d'une boîte de zinc, et j'allumai du soufre, qui allon-



Chasse nocturne aux guêpes cartonnières, à Guataquí. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

gea sous l'arbre sa flamme bleuâtre en spirales fantastiques. En quelques minutes les guêpes furent asphyxiées et l'ablation du nid eut lieu sans danger.

Nous n'avions plus qu'à fuir Guataquí et ses habitants paresseux, sales et goitreux, ses coqs maudits, ses cochons et son pavé pointu. Nos santés s'étaient altérées; nos mules, épuisées chaque nuit par la saignée des chauves-souris vampires, étaient

devenues des haridelles flasques et boiteuses. Mes caisses étaient expédiées vers l'Europe. De nouvelles étapes s'ouvraient devant nos pas, dès que nous aurions franchi le fleuve, qui roulait devant nous ses eaux jaunes. Au loin, la Cordillère centrale dressait ses crêtes violâtres, et le pic de Tolima, comme une tour gigantesque, coiffée d'une toiture blanche, semblait nous inviter à l'escalade de ses neiges éternelles....

Le 1<sup>er</sup> mars, après avoir passé la dernière revue de l'équipement, je prononçai le *Vamos!* traditionnel. Nous descendîmes sur la rive droite du fleuve, large en cet endroit de quatre cents mètres et dont le courant se hâtait avec une vitesse de cinq milles à l'heure.

En face de Guataquí, sur la rive gauche, quelques cabanes de pêcheurs ont reçu le nom de Guataquicito. Le principal emploi des habitants est de faire traverser le fleuve en *canoa* aux voyageurs qui veulent passer de l'État de Cundinamarca dans celui de Tolima, pour se diriger sur Guamo, sur Ibagué ou sur Ambaléma. Parmi eux se trouvait mon batelier José Maria Cantor. Il fut hélé, et le passage commença. Les selles, caisses, *alfombras*, *petacas*, armes, cordes, instruments divers, furent empilés dans la première canoa, mais ne devaient quitter le bord qu'après l'heureuse traversée des mules.

Cette opération est souvent agrémentée d'incidents comico-tragiques. On fait d'abord remonter les bêtes pendant deux ou trois cents mètres le long de la rive, au-dessus du point à atteindre sur le bord opposé. Une canoa, longue de trente pieds, creusée dans un seul tronc d'arbre et si étroite qu'un homme peut à peine s'y assoir, suit le troupeau. Elle est manœuvrée par un homme à chaque extrémité. Celui de l'avant tient la gaffe (*palanca*), celui d'arrière le *canalete*, sorte d'aviron court servant de gouvernail à main. Arrivés au point choisi, les deux hommes poussent violemment la barque en travers du courant. Un troisième est debout au milieu, tenant dans ses mains tous les réjos ou longes de cuir attachées aux mules, que l'on pousse en pleine eau, au-dessous de l'embarcation qui rompt le flot et les protège. Tout se met à nager avec vigueur. On n'aperçoit plus que les têtes, quelquefois les naseaux seulement. Les arrières poussent des hurlements, jettent des pierres, font un vacarme d'enfer... Il y a un moment d'anxiété, c'est celui où le troupeau de mules, nageant de concert, est saisi brutalement par le courant qui les roule, les culbute, mêle les cordes et menace de tout noyer.

Aucun accident n'arriva cette fois, heureusement. L'épreuve était décisive. Désormais nous pouvions défier rivières, lacs et inondations. Pendant que les mules se roulaient dans le sable et se séchaient au soleil, et que les *tercios* étaient successivement jetés sur leur dos par les péons, je procédai à quelques opérations géodésiques, qui devaient m'apprendre la largeur exacte du fleuve par la méthode de l'équivalence des triangles. Une légion d'enfants, noirs comme taupes, m'entoura en un instant, interrompant leur partie de natation, scène pittoresque, sous un ciel embrasé, dans la lumière crue du soleil équatorial.

A midi nous étions en selle, après avoir gravi les quelques mètres de l'escarpement du Magdaléna, et nous dirigions la marche sur Piédras, au beau milieu de la savane que nous devons traverser pour atteindre les premières pentes de la Cordillère centrale.

Nulle partie des pays parcourus jusque-là ne m'a-

vait offert un champ aussi désolé. A perte de vue s'étendait une plaine blanche, desséchée, poudreuse, stérile. A peine quelques plantes grasses, mamillaires et opuntias, armées d'épines redoutables, et des plombaginées aplaties contre le sol comme le pourpier de nos cours, zébraient-elles le terrain de quelques marbrures vertes ou rousses. Si la végétation se laissait deviner quelque part, c'était par quelques touffes fraîches sortant du lit des torrents qui çà et là sillonnaient la plaine et dont les eaux avaient érodé le lit. Nous étions sur le théâtre de ce déluge de boue vomi le 12 mai 1595 par la Mésa de Hervéo, et qui couvrit toute cette partie du val du Magdaléna d'un borbier épais de dix, vingt ou trente mètres. Vingt-cinq myriamètres carrés furent envahis. Aujourd'hui on compte aisément les strates de ce dépôt, plus ou moins compacte suivant l'aptitude cohésive des conglomérats ou roches bréchiformes trachytiques qui sont répandues dans la plaine. Les alluvions postérieures ont nivelé ce sol et l'ont couvert de sables plus légers.

A la traversée du rio Opia, je trouvai tout à coup la savane effondrée sur une grande profondeur. La rivière avait rongé la rive gauche, qui descendait à quatre-vingts mètres, à pic. Sur cette coupe géologique naturelle, les terrains de transport se lisaient clairement, et révélaient la formation de ces longs cordons de collines qui courent parallèlement à l'axe de la Cordillère centrale, s'élevant à cent et cent cinquante mètres au plus, et qui sont absolument différentes des blocs erratiques, principalement trachytiques, descendus des hauts sommets.

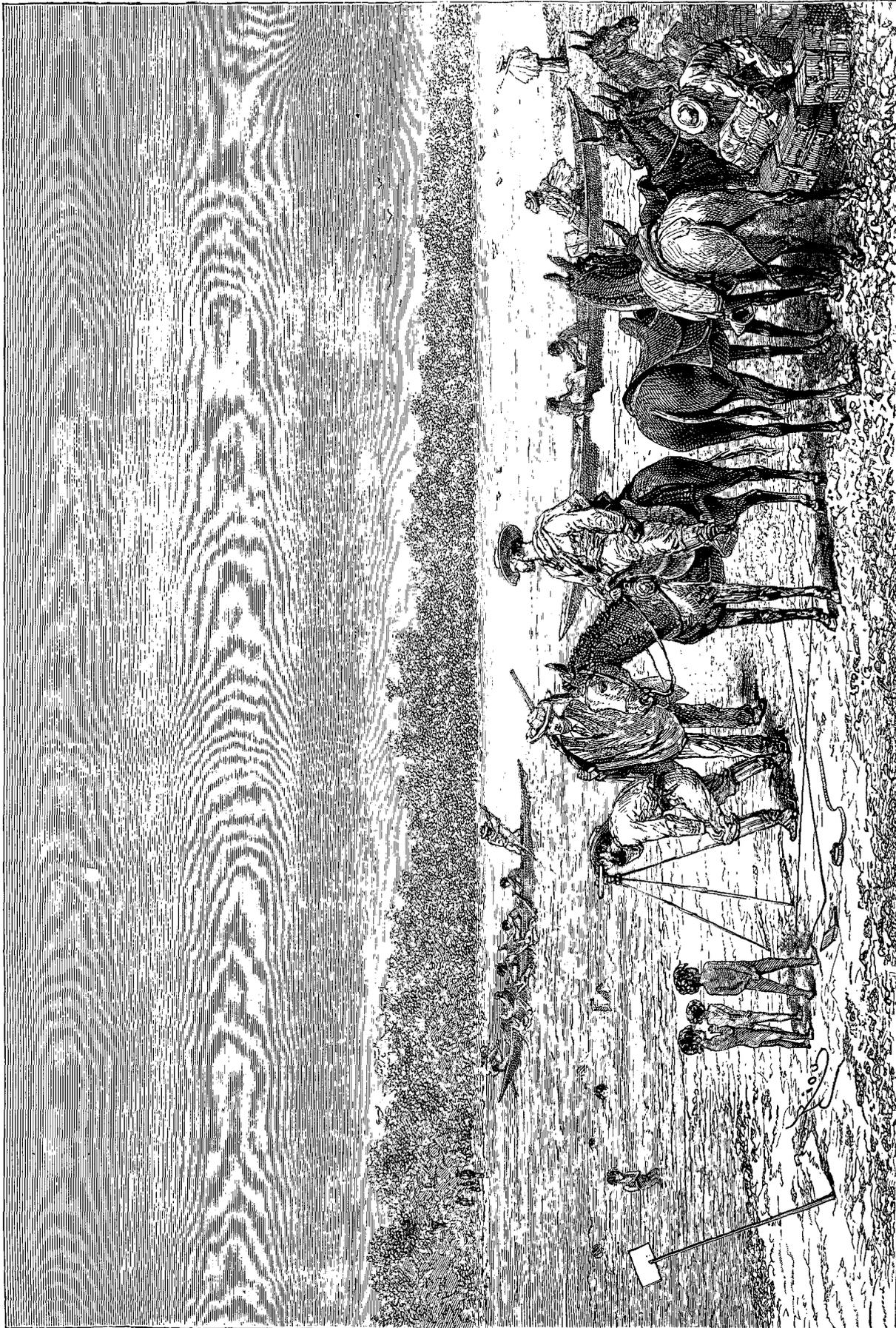
Sollicités par la fraîcheur des eaux, les arbustes et les fleurs reparaissaient et variaient l'aridité du paysage. Sur les versants du rio, quelques bouquets du cocotier à grappes élevaient leurs robustes colonnes d'un gris tendre, rugueuses, au sommet desquelles pendaient, sous les frondes recourbées, d'énormes grappes dorées pareilles à des raisins de cent livres.

Au pied de l'un de ces arbres, un monument bizarre attira de loin mon attention. C'était une sorte de tour crénelée, comme une construction humaine en ruine. J'approchai, et je vis... une fourmilière.

Cette fortification singulière était déserte. Peut-être, après quelque assaut furieux, la place avait-elle été obligée de se rendre, et l'on sait que les fourmis victorieuses ne s'établissent jamais dans la place conquise. Je pris un croquis de l'objet, et je passai (voy. p. 215).

Tant que nous restions sur le bord du rio Opia, les arbres nous accompagnaient : laurinéas, gattiliers, jacarandas, crotons, sur lesquels des myriades de cigales assourdissaient l'air de leur roulement de crécelle aiguë. Puis reparaissait la savane brûlée. C'est au milieu de ce paysage que nous arrivâmes au village de Piédras, à quatre heures et demie du soir.

Piédras est ainsi nommé de l'abondance des pierres qui parsèment son territoire. Son altitude, d'après mes calculs, est de trois cent soixante-dix-huit mètres. Son sol est sec, couvert d'une herbe rase, et parmi les



Le passage du Magdaléna, à Guataqui. — Dessin de Riou, d'après l'album de M. André.

cailloux se trouvent des blocs de trachyte que les éruptions du Tolima ont lancés jusque-là. Le rio Opia coule au pied, et les habitants descendent à trois cents pieds pour y chercher l'eau potable.

D'abord mission catholique, Piédras fut sécularisé et érigé en paroisse en 1780. Le nombre des habitants y est plus considérable que ses quelques rues ne le feraient supposer de prime abord. On dit que le district se compose de cinq mille âmes; mais je doute fort de la véracité de ceux qui m'ont renseigné.

Notre logis fut la maison de don Daniel Terréros, qui nous montra, pour la première fois dans notre voyage, une habitation arrangée avec goût et propreté. Pendant qu'il faisait couper une brassée de cannes de maïs pour les mules et que les auges s'emplissaient de grain, j'aperçus la ménagère pétrir à notre intention des petits pains appétissants, et une marmite agréablement parfumée mijoter sur le feu. Je fis un tour dans le jardin. De nombreux oiseaux s'y disputaient les fruits dont étaient chargés les manguiers, les tamarins, les orangers, les jambosiers. La variété jaune du Poinciana, nommée ici *Clavellina amarilla*, y remplaçait le type aux panicules éclatantes.

La soirée fut dépourvue de toute espèce d'incident, à moins qu'on ne décore de ce nom la récolte d'une espèce particulière de coca (*Erythroxylon lucidum*), d'une apocynée dont se servent les habitants pour empoisonner les flèches de leurs sarbacanes, et une chasse fructueuse aux oiseaux.

La gent emplumée abonde dans ces savanes. On la trouve même plus variée en espèces que dans l'intérieur des grandes forêts vierges. Le soleil, la lumière sont nécessaires aux oiseaux. A Piédras, une de ces ravissantes créatures à plumes de rubis, le *Pyrrhcephalus rubineus*, se faisait familier jusqu'à l'imprudence. J'avoue que j'eus le triste courage de tuer un mâle et sa femelle, et de prendre le joli nid qu'ils avaient bâti sur un calebassier, y compris même les œufs qui le remplissaient.

Malgré la température élevée de Piédras, dont la moyenne annuelle est de vingt-neuf degrés, la nuit fut bonne, et le départ se fit, le lendemain à huit heures, dans les meilleures dispositions. Il ne fallait pas songer à atteindre Ibagué, et l'objectif était Cuatro Esquinas (les Quatre Coins), bifurcation de chemins au milieu de la plaine. Nous étions désormais dans la partie la plus uniforme du terrain, à peine incliné vers la Cordillère. Composé d'une sorte de tuf très-friable, le sol brillait à nos pieds, avec ses paillettes de mica scintillantes et argentées. Au-dessus, quand l'érosion du chemin ou la traversée du lit d'un ruisseau nous permettait de lire ce traité de géologie rédigé par la nature, nous voyions le grès, en bancs puissants ou en gros blocs roulés, devenir de plus en plus abondant en nous rapprochant des montagnes.

Déjà nous apercevions une cabane nommée Cerca de Piédras, et les flaques d'eau dormante que nous trouvions çà et là sur le chemin s'égayaient par de jolis

nénufars et une petite pontédériacée à fleurs bleues et blanches, lorsque deux oiseaux particuliers se levèrent sur nos pas et furent bientôt suivis de plusieurs autres. Le premier, que nos péons appelaient *clo-qui*, onomatopée que son cri expliquait de reste, était de la grosseur d'une oie, et courait lentement, en montrant un plumage blanc et roux et un long bec recourbé. Le second, nommé *pelaronzo*, plus gros que nos pluviers, armé d'appendices cornés sur les ailes, se laissait volontiers approcher. Plusieurs furent tués en quelques instants. J'ai su depuis que son nom scientifique est *Vanellus Cayennensis*. Cette chasse amusante se continua pendant plusieurs kilomètres, puis les échassiers disparurent dans les herbes, et la plaine reprit avec sa nudité et son aridité primitives.

C'est non loin de là qu'on voit blanchir les murs d'une maison entourée de quelques arbres, et où vivait il y a quelques années un lettré colombien nommé le docteur Gamba. Il avait écrit un poème, à ses heures, en l'honneur de don Angel Lei, qui fut officier dans la garde vice-royale de la Nouvelle-Grenade.

La vie de ce riche et beau seigneur fut assez accidentée pour que la légende s'en soit emparée. Voici celle qu'on raconte dans le pays :

Don Angel Lei assistait un jour, à Bogotà, à une course de taureaux. A ses côtés, une jeune fille nommée Luisa Sandoval, appartenant à une excellente et riche famille espagnole, le fascina par sa beauté. Ses yeux ne pouvaient se détacher d'un si doux spectacle. La fête finie, il rentra chez lui, troublé, silencieux, lorsqu'une main de femme posée légèrement sur son bras le fit tressaillir. Il faillit s'avançoir de joie ! Luisa, — c'était elle, — un doigt sur sa bouche, lui fit signe de la suivre. Ils longèrent plusieurs rues sombres, traversèrent le pont de San Francisco, et brusquement se trouvèrent en face d'une maison brillamment illuminée. Cette maison était déserte. La mort semblait y régner en souveraine. Luisa, cédant à une irrésistible attraction, s'était penchée sur le bras de l'officier : « Je t'aime, lui dit-elle, et je t'ai choisi pour époux, pour seigneur et maître de ce palais mystérieux. » Elle lui montra, une à une, toutes les salles, préparées comme pour un festin ou un bal, mais toutes inhabitées.

Le lendemain, à l'aube, Angel se souvint que son service l'appelait au palais du vice-roi. Il partit, oubliant sa montre et son épée, qu'il avait suspendues à un crochet doré.

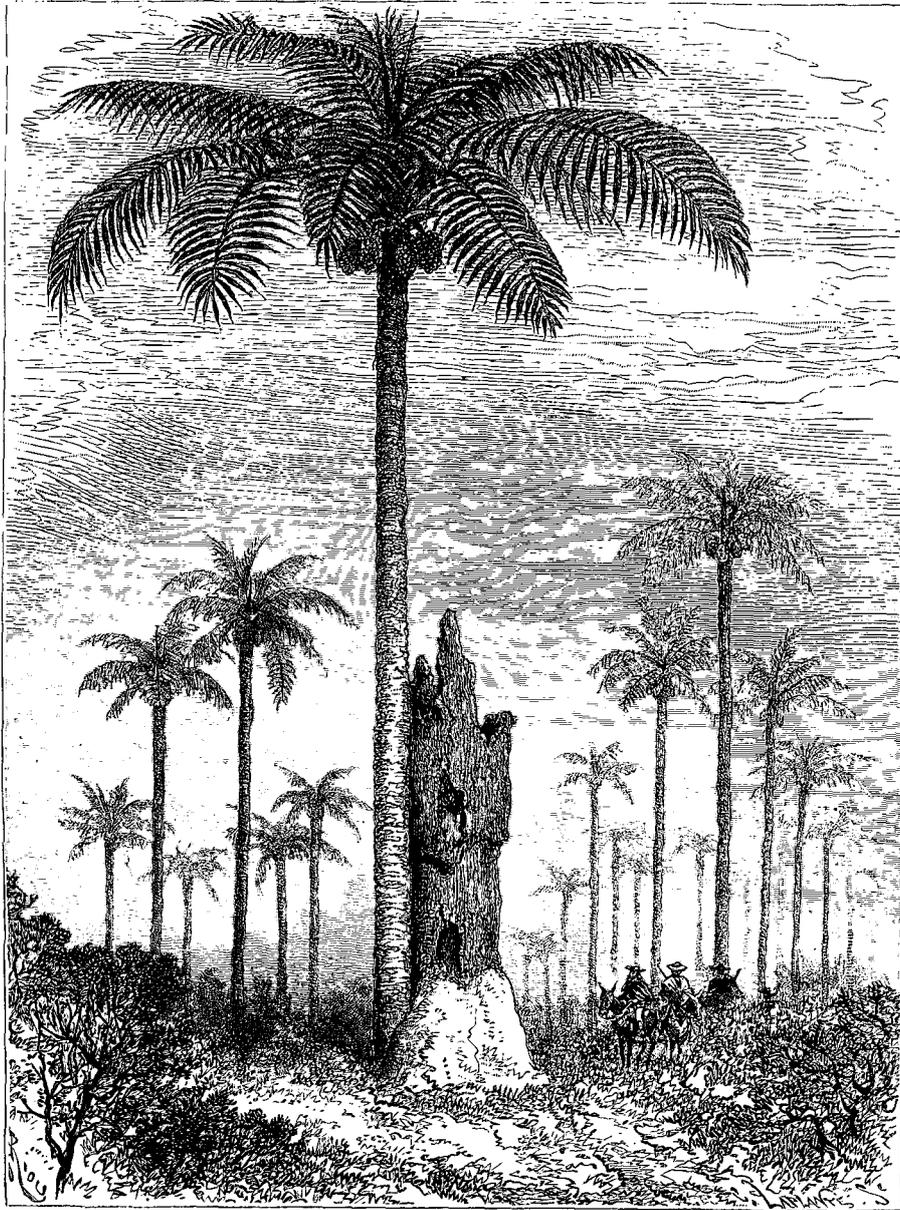
Ses devoirs remplis, il revint à la maison. Elle était en ruine : en quelques heures, le feu l'avait dévorée !

Il escalada les pierres brûlantes, et atteignit avec mille peines une chambre, où il vit avec horreur sa montre et son épée accrochées à deux os humains à demi carbonisés ! Fou de douleur, il s'enfuit de ce lieu sinistre, et s'enferma dans un cloître. Il mourut à Bogotà, dans le couvent de San Diégo, en 1820

A Cerca de Piedras, pauvre rancho où nous passâmes la nuit tant bien que mal, je récoltai quatorze espèces de graminées, presque toutes du genre *Deyeuxia*, une jolie petite malvacée à larges fleurs orange, et un bon nombre de ces plantes minuscules qu'on ne peut récolter qu'à genoux, excellente manière de fouiller avec profit la flore d'une contrée.

Le fer natif, mêlé aux grès ferrugineux, abonde dans toute cette région; nous le voyons couvrir le sol; il pourrait être l'objet d'une fructueuse exploitation.

Partout des québradas profondes sillonnent la plaine, mais il faut arriver dessus pour les voir. Leur lit ravagé est rempli des blocs de trachyte et des quartzites descendus de la Cordillère, et une popula-



La grande fourmière. (voy. p. 212). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

tion végétale, calliandras, cierges, ingas, bauhinias, euphorbes, les cache aux yeux du passant. La sensitive (*Mimosa pudica*) se reconnaît à ses jolies houppes globuleuses et roses et à son feuillage fin qui se replie au moindre attouchement.

Bientôt le terrain se relève. Les affluents du rio Chipalo coulent plus rapidement; les collines se rapprochent, s'accroissent; les espèces végétales se mul-

tiplient, les papillons pullulent sur les rocous à fleurs roses. Voici des bestiaux, des maisons, un faubourg; nous débouchons enfin sur la place d'Ibagué.

Cette ville, autrefois chef-lieu d'un district important et capitale de la province de Tolima, fut privée de cet honneur pendant longtemps et remplacée par Guamo. Mais, au moment où nous y arrivions, on y transportait de nouveau le siège du gouvernement,

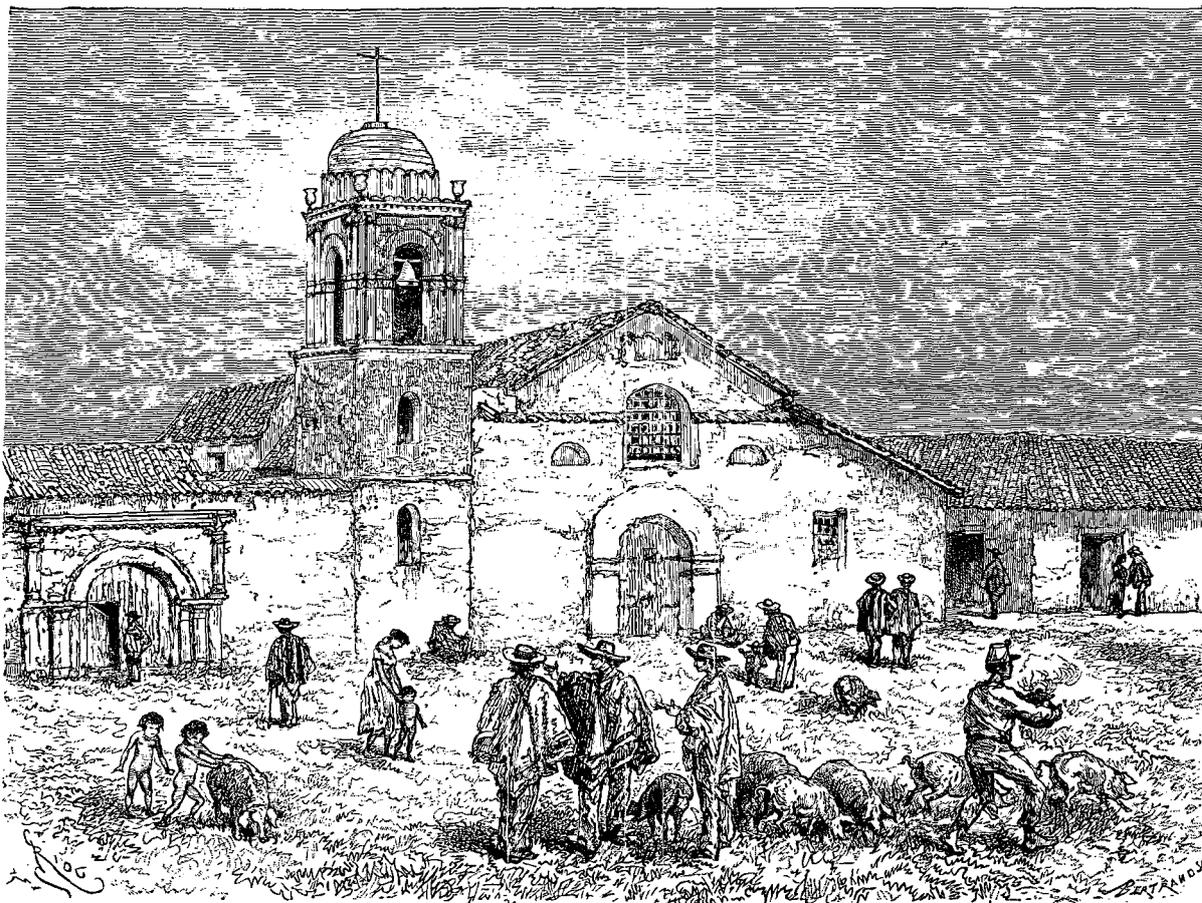
et le général Cordova, président de l'État de Tolima, venait s'y installer avec son personnel.

La fondation d'Ibagué remonte aux premiers temps de la Conquête. Elle est due à l'auditeur Santafé Andrés López Galarza, qui plaça d'abord la ville dans la petite vallée de las Lanzas. Dès l'année suivante, elle fut transportée plus haut, sur le lieu qu'elle occupe aujourd'hui, entre les rios Chipalo et Combeima. Le terrain est accidenté; les maisons, à l'exception de celles qui entourent la place, sont de pauvre apparence, et forment des rues droites et montueuses, sans pavé, et par conséquent sales. Une église et deux chapelles servent au culte. Je ne parle pas de l'ancien couvent

de Santo Domingo, aujourd'hui transformé en collège public, et dont le dessin ci-contre reproduit la façade.

La population atteint une douzaine de mille habitants qui, indépendamment de l'industrie agricole du pays, ajoutent à leur bien-être par l'organisation des caravanes qui passent dans le Cauca en traversant les montagnes du Quindío. C'est d'Ibagué que part ce difficile chemin dont tant de voyageurs ont parlé, et que nous allons suivre à notre tour.

On trouve, dans les environs de la ville, des eaux thermales, une abondante mine de soufre, et plusieurs filons d'argent. Un frère dominicain y découvrit même de riches veines de cinabre, restées inexploitées.

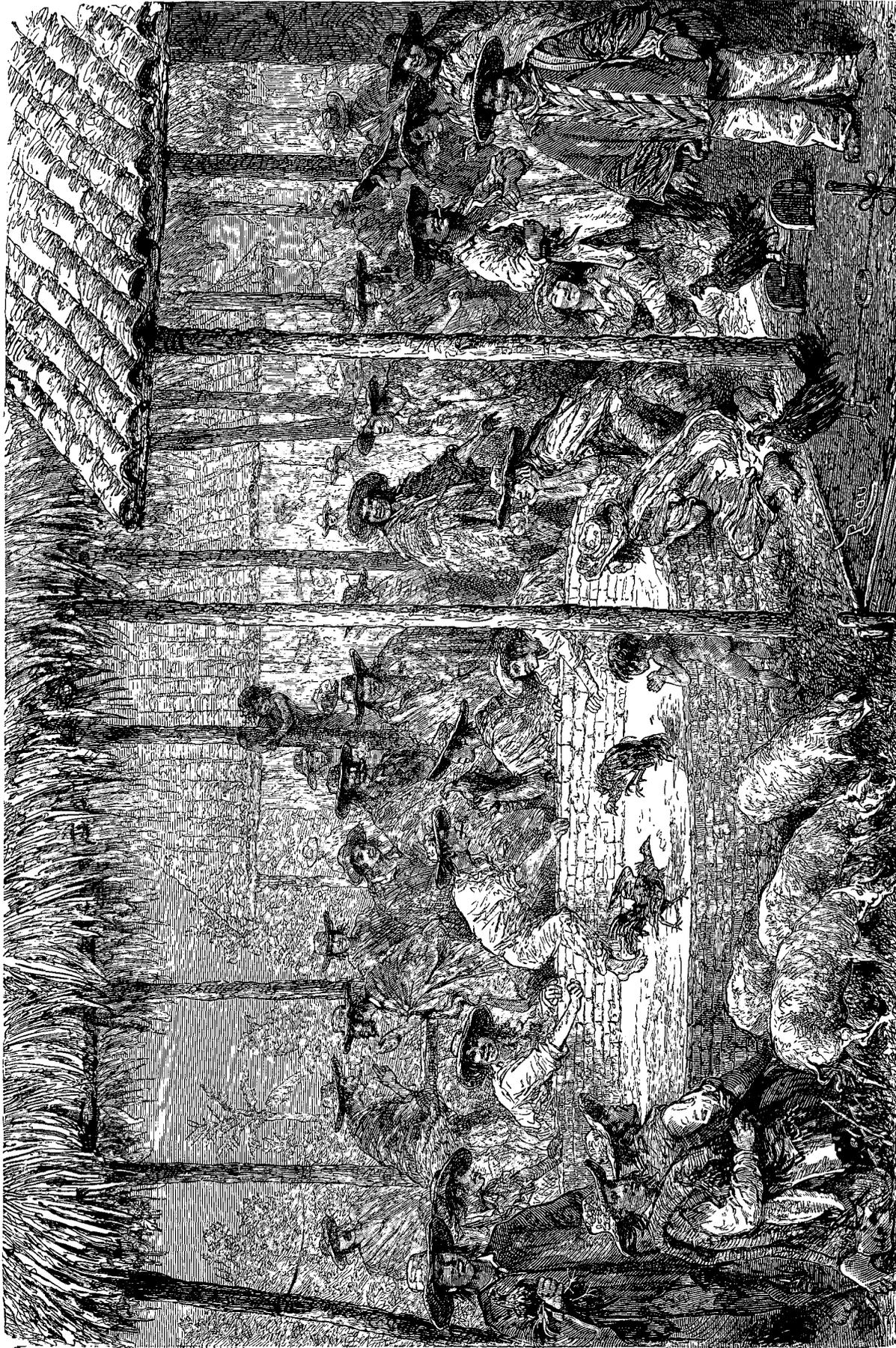


Église du couvent de Santo Domingo, à Ibagué. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

Dans les tablettes historiques d'Ibagué, on ne relève guère que deux faits : l'invasion des Indiens Pijaos, qui en 1592 la ravagèrent complètement, et la réunion du Congrès constitutionnel de 1854. Plusieurs incendies la ruinèrent en partie; mais ses maisons ne furent pas rebâties sur un meilleur plan qu'auparavant. Il y a lieu de croire que le siège du gouvernement va donner maintenant à la ville un regain de prospérité. D'ailleurs le climat y est délicieux. D'après les huit observations que j'ai faites sur la *plaza mayor* d'Ibagué, son altitude est de treize cent vingt mètres, et la température moyenne de vingt degrés.

Les récoltes, dans les environs qui sont irrigués, sont le riz, le cacao, le café, la canne, le maïs, la patate, les oranges et nombre d'autres produits, principalement dans les alluvions du rio Combeima.

On m'avait indiqué, à Tocaima, la posada de MM. Baron et Montalvo comme la meilleure d'Ibagué. Nous devions y trouver « tout le confort de la civilisation européenne », c'étaient les propres paroles du « confrère » de ces messieurs. La vérité m'oblige à dire qu'après avoir mangé tant de choses invraisemblables, la nourriture de cette auberge nous parut estimable, et que la viande de boucherie, même maigre et dure



Les combats de coqs, à Ibaguá (voy. p. 219). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

accompagnée d'une sorte de bière du pays assez bien faite, n'était pas à dédaigner après les tronçons de *tasajo* qui avaient fait longtemps notre ordinaire.

La maison était trop petite alors pour les voyageurs qui l'encombraient et qui faisaient partie de la suite du président de l'État. Il fallut renoncer à coucher à la *posada*. Après de longues recherches, nous trouvâmes une ancienne boutique vide, spacieuse, où notre matériel fut bientôt déballé. Elle fut meublée d'une table et de deux escabeaux de bois, et nos lits de camp, que nous avions retrouvés à Guataquí, s'y allongèrent pour la première fois.

Le lendemain fut occupé à diverses visites, dont la première se fit chez le président, général Cordova. Le *palais* du gouvernement ne ressemblait pas mal à une grange dont les murs auraient été blanchis à la chaux. Un soldat montait la garde à sa porte, située à l'encoignure sud de la place. C'était la seule pompe officielle dont s'entourât le président de l'État de Tolima. Campé plutôt qu'installé dans cette résidence d'anachorète, il me rappelait le Cincinnatus des temps antiques. Sa simplicité était proverbiale. Il couchait sur une peau de bœuf, et faisait venir sa nourriture quotidienne de l'auberge Montalvo. Je voyais souvent son planton revenir triomphalement en portant dans ses bras la réfection présidentielle sous la forme d'une marmite fumeuse et d'une bouteille de bière.

Le général Cordova, au moment où je le vis, paraissait âgé d'une cinquantaine d'années. Grand, gros, même un peu ventru, très-brun, vêtu de noir assez peu correctement, il parlait froidement, poliment, sans entrain. Il me reçut avec affabilité, lut attentivement les lettres de recommandation que m'avait données, à Bogotà, le ministre de *lo interior y relaciones exteriores*, et attacha surtout de l'intérêt à un mot autographe du président de la République, M. Pérez.

Notre conversation fut peu réjouissante. Le général, qui avait accepté par dévouement le poste qu'il remplissait, semblait médiocrement enthousiaste de sa mission.

« Nous sommes l'État le plus pauvre de toute la Colombie, me dit-il; vous savez qu'on ne vit pas seulement de la vue des beaux paysages, des hautes montagnes et des vastes savanes.

— Mais vos mines d'or sont célèbres. Celles de Marmato sont, dit-on, d'une grande richesse.

— Sans doute; mais il n'y a pas de routes pour y arriver, pas de bras pour les exploiter, pas de cultures dans le voisinage pour nourrir les mineurs.

— Que ne construisez-vous des chemins?

— Là est toute la question. Nous ne pouvons exploiter (*beneficiar*) nos mines d'or faute de communications, et nous ne pouvons faire de chemins faute d'or. Ajoutez que les capitaux étrangers, effrayés par nos discordes civiles, restent prudemment chez eux. »

Il n'y avait rien à répondre. Je ne savais comment poursuivre l'entretien, qui n'était pas précisément gai. Je me hasardai cependant.

« Et sur quoi, général, basez-vous votre espoir dans un avenir plus prospère?

— J'avoue que cet espoir est médiocre. J'estime cependant que tout viendra de la diffusion de l'instruction publique. Nos jeunes gens, quand ils commenceront à savoir, voudront apprendre davantage. Ils voyageront, verront dans vos pays la puissance du travail et de la science, et reviendront vous imiter ici; mais ce sera long. Nos pas de géant sont pour vous allures de tortue. Les beaux horizons intellectuels de la Colombie sont lointains. »

Je quittai le président sur ces paroles, en l'assurant de la parfaite concordance de mes idées avec les siennes sur ce point. Il s'informa de mon voyage, de mes projets, et voulut lui-même me chercher un péon et deux bœufs de charge dont j'avais besoin pour renforcer notre cavalerie déjà épuisée: les six mules de charge étaient *muy estropiadas*.

« Vous ne traverserez jamais le Quindío avec cela, me disaient les habitants avec pitié. A peine le pourriez-vous avec des bêtes sans charges (*vacias*)! »

Force fut bien de tenir compte d'observations dictées par l'expérience. Je réduisis donc la cargaison, renvoyai en Europe, par Guataquí, quelques objets trop lourds, et préparai toutes choses de mon mieux pour arriver à bon port dans la vallée du Cauca.

Pendant que les récoltes faites depuis Panché jusqu'à Ibagué séchaient, s'étiquetaient, formaient des caisses à destination de Honda (nos prochains envois devaient désormais passer par le Cauca et être embarqués par le Pacifique), je parcourus les environs, et fis quelques pointes sur les bords du rio Combeima et les pentes du Tolima. En remontant assez haut le cours de cette pittoresque rivière, torrentueuse depuis sa source, on trouve le schiste micacé abondant, d'abord incliné à quarante-cinq degrés, puis passant au schiste amphibolique, et finalement disposé en stratifications verticales, au moment où il se mélange aux trachytes du volcan de Tolima. Les neiges perpétuelles commencent à quatre mille trois cents ou quatre mille cinq cents mètres, suivant les saisons de l'année. La chasse est magnifique dans cette région, où pullulent les oiseaux d'eau, les pécaris, les tapirs et les singes, dès qu'on s'éloigne à une demi-journée de la ville. Mon péon, Ignacio, m'accompagnait dans ces courses et portait le carnier, que Jean vidait à l'arrivée, au profit de mes collections.

Ibagué est bien approvisionné d'eau. Un canal (*acequia*) reçoit les ondes fraîches qui descendent du Tolima, et les conduit souterrainement dans les rues de la ville. Malheureusement, toute médaille a son revers. A chaque intersection des rues, une fosse profonde sert de regard aux conduites d'eau. Quelques degrés branlants y descendent, et tout le jour, femmes et enfants viennent puiser dans ces citernes ouvertes une eau souillée par leur malpropreté.

La réputation du climat de cette ville, qui bénéficie, malgré sa faible altitude, des brises rafraîchissantes

des névados du Tolima, de Ruiz et de Hervéo, s'étend aux habitants. Humboldt célébrait en ces termes la tranquillité, l'amabilité, la végétation moussue d'Ibagué : *Nil quietius, nil muscosius, nil amœnius!*

Les sentiments religieux sont restés vivaces dans la région. Autrefois, avant d'entreprendre la traversée du Quindío, longue et périlleuse, les porteurs avaient coutume de se recommander à la Vierge, et de lui faire des promesses qui se traduisaient au retour en *ex-voto*. Les Ibaguéños étaient, sous ce rapport, des marins de terre ferme. Aujourd'hui qu'un chemin, à peu près praticable, unit la vallée du Magdalena à celle du Cauca, les porteurs (cargueros) ont disparu, mais l'antique respect du culte a été conservé.

Ces coutumes se retrouvent dans l'appareil qui accompagne les funérailles de leurs proches. On expose le corps des défunts dans une chapelle ardente, c'est-à-dire dans une salle éclairée de flambeaux de cire, et dont les ouvertures extérieures sont bouchées, à l'exception de la porte. Le corps, habillé d'étoffes aux couleurs vives, repose sur une table inclinée. Si c'est une femme ou un enfant, on frise ses cheveux en papillotes, on les couronne de fleurs artificielles, de clinquant, de rubans, de papiers de couleur. L'assistance, assise en rond, autour du lit, passe avec une étonnante rapidité des lamentations les plus violentes aux libations les plus copieuses. Une musique généralement gaie, où la guitare et la clarinette dominent les accompagnements de caisse et de tambours de basque, forme un singulier contraste avec ce spectacle.

S'il s'agit d'un enfant, on l'habille en *ange*; des ailes de papier doré sont attachées à son dos et dépassent le cercueil lorsqu'on le promène dans la rue, avant d'aller au cimetière. Le mort a toujours le visage découvert, sensation désagréable pour les promeneurs qui rencontrent un cortège de cette nature.

Quand la ville a une certaine importance, et possède une imprimerie, des lettres de faire part suivent de près l'inhumation. Ce sont des chefs-d'œuvre d'emphase et de rédonnance niaise. On les colle avec soin sur le mur de la *sala*. Voici un échantillon de ce *galamatias* double, que j'ai traduit littéralement :

#### PLEURONS...!

Il est juste de pleurer...!  
La dalle du sépulcre essuie les larmes..!

Hier... hier la faux irrésistible a coupé le fil d'une existence inestimable; d'une existence chérie; d'une existence qui, non-seulement remplissait de contentement et de satisfaction toute une famille, mais transmettait aussi son impulsion généreuse au temple de l'amitié!

Moi qui connus Monsieur

ANTONIO VIANA,

Moi qui, entre autres hasards, fus son compagnon de voyage, aux heures de complète allégresse; moi qui jouis du bonheur d'être apprécié de sa famille, je déplore, au nom de la mienne,

#### LE MALHEUR DE SA MORT :

Cette mort cause les lamentations de sa veuve, qui déchire l'air de ses plaintes.

Hélas! la douleur de ces orphelins briserait la pierre qui cache la main qui autrefois offrait avec une caresse la coupe du bonheur. Aujourd'hui, après le décret de la Transformatrice du monde, nous venons dire :

Là-bas, dans le sein de Dieu, il y a un époux qui espère, un père qui attend!

La route qui l'a séparé de nous est certainement la vallée du martyr, dont le tributaire est le torrent de nos pleurs! Mais n'oublions pas qu'au milieu d'une si grande infortune, l'ange des malheureux récompense, tôt ou tard, les fils de la Foi, ceux seulement qui montent les degrés de l'Espérance!

JUAN MARTIN NIETO.

Un contraste frappant avec ce respect dû aux traditions pieuses est produit par la passion des Ibaguéños pour les combats de coqs. Cet amusement barbare, répandu dans toutes les parties de la Colombie, est passé ici à l'état de rage. Il donne lieu à des paris considérables, qui dépassent souvent cinq cents piastres fortes (deux mille cinq cents francs).

J'ai assisté à l'une de ces atroces boucheries de pauvres gallinacés, à Ibagué. La scène se passait dans la cour de l'auberge Baron et Montalvo. C'était un dimanche. De six lieues à la ronde étaient accourus les combattants, c'est-à-dire les propriétaires de coqs. Chacun apportait le sien sous son bras, entraîné depuis longtemps, bien nourri, échauffé par l'orge et la privation d'eau. Les paris s'ouvraient et le marché s'animait avant la *corrida*. On eût dit le prélude d'une course de taureaux à Madrid ou à Séville.

*Gallos finos!* criaient quelques marchands; *gallos listos!* (Beaux coqs! coqs préparés!)

Les meilleurs, au dire des connaisseurs, étaient de jolies bêtes de la race andalouse: tête fine, aiguë, bec acéré, crête courte, éperons vigoureux, corps haut monté sur pattes. Généralement leur plumage était noir et rouge, parfois mêlé de jaune et de vert foncé; quelques-uns étaient d'un gris uniforme.

L'alimentation de ces volatiles est particulière. Ils reçoivent deux repas de grain par jour. Dès l'état de poulet, on les excite au combat. Ceux de trois ans sont dans la force de l'âge; on les dit *jubilados* quand ils sont parfaits. En vieillissant ils deviennent *pacionados*, et sont bientôt hors d'usage. Plusieurs jours avant le combat, on les attache à un piquet au moyen d'une ficelle munie d'un anneau de corne (*trava*) qui l'empêche de s'emmêler. Les ergots (*espuelas*) sont protégés par une gaine de cuir (*botaina*) doublée de laine où ils deviennent d'une acuité extraordinaire.

La bataille allait s'engager. Sous un toit de chaume en champignon, reposant sur des montants à jour, un cirque d'environ dix mètres de diamètre avait été entouré d'un petit mur de brique haut de soixante-dix centimètres. Des estrades en gradins l'encadraient extérieurement. Spectateurs et parieurs y montèrent,

et les propriétaires de coqs (*careadores*) se placèrent autour de l'arène.

Deux d'entre eux s'avancèrent, leur coq sous le bras, devant le juge du camp (*juez*). Le mesurage comparatif de la taille et des ergots fut fait, et les deux adversaires furent déclarés combattre « à égalité » (*igualdad*). Je regardai les deux champions. C'étaient deux beaux animaux, l'un rouge, l'autre noir, œil vif, crête pourpre, plumes soyeuses, qu'on avait brutalement coupées autour du cou et de la tête. Il fallait bien que les bourreaux pussent compter les blessures et voir le sang jaillir!

On les jeta dans l'*arena*, face à face. Ils restèrent une seconde immobiles, tendirent le cou, et se précipitèrent l'un contre l'autre avec fureur. Les ergots se rencontrèrent, et chacun retomba en place : ils avaient sauté trop haut. A la reprise, le coq noir atteignit son adversaire à la tête.... Ses éperons, comme deux flèches d'acier, la traversèrent de part en part : un flot de sang jaillit.... le coq rouge était mort!

Un tonnerre d'applaudissements salua cette victoire. *Bravo gallo! gallo fino!* hurlait la foule. « A cinquante piastres le favori! à soixante! à cent!... » Les paris devinrent frénétiques.

La course reprit. Celle-ci fut émouvante et prolongée : les deux ennemis étaient d'égale valeur. Le coq noir frappait dur ; mais il avait affaire à forte partie. En quelques minutes ils s'étaient lardés de coups d'éperon. Des filets de sang ruisselaient de tout leur corps ; leurs crêtes pendaient en lambeaux violets.... Parfois ils s'arrêtaient pour reprendre haleine, secouaient les caillots qui les aveuglaient, et revenaient à la charge. On entendait le bruit sec des ergots qui s'entre-choquaient et le plus souvent disparaissaient dans les blessures. C'était hideux!...

Tout à coup, un cri de joie sauvage sortit des poitrines de l'assistance.... L'un des coqs venait d'arracher l'œil de l'autre. Le maître se précipita, saisit sa bête, lui lava la tête avec une petite éponge, pressa un citron dans l'orbite vidée, et, chose horrible à dire! rejeta son champion dans l'arène.

Alors il se passa un fait étrange. Loin de fuir, le coq borgne (c'était le noir) n'en frappa que plus fort, s'acharna sur l'ennemi, le larda de mille coups, et le força à la retraite. Celui-ci avait perdu : il était *corrido*. Mais ce dernier effort avait épuisé le coq noir : il essaya de lever la tête pour chanter sa victoire, battit de l'aile, et vint mourir près du vaincu, après avoir gagné deux cents piastres à son maître.

C'était une course superbe! Suivant l'usage, « le coq mort gagne le prix si le vivant a fui » (*gallo muerto gana el vivo si el vivo se corre*).

La journée s'annonçait bien. D'autres *corridos* furent engagées. J'en suivis les péripéties avec un intérêt mêlé d'horreur, les dents serrées de colère contre ces créatures humaines cent fois plus féroces que les coqs, et qui se délectaient à ce sang répandu.

A la troisième course, les deux combattants, tous

deux également blessés, la tête en charpie, cessèrent de frapper. Le « juez » compta jusqu'à dix et prononça le mot *careo*. Chaque caréador saisit son coq, le lava et le remit en champ clos. Le juge compta jusqu'à quarante et s'écria : *A la guerra!* Mais ils cessèrent de frapper, et le combat finit (*se vuelve arena*). Dans ce cas, si l'un des deux pique, et non l'autre, après un *careo de prueba* de trois fois, le juge dit : *Gaño gallo*, et le coq qui refuse est dit *corrido* ou *pié de cacao*. Le plus souvent, le vaincu fuit, se cache la tête et se couche de honte.

La curiosité me retenait devant ce dégoûtant spectacle. Après le combat, je vis les caréadores prendre leurs coqs, inonder de jus de citron leur corps saignant et lacéré, et les amarrer sous le *corredor*. Les malheureuses bêtes se tenaient à peine debout, la tête pendante, tremblants, secoués par des soubresauts convulsifs. On m'assura qu'un grand nombre revenaient à la vie, et au bout de quelques semaines recommençaient ce sanguinaire exercice.

Je quittai la place, le cœur gonflé de haine contre cette misérable populace, et j'ai gardé depuis, je l'avoue, la plus triste opinion des habitants d'Ibagué.

Quatre jours de repos avaient suffi à nos préparatifs. Nous étions prêts à nous engager dans les passes du Quindío. Sans être brillante, la caravane pouvait affronter les mauvais chemins. En 1801, Humboldt et Bonpland avaient fait cette route à pied, ou portés sur le dos des cargueros. Aujourd'hui, le chemin entrepris sous l'administration du président P. Alcántara Herran est à peu près praticable dans la belle saison. D'ailleurs la certitude de voir de belles choses et de contempler de près cette nature si étrange et si variée aiguillonnait ma curiosité, et je me disais que ce que d'autres avaient fait, nous le ferions bien aussi.

« Sept jours vous suffiront pour traverser la chaîne du Quindío, d'Ibagué à Cartago », m'avait-on dit. Il nous en fallut plus de dix!

Avant de partir, je remis au général Cordova huit piastres, pour payer deux bœufs de charge jusqu'à Cartago. L'arriero, Manuel Gomez, devait recevoir cet argent des mains du président, s'il arrivait à bon port. Jean ayant été repris de la fièvre et de vomissements, je louai un guide jusqu'à Salento, pour cinq piastres, et deux piastres de gratification, si j'étais content de lui. Nos six mules et deux bœufs formaient un total de huit bêtes de somme. Ignacio et Timotéo, le guide et l'arriero, en plus de nous trois, Européens, constituaient un total de sept hommes valides, prêts à toute éventualité, déjà rompus aux aventures et aux misères du voyage en Colombie.

Le 6 mars, à neuf heures et demie, nous montions en bon ordre la grande rue à l'ouest d'Ibagué. Dans les jardins, entourés de palissades de bambou, de nombreux arbres fruitiers, parmi lesquels dominaient les orangers, l'arbre à pain (*Artocarpus incisa*) et le nispéro (*Sapota Achras*), prolongeaient le faubourg en avenue d'un riant aspect. La colocase (*rascadera*),

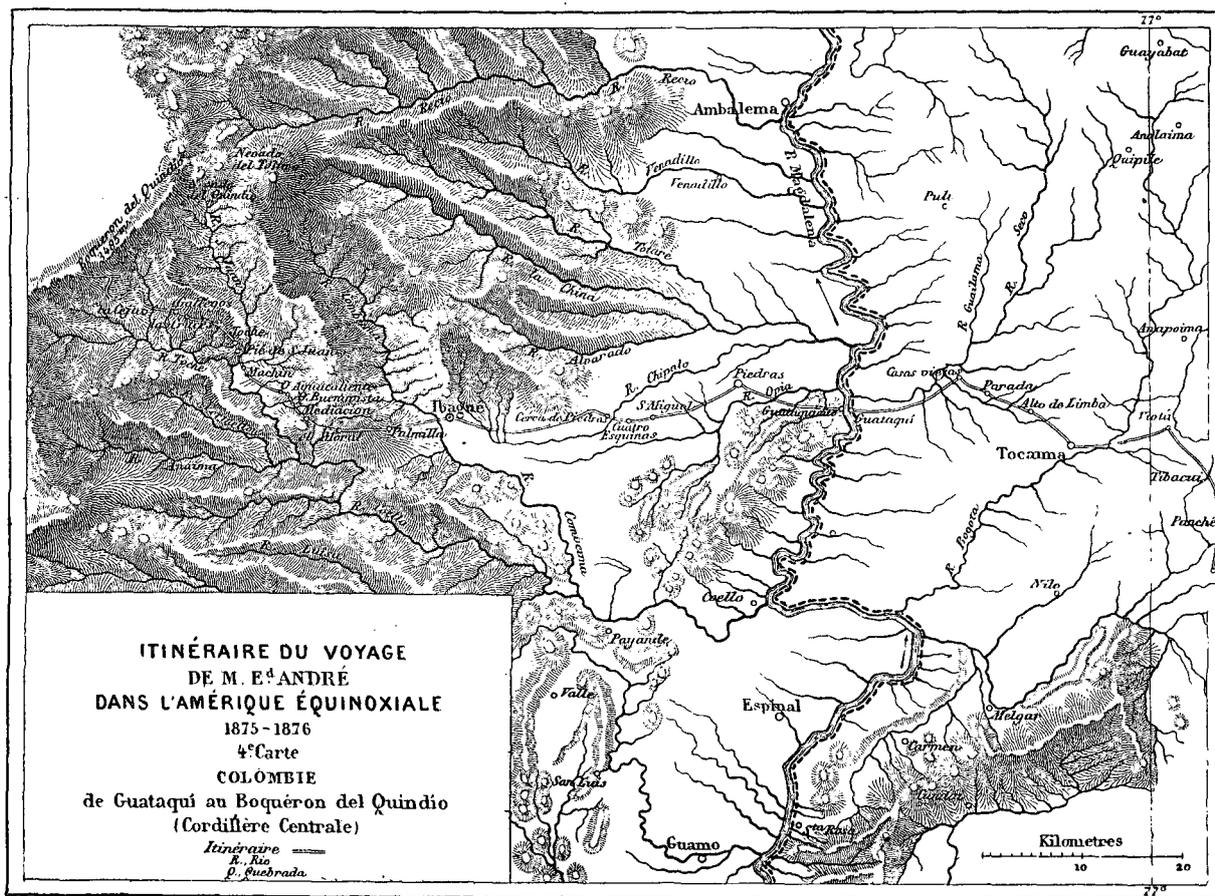
variété comestible du *Colocasia sagittifolia*, m'offrait la forme tératologique introduite dans nos serres, à parenchyme absent et à épiderme transparent.

A la première descente, où l'on franchit le rio Combeima sur un long pont couvert, de hautes touffes d'*Astrocaryum* (*Chontaduro*) recourbaient leurs penes élégantes. Au sommet des hauts bambous (*Bambusa Guadua*) se balançaient au souffle de la moindre brise de longs nids de cassiques (*Cassicus Alfredi*). Cet oiseau, commun dans la région, y est appelé *gungo*. Dans le Cauca, on lui donne le nom de *rabo amarillo* ou *oropendola*.

Dès que la montée s'accroît, on trouve le granit.

A la hauteur de dix-sept cent quatre-vingts mètres reparaît le datura en arbre, puis le *Bocconia frutescens*, fait digne d'être noté, cette belle papavéracée étant un signe certain de l'altitude d'une région. De ce point, Ibagué et la plaine qui s'étend jusqu'au Magdalena se déroulaient à nos regards pour la dernière fois.

En montant les escaliers glissants qui dominent le rio Coello, nous rencontrons la cabane nommée Palmilla. Près d'el Moral, le schiste micacé succède au granit. Les singes hurleurs font à notre gauche d'affreux concerts. C'est près de là que des pépites d'or ont été trouvées, et que les terrains de transi-



Gravé par Erhard

tion, qui constituent la masse de la Cordillère centrale, ont révélé des veines de minéraux variés.

Notre première étape se termine à Médiacion, où un pauvre rancho marque le lieu de notre campement, au milieu d'une végétation épaisse, richement variée. Mes mules s'étaient assez bien comportées dans cette course d'essai; je pus donc me mettre à l'étude et récolter sans relâche. En compagnie de Salazar, le propriétaire de la cabane de Médiacion, je descendis sur les pentes abruptes, et parvins à recueillir de nombreuses graines d'un élégant palmier (*Enocarpus*) et de plusieurs Géonomas.

Déjà la température fraîchissait : nous atteignons deux mille mètres d'altitude. Près des cabanes éparses sur le chemin, les graminées « guinea » et « para », si répandues en terre chaude, étaient remplacées par le trèfle blanc (*Trifolium repens*), nommé dans le Quindío *carreton* ou *yerba gorda*, parce qu'il engraisse le bétail. Les insectes aussi se multipliaient. De gros bousiers verts traversaient l'air en ronflant. Le *Chrysophora chrysochlora*, ce beau coléoptère vert et doré, aux cuisses énormes, se montrait çà et là, et le *caballo de palo*, étrange orthoptère voisin des phasmas (*Proscopia scabra*), traînait lentement ses

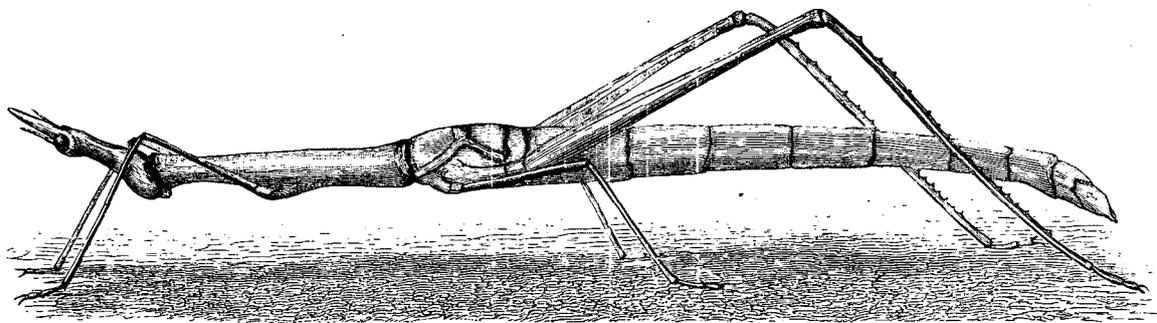
longues pattes et son corps grisâtre, semblable à une branche sèche. Dans le fond des québradas encaissées, les palmiers servaient de support à de nombreux nids de cassiques. Chaque feuille portait un nid. C'était comme une girandole de massues pendantes, autour desquelles voletaient les oiseaux noirs, à queue et à bec jaunes. D'énormes aroïdées (*Xanthosoma*) contrastaient étrangement, par l'ampleur de leurs formes, avec ce spectacle gracieux.

Depuis Ibagué, les zones de végétation avaient rapidement changé : les pentes de gazon et les bosquets d'arbustes conservaient d'abord leur caractère uniforme; mais, après Médiacion, le schiste s'était changé en strass rouge, et sur le chemin, suivant la crête des montagnes, se lisait clairement la formation géologique. Que n'a-t-on tracé ce sentier sur le bord du rio Coello, que l'on rencontre au pied du mont San Juan, à deux étapes d'Ibagué? Quelques parties seulement eussent présenté des roches perpendiculaires de schiste tendre qu'il eût été facile de couper en corniche, comme sur la route de Quétamé à Villavicencio.

On a préféré suivre ce système fatal des montées et des descentes sempiternelles qui rendent tout voyage en Colombie un véritable casse-cou.

Dès que nous eûmes passé la québrada de Buénavista, nous entrâmes dans celle d'Aguacalienté. Une source d'eau bouillante coulait abondamment sur le sol; je trouvai qu'elle gardait encore trente cinq degrés en roulant sur les cailloux.

Près de la québrada de l'Azufra, une odeur d'hydrogène sulfuré nous prit à la gorge : nous atteignions l'Alto de San Juan. C'est là qu'en 1827 notre illustre compatriote Boussingault étudia cette soufrière sur le terrain même où l'on voit le schiste reposer directement sur le trachyte. On a essayé d'y exploiter le soufre; mais le gaz qui se dégage ne contient que cinq pour cent d'air respirable, et le gaz sulfhydrique menaçait de tuer les mineurs. On dut y renoncer. Là, dans une vapeur épaisse, une splendide végétation se déployait devant nos yeux : les premiers *Ceroxylon* paraissaient, régnaient sur un peuple de fougères en arbres, de tacsonias, de jolies orchidées du genre



La Proscopie ou caballo de palo (*Proscopia scabra*). — Dessin de Formant, d'après un spécimen rapporté par M. André.

*Brassia*, aux fleurs blanches ponctuées de vert, de stanhopées, d'une acanthacée à grandes fleurs bleues, de divers *Caraguata*, de lichens aux chevelures pittoresques.

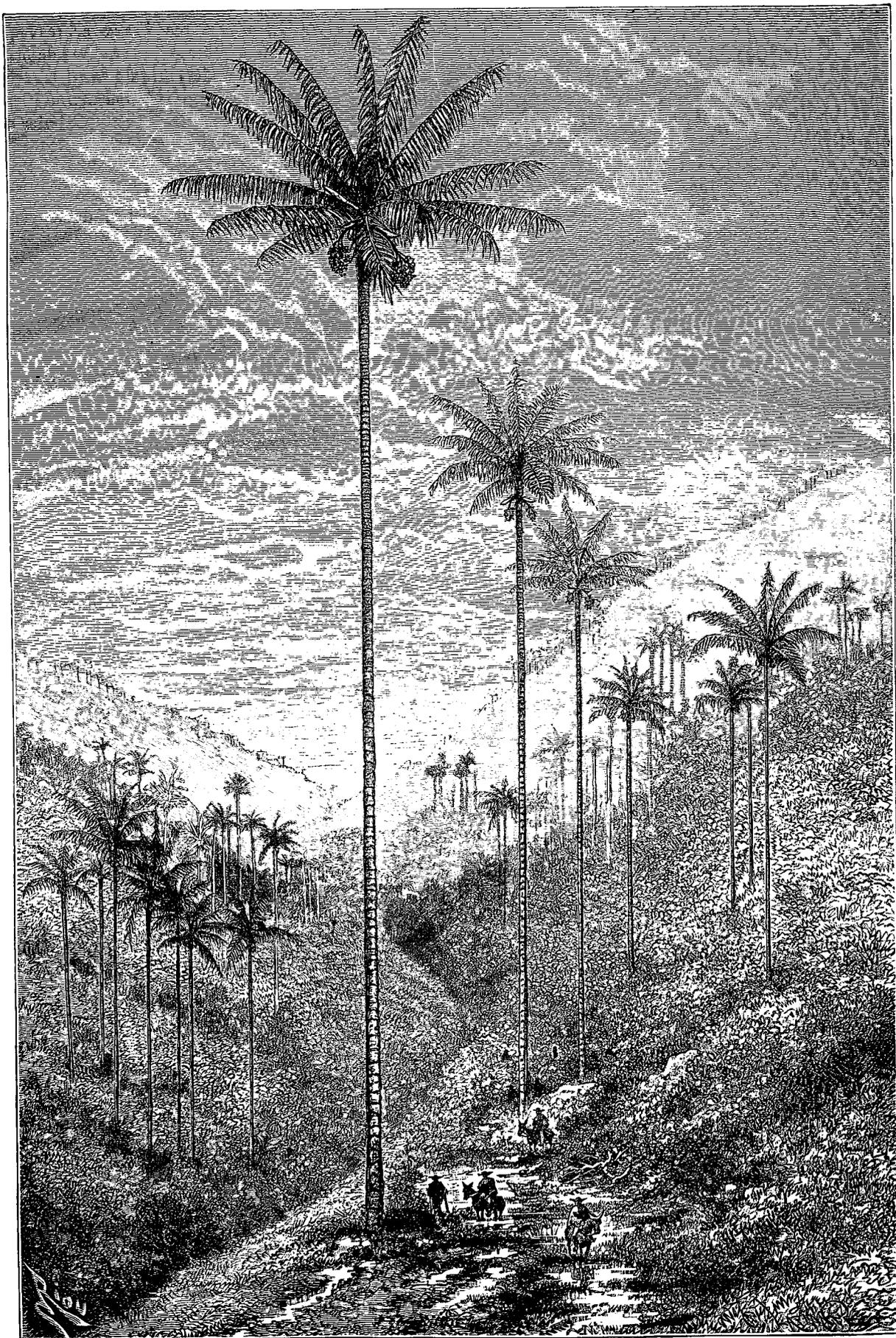
A Pié de San Juan, où nous arrivâmes harassés, l'hospitalité se montra peu écossaise : rien à manger, une pauvre cabane où nous devions nous entasser sur le sol. Nous eussions volontiers couché dehors s'il eût fait moins froid. Nous dûmes déballer les conserves, allumer le feu, faire nous-mêmes la soupe. M. Ramirez, notre hôte peu courtois, ne se souciait guère de nous prêter main forte. Jean était malade. Pour reposer nos mules boiteuses, je louai deux bœufs, qui me coûtèrent douze piastres jusqu'à las Crucés, à un jour de là. Maudit Shylock! il fallut lui laisser couper et peser la chair qu'il nous arrachait!

En partant de Pié de San Juan, on côtoie encore la rive gauche du rio Coello, encaissé dans le thalweg des montagnes qui se dressent, à six cents mètres au-dessus de lui. Bientôt nous traversons le petit rio de San Juan, qui vient du nord-ouest, et nous dirigeons tout droit sur Toché et Gallégo, en restant d'abord

dans le fond de la vallée pendant quelque temps. Le sol est schisteux, mais parfois on voit le gneiss apparaître et former un terrain des plus sains. Les arbustes, alourdis par la pluie, nous fouettent le visage et nous trempent jusqu'aux os.

Dès que nous reprenons les pentes, commencent les aventures. Après deux ou trois montées et descentes rapides, nous entrons dans ce qu'on appelle les *camellones* (dos de chameau) ou *caminos almohadillados*; ce dernier mot vient de *almohada*, qui veut dire oreiller. Le chemin, creusé dans une terre détrempeée, sur des plans inclinés, présente une suite de fondrières transversales régulières ou sillons profonds, alternant avec des billons élevés, assez semblables, en effet, à une série de traversins distants entre eux du pas d'une mule. Quand ces fossés sont creusés à la mesure ordinaire, la monture n'y peut plonger que jusqu'au ventre; mais si des bœufs ont passé par là avec leur pas allongé, la voie devient absolument impraticable, et c'est un miracle que de s'en tirer.

Les palmiers à cire (*Ceroxylon Andicola*) paraissent enfin dans toute leur majesté, le pied dans l'eau,

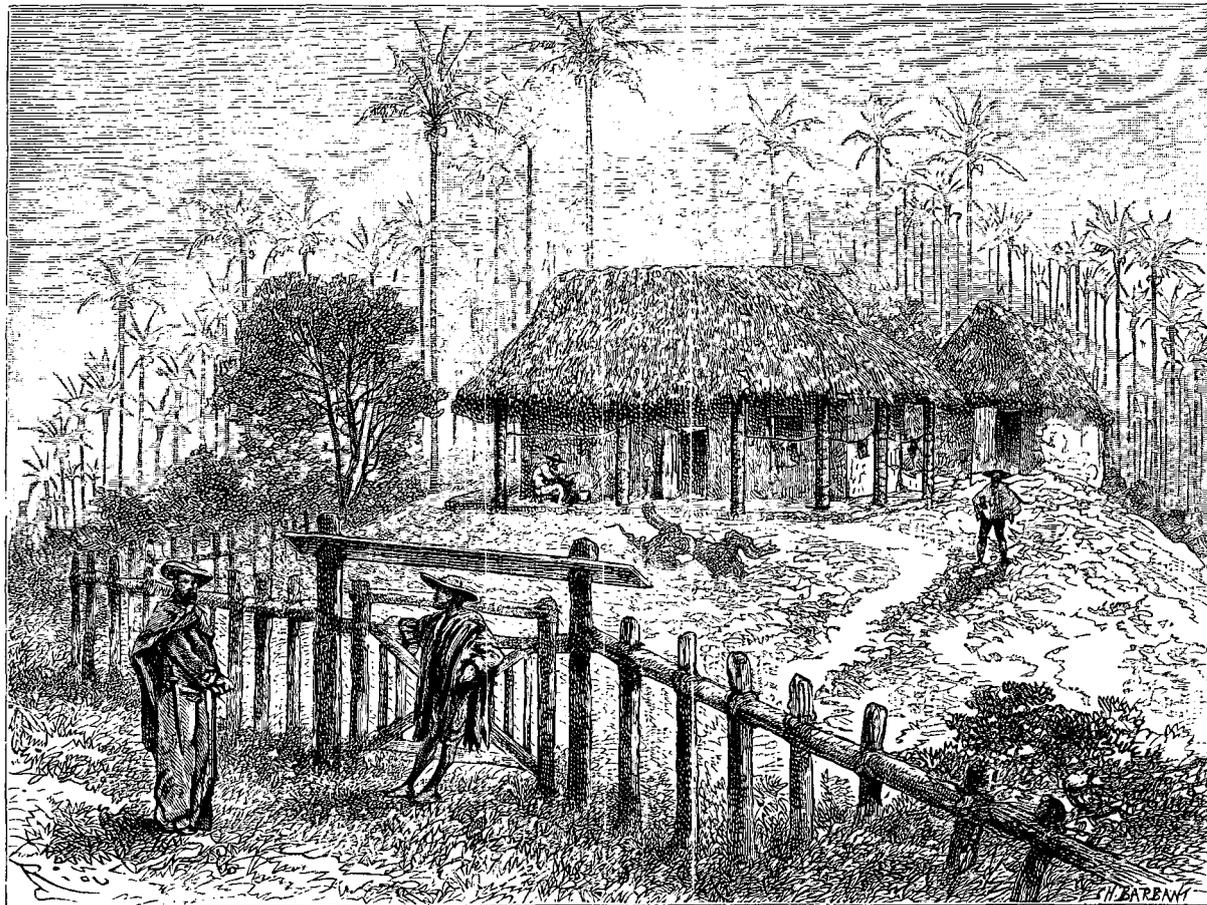


Les palmiers à cire du Quindío (*Ceroxylon Andicola*). Voyez p. 224. — Dessin de Riou, d'après l'album de M. André.

la tête dans les nuages. Ils forment des forêts (*palmares*) de colonnes qui paraissent de loin blanches comme de l'ivoire, couronnées par une gerbe d'admirables feuilles longues de cinq à six mètres et plus. Ces forêts diminuent de jour en jour. On abat, par milliers, des arbres que ces siècles ont nourris et qu'un quart d'heure détruit à jamais. La ciré, exsudée à l'extérieur du tronc, est grattée, recueillie, mise en sacs et envoyée à Bogotá pour la fabrication des allu-

mettes-bougies. On trouve ces beaux arbres, qui atteignent de soixante à quatre-vingts mètres de hauteur, à une altitude qui varie entre dix-neuf cents et trois mille mètres, c'est-à-dire qu'ils touchent à la région des paramos. C'est, en Colombie, le palmier de terre froide par excellence.

Les arbres de deuxième grandeur, qui abondent dans cette région, abritent une population de fuchsias, de siphocampyles, de buddléias, de fougères



Hacienda de las Crucès, au Quindío. — Dessin de Riou, d'après l'album de M. André.

en arbres, de sauges, d'eupatoires, et un épais sous-bois de gunnéras à larges feuilles et à pétioles rouges. La plus belle plante grimpante de l'Amérique équatoriale, le *Mutisia grandiflora*, suspend de loin en loin ses festons d'énormes fleurs écarlates, d'une beauté incomparable. Sous un grand solanum, où nous nous arrêtons pour manger, les tubes roses du *Passiflora longipes* pendent gracieusement au-dessus de nos têtes.

C'est au milieu de cette nature prodigieuse que nous

arrivâmes à la hacienda de la Crucès, où un homme d'entreprise et d'intelligence, M. Ramon Cardénas, avait planté, à trois mille mètres d'altitude, la tente où il devait nous donner l'hospitalité. Nous y entrions le 8 mars, à cinq heures du soir, dans un état de fatigue, de saleté et de guenilles impossible à décrire.

Édouard ANDRÉ.

(La suite à une autre livraison.)